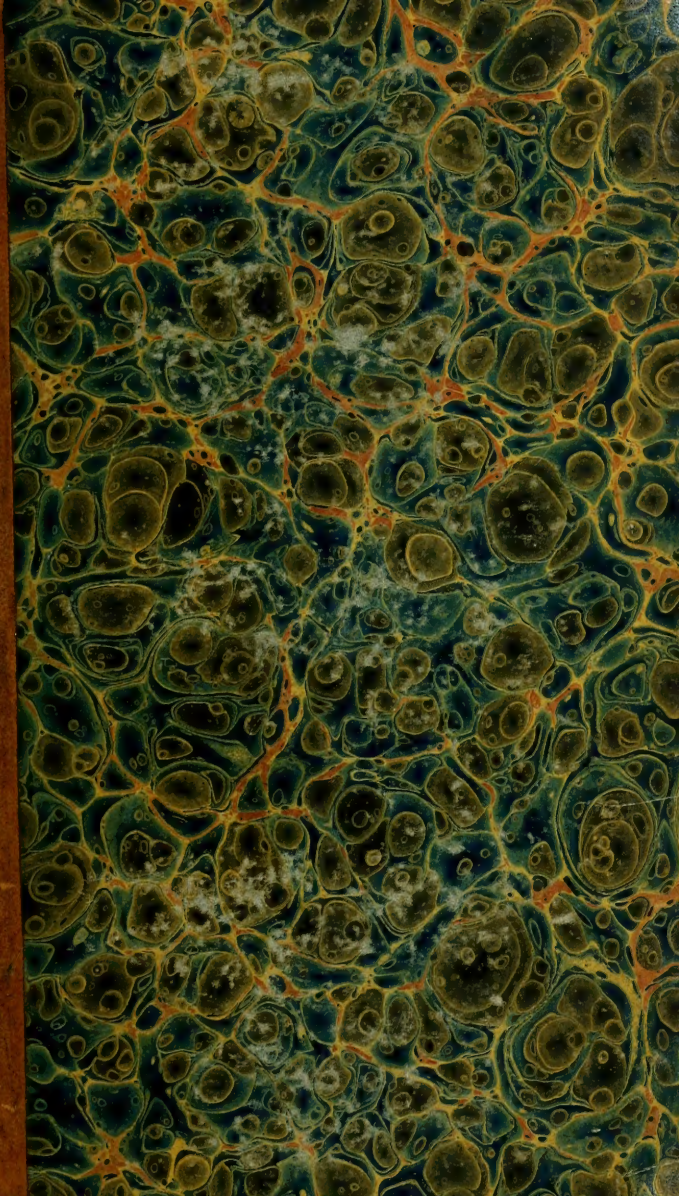

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
XXV.4
Bx
890
.L455
1818
v.7
SMR

SERMONS

DU

P. LENFANT.

TOME VII.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Se trouve à Paris,

CHEZ MM.

- URGUET DE SAINT-OUEN, Neveu de l'Auteur, Propriétaire des Manuscrits, ancien Magistrat, et Secrétaire en chef du Parquet en la Cour de Cassation, rue de l'Odéon, n.° 35.
- GRÉGOIRE, ancien Libraire de Madame Elisabeth, quai des Augustins, n.° 37.
- GRÉGOIRE, fils, Libraire, quai des Augustins, n.° 25.
- LAURENS, jeune, Libraire, rue du Bouloi, n.° 4.
- J. B. SAJOU, Imprimeur, rue de la Harpe, n.° 11.

HOLY REDEEMER LIBRARY, MINDSOR

SERMONS
DU
P. LENFANT,
JÉSUITE,
PRÉDICATEUR DU ROI.

POUR LE CARÊME.

TOME SEPTIEME.

BIBLIOTHECA C. SS. R. TRANSFERRED MARIANOPOLI.

PARIS,
IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,
Rue de la Harpe, n.° 11.

1818.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsl07lenf

SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

AVANTAGE D'AGIR EN VUE DE DIEU.

Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me.

Mes brebis entendent ma voix, je les connois, et elles me suivent. *Evang. de ce jour, S. Jean*, Chap. x.

Pour être à Jésus-Christ, il faut écouter ses paroles, suivre les sentiers qu'il nous a tracés, s'attacher fidèlement à ses pas, ne reconnoître de pasteur et de guide

que lui; chercher, selon l'expression de S. Paul, à lui plaire, en toutes choses, sans ambitionner d'autre suffrage que le sien. Jésus-Christ ne reconnoît de Disciples que ceux qui se renoncent eux-mêmes pour le suivre uniquement, *Oves meæ vocem meam audiunt, et ego cognosco eas, et sequuntur me.* Voilà, en peu de mots, mes chers Auditeurs, quelle doit être la règle de notre conduite. Règle bien simple, puisqu'elle renferme tout, sous une seule idée; règle bien essentielle, puisque c'est de votre exactitude à la suivre que dépend le progrès de votre sanctification; règle universelle et propre à toutes les circonstances de la vie, puisqu'il n'en est aucune, à l'exception du péché, dans laquelle vous ne puissiez en faire usage,

Mais, en même temps, règle presque généralement méconnue et abandonnée, puisque rien n'est plus rare parmi les hommes que d'en trouver qui, par leurs actions et dans leurs actions, n'aient d'autre vue que de suivre la voix de Jésus-Christ, d'obéir à son esprit; d'autre intention que de lui plaire à lui seul.

A n'examiner que les dehors, il est un grand nombre de Chrétiens qui paroissent en faire assez pour plaire à Dieu. D'où vient donc qu'il en est si peu qui lui plaisent? C'est que dans les choses même qui ne sont pas opposées à Dieu, on ne pense nullement à lui; c'est qu'on rapporte tout aux hommes, c'est qu'ils sont les seuls qu'on est occupé à satisfaire; en un mot, c'est qu'on n'agit point

en vue de Dieu. Et voilà, mes Frères, ce qu'il seroit important de réformer dans le Christianisme, et sur quoi je viens appeler vos plus sérieuses méditations, dans les deux Parties de ce Discours.

Agir en vue de Dieu, c'est, pour les hommes, le plus grand avantage; première Partie. Ne pas agir en vue de Dieu, c'est, parmi les hommes, l'illusion la plus ordinaire. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Cessez, mes Frères, de vous plaindre des peines attachées à la condition de l'homme, ce n'est certainement pas là ce qui en fait le malheur. Ce qui est véritablement déplorable dans les occupations de la vie, c'est que vous

sentiez qu'elles vous accablent, sans que vous pensiez à en retirer les avantages qu'elles peuvent produire. La stérilité de vos travaux; en voilà la véritable rigueur. Mais n'en accusez que vous, Chrétiens, seuls vous êtes les auteurs de cette infortune, et si vous travaillez sans solide adoucissement, c'est parce que vous ne travaillez pas pour le maître de qui vous pouvez en attendre. A Dieu ne plaise cependant que je vienne vous détourner de servir ceux qui dans le Monde ont un droit réel à vos services; vous les leur devez, et, d'après l'Apôtre, je dois vous exhorter à les leur rendre, *Obedite Dominis carnalibus.* [Eph. VI. 5.]. Mais rendez-les leur, vous ajouterai-je avec S. Paul, dans la simplicité d'un cœur chrétien qui est soumis

à Dieu, qui rapporte à Dieu ses œuvres, qui a pour motif l'envie de plaire à Dieu, et non aux hommes, *Non quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi.* [Ibid]. Je laisse à part dans ce Discours ce qui pourroit en faire seul la matière, je veux dire ce que Dieu a droit d'exiger de vous; et, pour vous rendre sensibles vos propres intérêts, je m'attache à ce que vous pouvez attendre de Dieu, lorsque vous agissez en vue de lui; et je le fonde sur ces trois réflexions si faciles à saisir. Dieu est le seul qui connoisse parfaitement ce qu'on fait pour lui; Dieu est le seul qui se ressouvienne constamment de ce qu'on a fait pour lui; Dieu est le seul qui récompense pleinement tout ce qu'on a fait pour lui. Jugez à présent s'il

est avantageux d'agir pour Dieu, en vue de Dieu.

Je n'emprunterai point ici vos murmures contre le Monde, je ne répéterai pas ces éternelles plaintes si générales, si bien fondées qu'elles ont été, de tous les siécles, communes à tous les Sages, avouées de tous les hommes, et ordinairement plus amères dans ceux qui avoient le plus aimé le Monde, et qui l'avoient mieux connu.

Eh! qui ne sait pas qu'on y rend, tous les jours, des services à des hommes qui croiroient trop les payer, s'ils les remarquoient; que souvent, pour flatter l'orgueil de ceux qu'on secourt, il faut que la main secourable se dérobe; que quelquefois un bienfait rend à charge celui de qui on l'a reçu?

Qui ne sait pas qu'il est à craindre de désobliger par son empressement, de fatiguer par son zèle, d'importuner par le témoignage de ses sentimens? Qui ne sait pas qu'on juge d'un service rendu par l'événement qui en est la suite; que c'est des circonstances que l'on en fait dépendre la valeur: que les uns se rabaissent, parce qu'ils craignent la reconnoissance qu'il exige; les autres, parce qu'ils réfléchissent trop peu, pour en sentir le prix; plusieurs, parce qu'ils regardent comme une dette dont on s'acquitte à leur égard, ce qui est cependant une obligation réelle qu'ils contractent envers autrui. Laissons, encore une fois, laissons la trop sensible vérité de ces portraits que font du Monde ceux qui travaillent pour lui. Ne fût-il

pas tel qu'on veut le dépeindre; fût-il vrai, contre l'expérience universelle des hommes, que ce qu'ils font, les uns pour les autres, n'en est pas souvent ignoré; il est toujours certain que Dieu seul connoît parfaitement le mérite des actions dont il est le motif et la fin.

L'homme, dit l'Ecriture, voit les dehors, *Homo videt ea quæ parent.* [1. Reg. XVI. 7.] Il n'est réservé qu'à Dieu de porter la lumière jusques dans le fond du cœur, *Dominus autem intuetur cor.* [Ib.]. Or, c'est là précisément le principe secret qui donne la vie aux actions, c'est cette intention qui, de la volonté dans laquelle elle prend son origine, répand sur les œuvres cet esprit sans lequel elles ne sont qu'un corps inanimé; c'est là, pour

me servir des paroles de Jésus-Christ, cet œil dont la clarté rejaillit sur tout le corps, et qui ne peut s'obscurcir sans le couvrir de ténèbres. [*Math.* VI. 12.]. Or, voilà ce que Dieu seul aperçoit, et ce que les hommes les plus attentifs ne peuvent jamais s'assurer de bien connoître.

Démêleront-ils avec certitude si, dans ce que vous faites pour eux, la sincérité du cœur est le vrai principe; s'il ne s'y glisse pas un intérêt personnel qui se recherche lui-même, une inclination naturelle qui se satisfait, une contrainte cachée qui se déguise, une ostentation de générosité qui aime à paroître. Doutes fâcheux, mais appuyés sur le grand nombre des bienfaits qui viennent d'une telle source, et qui peuvent, par là même,

rendre suspects les vôtres! Trop souvent les apparences ont trompé les hommes pour qu'ils ne jugent plus que sur cette règle. C'en est assez qu'il se soit trouvé parmi eux des amis habilement hypocrites, pour qu'ils saisissent moins aisément le caractère d'une véritable amitié.

Il y a plus; lors même qu'ils sont convaincus de la vôtre, il ne leur est pas possible de la connoître toute entière. Il est, si je puis le dire, comme diverses nuances dans les impressions de l'ame; et souvent elle ne peut manifester que par un effet semblable des sentimens bien plus vifs. Ou l'expression se refuse, s'il faut les rendre, ou l'occasion se dérobe, si l'on veut en fournir la preuve; ou la circonstance n'est pas favo-

rable, si l'on agit; ou les facultés manquent, si l'on désire en faire plus. Combien de fois avez-vous dit: Je voudrois que cette personne pût connoître mes dispositions à son égard, découvrir ma pensée, lire dans mon cœur! Ah! avec quelle ardeur je défendrois ses intérêts, je concourrois à son avantage, j'accélérerois sa fortune! Cœurs généreux, et il en est, vous éprouvez de si nobles sentimens, vous les exprimez même avec moins de force qu'ils n'en ont; mais, outre qu'il faut s'en fier à vous, et que vous êtes vos seuls garants, ceux même qui croiront vos témoignages en sentiront-ils toute l'énergie?

Ce n'est pas tout encore: il est un témoignage d'action le moins équivoque, sans doute; vous le

donnez, mais combien d'ombres en ralentissent l'éclat! Il ne vous sied pas même de le faire apercevoir. C'est le ternir que de trop l'exposer aux yeux qui doivent en être frappés. Vous n'aurez garde de faire remarquer cette attention à ne rien omettre de ce qui pouvoit plaire; vous ne parlerez point de toutes les mesures qu'il vous aura été nécessaire de prendre, de tous les obstacles que vous aurez eu à vaincre, de tous les sacrifices qu'il vous aura fallu faire, de tous les dégoûts que vous aurez dû étouffer. Quand on oblige les hommes, une partie du bienfait consiste à déguiser ce qu'il coûte. Il faut en dissimuler le prix, pour lui en donner. Preuve nouvelle et bien sensible que non-seulement les hommes ne le connoissent pas,

mais qu'ils ne veulent pas même le connoître. Aussi, dites-vous encore quelquefois, que telle personne ne fait point ce que vous avez fait pour elle, que vous ne voulez pas même qu'elle en soit informée, mais qu'elle ignore vos vrais sentimens et votre conduite. Or, c'est ici que je vous plains, non de ce que vous n'êtes pas intéressé envers les hommes dans le bien que vous leur faites; mais de ce que vous l'êtes trop peu à l'égard de Dieu, et de ce que vous ne savez pas attirer ses regards sur tout ce que vous faites, en le faisant en vue de lui seul; puisque rien de ce qui seroit dirigé par ce motif n'échapperoit à ses regards. Il atteint, selon la parole de l'Apôtre, par la pénétration de sa lumière, jusques dans le fond de

l'ame; il éclaire les divers mouvemens qui y naissent, il discerne les pensées et distingue les intentions [*Hebr.* IV. 12.]; vérité incontestable qui suit de la nature de Dieu, et dont il ne s'agit ici que de faire l'application à votre conduite.

C'est dans le Ciel, disoit Jacob, que j'ai un témoin, *Ecce in Cœlo testis meus.* [Job. XVI. 20.]. Et voilà, mes Frères, en deux mots, l'inestimable avantage dont je vous invite à jouir, et que je réduis à deux conséquences sensibles. C'est-à-dire, que Dieu étant témoin de ce qu'il y a même en votre ame de plus secret, dès que vous agirez en vue de Dieu, d'une part; Dieu sera toujours satisfait; et de l'autre, vous serez toujours tranquilles.

Dieu sera satisfait, parce qu'il

connoîtra que vous avez dessein de le satisfaire; c'en est assez, il n'en est pas de Dieu comme des hommes, qui facilement attribuent à un défaut de volonté ce qui n'est qu'un manque de pouvoir; que ce manque de pouvoir indispose contre ceux en qui ils le remarquent; qui font quelquefois un crime de ce qui n'est au fond que malheur. Souvent Dieu estime cette même action qui, de la part des hommes, ne vous attire que des reproches. Dieu sera satisfait, parce que dès-là que vous agirez en vue de lui, cette intention donnera du prix à l'action qui paroît la plus indifférente; et de là vient qu'écrivant aux Colossiens, S. Paul les exhorte à envisager Dieu dans tout le détail de leur conduite, *Quò Deum quæ facitis,*

ex animo operamini sicut Deo et non hominibus. [Col. III. 23.]. Et, dans la première Epître aux Corinthiens, il n'exclut pas même les actions les plus ordinaires, les plus communes, les plus nécessaires à la vie, parce que Dieu en étant la véritable fin, il peut en tirer une véritable gloire, *Sivè manducatis, sivè bibitis, sivè quid aliud facitis omnia in gloriam Dei facite.* [1. Cor. X. 31.]. Dieu sera satisfait, parce qu'il est naturel de croire que, quand vous agirez en vue de Dieu, vous agirez aussi d'une manière plus digne de Dieu. D'où il suit, prenez garde, je vous prie, qu'il est de l'intérêt même des hommes que ceux qui les servent, les servent en vue de Dieu. Pourquoi ? Parce que, persuadés alors que l'œil divin les fixe tou-

jours, et voulant attirer sur eux les complaisances de Dieu, ils ne seront plus ou simplement mercenaires, ou guidés, suivant l'expression de S. Paul, par les regards humains du Maître temporel qu'ils veulent capter, *Non ad oculum servientes.* [Eph. VI. 6.]. Mais ils se ressouviendront que c'est la volonté de Dieu, et qu'ils doivent l'exécuter avec une sainte ardeur, *Sed facientes voluntatem Dei ex animo.* [Ibid.]. Et l'expérience prouve, tous les jours, qu'il n'est pas d'amis plus sincères, de serviteurs plus zélés, de protecteurs plus généreux, que ceux qui se conduisent par des vues si relevées.

Or, par là même que Dieu sera satisfait, vous trouverez aussi la source de votre tranquillité. Que craindriez-vous? Le manque de

succès dans ce que vous entreprenez : Mais le succès n'est point aux yeux du Seigneur le point important, il ne connoît d'autre gloire dans vous que celle de la volonté et des efforts. Vous avez tout fait auprès de lui, dès que vous avez fait ce qui a dépendu de vous. Vous méfieriez-vous de l'obscurité de vos œuvres? Mais est-il un bon désir, un pieux projet, un saint mouvement que sa lumière ne pénètre, et que sa grâce ne relève? Redouteriez-vous les idées des hommes? Vous êtes à plaindre, si vous n'ambitionnez que leurs suffrages: tout est perdu pour vous, s'ils vous les refusent; vous avez bien peu, s'ils vous les accordent; mais que sont pour vous et leurs blâmes et leurs éloges, si vous cherchez Dieu? Vous êtes

sûrs d'être aperçus, et d'en obtenir la faveur, *Ecce in Cœlo testis meus et conscius meus in excelsis.* [Job. XVI. 20.].

Second motif d'agir en vue de Dieu.

Parlez ici, vous qui, jusqu'à présent, n'avez travaillé que pour le Monde; vous qui avez obligé bien des amis; qui leur avez prodigué vos momens, votre santé, votre fortune; assureriez-vous que le temps n'en a point effacé l'idée de leur esprit? Que des bienfaits plus grands, venus d'une autre part, n'ont point obscurci les vôtres? Que depuis qu'on a cessé de vous voir par l'arrangement des circonstances, on n'a point cessé de penser à vous? Vous-même, n'avez-vous point perdu de vue les objets qui excitèrent autrefois votre re-

connoissance? N'avez-vous point oublié d'anciens services qui paroissoient de nature à ne s'oublier jamais? Ah! vous le répétez sans cesse : Flatter ceux-ci, parce que l'on a quelque avantage à en espérer; oublier ceux-là, dès qu'on ne peut plus en rien attendre; voilà le Monde; le voilà même par rapport à ceux qui semblent avoir plus de droit au stérile souvenir qu'il ose promettre. Au premier moment, le Monde applaudit avec vivacité; et, dès le second instant, il cesse de s'intéresser avec zèle. Aujourd'hui un événement le fixe, rarement le lendemain il s'en occupe; il admire dans un premier transport, il voit ensuite avec indifférence; il laisse vieillir avec les bienfaits leur mémoire; l'un et l'autre disparoissent ensemble et s'évanouissent

Que ces hommes fameux qui crurent avoir rempli la Terre de leur gloire pussent aujourd'hui s'arracher au tombeau, pour revenir s'assurer qu'ils avoient au moins échappé à l'oubli : que trouveroient-ils d'eux-mêmes dans le souvenir des hommes? Hélas! ils verroient à peine quelques traces légères de leur existence. Tout au plus, leur nom froidement écrit dans des fastes que la curiosité parcourt, sans que la reconnoissance s'y intéresse, quelque détail de leurs talens que la censure examine, ou de leurs exploits que l'éloignement affoiblit, quelques traits d'admiration que leur avoit peut-être disputé leur siécle quand ils pouvoient y être sensibles, et que la postérité ne leur accorde que quand ils ne peuvent plus en jouir. C'est-à-dire, une célébrité tardive, et pour eux

par conséquent sans effet; une réputation stérile, quoiqu'on la suppose brillante, dès qu'elle leur survit; disons mieux, une ombre qui les fuit comme l'unique reste de l'éclat passager de leur mérite. Voilà tout ce que peut, pour les héros, la fidélité de l'histoire ou la magnificence des monumens. De la part des hommes, voilà les plus grands efforts, est-il donc si intéressant de rapporter tout à eux?

De la part du Seigneur, Chrétiens auditeurs, quel heureux contraste! Comme il considère, du haut de la demeure qu'il s'est bâtie lui-même, selon l'expression du Prophête, tous ceux qui habitent sur la Terre; aussi, selon la parole de Job, il ne détourne point les yeux de dessus les Justes, *Non auferet à Justo*

oculos suos. [Job. XXXVI. 7.]. Hélas! ames fidèles (il en est sans doute ici plusieurs), vous avez oublié ce que vous avez fait pour lui, et je ne viens point en nourrir en vous un dangereux souvenir, pour repaître une vanité secrète; mais j'ose vous encourager par la consolante idée du souvenir que Dieu en conserve; et, tandis que, d'une part, vous direz, selon l'avis de Jésus-Christ, que vous êtes des serviteurs inutiles, *Servi inutiles sumus* [Luc. XVI. 17.]; de l'autre, je vous ajouterai à la gloire de ce grand Maître, en me servant des paroles de S. Paul, que le Seigneur, plein d'équité et de fidélité à sa promesse, n'oublie jamais le mérite de vos actions, *Non enim injustus Deus ut obliviscatur operis vestri.* [Hebr. VI. 10.]. Toujours pré-

sentes à l'immutabilité de ses connoissances, il n'est aucune de vos œuvres qui n'y soit distinctement renfermée. A la fin de votre carrière, à l'instant qui vous ouvrira celle de l'Eternité, au premier rayon que Dieu fera rejaillir sur vous, de sa splendeur; au flambeau de son éternelle lumière, vous retrouverez gravé, dans le Livre de vie, tout ce qui aura pu contribuer à vous en mériter le bonheur. Là, le simple travail d'une femme forte, telle que l'Ecriture nous la dépeint [*Prov.* XXXI. 10.], en écrit, comme les victoires éclatantes d'une Judith; les secrètes vertus d'un Tobie, comme le zèle courageux d'un Daniel; la patience d'un Job, comme l'intrépide constance d'un Eléazar; l'offrande du denier de la Veuve, comme les aumônes d'un Zachée.

C'est au seul mérite qui s'acquiert devant Dieu qu'on peut assurer l'immortalité.

Je me trompe, mes chers Auditeurs, il ne survient que trop souvent un épais nuage qui le couvre. Malheureux, qu'avez-vous fait? Après avoir servi Dieu, vous avez péché. Sous les ténèbres de vos iniquités présentes, sont ensevelies toutes les œuvres saintes que Dieu avoit agréées, et qui vous conduisoient à sa gloire. Auriez-vous donc, en un seul instant, perdu le fruit des travaux d'un nombre d'années? Oui, Chrétiens, tout seroit perdu pour vous, si vous persévériez jusqu'à la mort dans cet état de péché; pourquoi? Parce que le péché qui vous rend alors l'ennemi de Dieu met obstacle au droit que vos mérites

précédens vous avoient acquis. Mais écoutez, je vous prie, ce point d'instruction que j'aime à vous exposer, comme renfermant une idée touchante de la bonté de Dieu. Ils peuvent faire revivre vos mérites, ainsi que nous l'enseigne la Théologie. Il n'en est pas comme des œuvres faites dans l'état même du péché, lesquelles, sans être (Dieu vous préserve de le penser jamais), sans être pour cela un nouveau péché, sont néanmoins, selon le langage de l'Ecole, des œuvres mortes, parce qu'elles sont destituées du principe de vie qui est la grâce sanctifiante, et parce que, sans cette grâce, jamais elles ne peuvent avoir de mérite pour l'Eternité. Non, il n'en est pas ainsi des bonnes œuvres qui ont précédé le péché. Il en avoit à la vérité

couvert les fruits, mais ils reparoissent, dès que la racine vivifiante de la Charité a repris place dans votre cœur. Avec son amitié, Dieu se plaît à vous rendre vos droits. Vous y rentrez, lorsque vous rentrez dans sa grâce; le seul souvenir qu'il conserve alors, c'est celui de vos anciens mérites; en vous pardonnant, ce qu'il oublie, c'est votre péché; et, de ce péché pardonné, il ne se ressouviendra jamais.

Le connoissez-vous à présent, ce bon Maître, en vue duquel je vous invite à toujours agir? Eh! où sont-ils, sur la Terre, ceux qui n'oublient que les injures? Dans ceux-mêmes qui les pardonnent, quels secrets ressentimens! Dans le cœur le plus généreux qui cherche à les étouffer, ils sont sans

cesse prêts à renaître ; le seul aspect d'un ennemi mêle un trouble secret à la reconciliation ; l'offense la plus légère ranime l'impression des premières ; et, après la griéveté des vôtres qu'il a dissipées, Dieu ne laisse subsister que vos vertus ! Ah ! Chrétiens, de ce qu'il vous est permis de réparer vos pertes, en concluriez-vous qu'il est moins nécessaire d'en prévenir le malheur ? Prodigues dénaturés ! Abandonneriez-vous de nouveau la maison de votre Père, parce qu'à votre retour il vous a fait revêtir de vos premiers vêtemens ? Non, sans doute, et j'ai bien plus droit d'augurer de la bonté de vos cœurs, que celle de Dieu les touchera, que vous le servirez avec plus d'ardeur, par là même qu'il se ressouvient plus volontiers de vos

services; j'ajoute enfin qu'il est le seul qui les récompense pleinement; troisième motif de rapporter tout à Dieu.

Quelques remercîmens passagers, quelque froide reconnoissance, quelque légère marque de retour de la part des hommes, voilà ce que vous avez à attendre, voilà aussi ce que vous leur reprochez, mais voilà donc ce qui devroit vous éclairer. Voilà ce qui devroit vous instruire, que dans la nécessité où vous êtes de servir les hommes, c'est en vue de Dieu que vous devez vous y appliquer. Vous vous plaignez de ce que les hommes laissent souvent vos travaux sans récompense, ou de ce qu'ils ne les récompensent jamais assez. Des maîtres injustes, des amis infidèles, des enfans ingrats, un public in-

différent; voilà, souvent, ce que produisent ces travaux. Dieu le permet, pour vous apprendre que c'est à lui qu'il faut les diriger. Il vous punit de ce que vous ne les lui rapportez pas, par leur propre stérilité. Ah! il n'a tenu qu'à vous d'avoir une récompense sûre de tout ce que vous faisiez pour les hommes. Il ne s'agissoit que de ne pas l'espérer d'eux; de ne pas vouloir la recevoir d'eux, de ne pas chercher uniquement à la mériter auprès d'eux. Votre perte réelle vient de ce que vous avez mal placé vos espérances; et les hommes ne vous trompent, que parce que vous vous êtes trompé, les premiers. Il falloit les connoître; vous n'en eussiez que mieux connu vos devoirs; vous vous fussiez proposé Dieu pour motif, en les remplissant. Ce qui

en eût résulté, c'est que vous pourriez dire aujourd'hui avec l'Apôtre : Je sais en qui j'ai mis ma confiance, *Scio cui credidi ;* et je suis assuré que Dieu est assez puissant, pour que je reçoive de lui les récompenses que sa bonté nous promet, et que sa fidélité nous accorde, *Certus sum quià potens est depositum meum servare, in illum diem.* [II. Tim. 1. 12.].

Assez puissant, dit S. Paul ; et remarquez, mes Frères, cette différence essentielle que vous n'observez point assez, et qui, de même que la bonté, distingue principalement Dieu des hommes. Vous murmurez du peu d'avantage que vous retirez d'eux ; et peuvent-ils toujours, quelque bons, quelque généreux qu'on les suppose ; les Rois eux-mêmes peuvent-ils

toujours récompenser abondamment tous ceux qui sont ou qui se croyent dignes de l'être? Comme sur la Terre nécessairement tout est borné, on ne peut attribuer qu'à Dieu la gloire de ne mettre à ses récompenses aucune borne. Aussi a-t-il pourvu à tout, en vous engageant à travailler, en vue de lui, lors même qu'il vous a prescrit des devoirs envers les hommes. Et comme vous seriez véritablement à plaindre, si c'étoit d'eux uniquement que dût dépendre le fruit de votre fidélité; ce premier Maître s'est chargé d'y répondre. C'est avec lui que vous devez entrer en jugement; c'est lui qui s'est fait votre garant. Pourquoi donc ne vous attacher qu'à des maîtres ingrats par nécessité, parce qu'ils sont indigens

par nature? Pourquoi ne pas offrir à Dieu des vertus qu'il peut lui seul couronner?

Et comment les couronne-t-il? Mes chers Auditeurs, formez-vous quelque idée des récompenses de Dieu. Si l'on en obtient dans le Monde, sont-elles entières, sont-elles proportionnées, sont-elles durables? Je ne veux ici d'autre arbitre que le Monde même. Quelle carrière faut-il souvent parcourir pour atteindre sa plus légère récompense! Quel nombre d'actions deviennent souvent nécessaires pour qu'une d'entre elles puisse l'obtenir! A quoi enfin se termine-t-elle? Elle finit au moins avec vous, et va s'ensevelir dans votre tombeau. Ce que vous aurez fait pour Dieu aura été léger en lui-même, *Quod in præsenti..... leve;* et ce qu'il

vous prépare est d'une sublimité frappante, *Supra modùm in sublimitate.* Ce que vous aurez fait pour Dieu aura été passager, aura duré un moment, *Quod in præsenti momentaneum;* ce que vous en recevrez, c'est un poids éternel de gloire, *Æternum gloriæ pondus operatur.* [II. Cor. IV. 17.]. Dans ce que vous aurez fait pour Dieu, il y aura eu des choses bien petites en apparence; un verre d'eau froide, pour me servir ici de l'exemple consacré par J.-C. même dans l'Evangile, donné par un saint motif, c'est bien peu, sans doute, *Quicumque dederit calicem aquæ frigidæ.* [Math. X. 42.]. Et cependant à ces choses-là même une récompense est attachée, *Amèn dico vobis non perdet mercedem suam;* quel que puisse être le nom-

bre de ceux qui méritent une récompense, celle de chaque particulier ne peut en souffrir, *Reddet unicuique secundùm opera ejus.* [Math. xvi 17.].

Attendez-vous, mes Frères, à quelque chose de plus encore; et, comme Dieu, dit S. Augustin, couronne la bonne volonté, quand elle ne peut pas être suivie de l'action, il s'ensuit que non-seulement il vous récompensera de ce que vous aurez fait, mais de la sincérité avec laquelle vous eussiez désiré de faire plus. Et voilà ce qui nous autorise à vous rassurer, ames vertueuses et timides qui craignez de n'avoir rien fait pour Dieu, qui n'avez pas eu de grandes occasions de faire des sacrifices marqués à Dieu, et qui cependant avez toujours désiré de

plaire à Dieu. Cet œil divin qui ne se ferme jamais, dit S. Chrysostôme, voit que vous eussiez donné à cet Indigent ce que vous auriez eu, puisque sincèrement vous vouliez le soulager (c'est l'exemple dont il se sert), *Insomnis ille oculus videt te dedisse quod habueras.* Ainsi, Dieu voit ce vrai don de faire beaucoup pour lui, si les circonstances eussent secondé vos vœux. Dans la simplicité de votre conduite, il distingue la sublimité du motif qui vous eût porté à ce qu'il y a de plus difficile. Il lit dans vous ces dispositions de zèle qui eût volontiers éclaté, et tout cela vous rend chers à ses yeux, *Videt te dedisse quod habueras.*

Ayez donc du courage, serviteurs fidèles, dans les moindres objets, *Euge, serve bone.* [Math. XXI.].

C'est à vous que le souverain Maître ouvrira l'entrée de son bonheur et de sa gloire. Ce n'est pas précisément aux grandes actions que cette faveur s'accorde, c'est à la pureté du motif, à la droiture de l'intention, à la sainteté des vues, à la ferveur de la volonté. Dieu devoit, à la gloire du Christianisme, les brillans efforts des Héros de la Foi qui ont conquis le Ciel avec éclat. Mais ils la feront aussi cette heureuse conquête, les simples Fidèles dont les combats sont moins grands, la générosité plus secrète, et qui, sous les rapports d'une vie commune, ont un cœur vraiment élevé par l'élévation du motif qui les anime. Voilà surtout en quoi consiste cette fidélité que loue le Seigneur, et qu'il récompense. Sans cela, que

nous dit-il ? Quel est le maître de qui l'on puisse exiger un salaire pour des travaux qui n'avoient point à lui de rapport ? Et n'en est-il pas cependant ainsi à l'égard de Dieu, de la plupart des actions des hommes ? Ne point les faire en vue de Dieu, c'est, parmi eux, l'illusion la plus ordinaire.

SECONDE PARTIE.

Non, mes Frères, rien n'est plus ordinaire que de ne pas se proposer Dieu pour motif dans les actions. De là, très-aisément vous en conviendrez, en reconnoissant les causes de ce déplorable égarement. J'en remarque trois qui privent les hommes de cette abondance de mérites qu'ils pourroient si facilement recueillir. La pre-

mière est une dissipation qui fait perdre continuellement l'idée de Dieu; la seconde est un amour des biens sensibles qui engage à les préférer à ceux qu'on peut attendre de Dieu; la troisième est un mélange de motifs humains qui s'insinue dans les choses même que l'on paroît directement faire pour Dieu. Je reprends :

Dissipation qui fait oublier Dieu. Ah! mes chers Auditeurs, voilà tout-à-la fois et l'habitude presque générale qu'on contracte dans les diverses occupations du Monde, et le vrai malheur de ceux qui y vivent. L'horreur du système également impie et insensé, qui eût voulu persuader aux hommes que Dieu ne porte à leurs œuvres aucune attention, et qu'il n'y prend aucun intérêt; combien de

Chrétiens semblent l'adopter par leur conduite, en ne pensant pas plus à Dieu, que si Dieu en effet ne pensoit point aux hommes; en ne lui rapportant pas leurs œuvres avec plus de soin, que s'il n'en méritoit pas le tribut. Oubli injurieux à Dieu vers lequel ils ne font aucun retour; oubli humiliant pour eux-mêmes, et par lequel ils semblent se confondre dans la classe commune des êtres qui n'ont d'autre fin que celle d'un ordre purement naturel; oubli de Dieu qui paroît ne plus laisser à l'homme d'autre prérogative que celle de jouer un rôle plus apparent sur le théâtre du Monde, dont il ne peut plus se considérer que comme un acteur du premier rang!

Que sont ils en effet, que sont-ils de plus ceux qui, effaçant de

leur mémoire la noblesse de leur destination, la sublimité de leur fin, l'excellence de leur être, vivent dans le Monde comme s'ils ne vivoient que pour le Monde et pour eux-mêmes, se laissent emporter à un cours tout naturel d'événemens; se livrent aux diverses impressions qu'ils éprouvent; cédent aux caprices, à la bizarrerie, à l'inconstance de leurs idées, sans penser jamais au grand objet qui doit les fixer et les réunir? Jouets misérables des mouvemens qui les agitent, ils les suivent indifféremment sans être touchés du bien quand ils le pratiquent, et sans avoir d'autre vertu que celle dont le hasard occasionne les actes, que la circonstance leur facilite, et qu'un sentiment purement humain leur fait adopter.

Or, il n'est que trop vrai que tel est le caractère dominant dans la plupart des Chrétiens, et que Dieu n'entre pour rien dans leurs délibérations, dans leurs projets, dans leurs desseins. Qu'il y ait parmi eux des Sages, je le veux: mais n'est-ce point une sagesse dont nous trouvons des exemples dans le Paganisme même? Sagesse de raison, droiture naturelle, vertu d'inclination; à Dieu ne plaise, mes chers Auditeurs, que je les confonde ici avec le crime; mais aussi je n'ai garde de leur applaudir comme étant suffisantes devant Dieu, dès qu'elles s'arrêtent là. Pour vos propres intérêts, je dois chercher à leur donner ce degré de perfection qui fait leur mérite; et, comme vous les avez reçues de Dieu, je dois vous engager à

les pratiquer pour Dieu. J'ose, à ce dessein, tout instruits que je vous suppose, vous rappeler ici les premières leçons dont on forma votre enfance (combien hélas! qui les ont oubliées), j'ose vous répéter que c'est pour servir Dieu que vous fûtes créés, de la main de Dieu. M'élevant ensuite contre cette habituelle indifférence qui éloigne de votre esprit jusqu'à l'idée de ce grand Maître; je vous demande si c'est lui en effet que vous prétendez servir. Répondez; et, jetant actuellement un coup-d'œil sur ce qui remplit les différens jours de votre vie, dites-moi ce que vous faites en vue de Dieu, ce que vous offrez à Dieu, ce que vous consacrez à Dieu. Je vous embarrasse, mes chers Auditeurs, en vous demandant le

motif réel de vos œuvres : à peine le savez-vous. Oui, même dans vos devoirs, c'est purement la coutume qui vous guide, la bienséance qui vous dirige, l'usage qui vous entraîne, la nécessité qui vous soumet ; et tout cela, coutume du Monde, usage du Monde, bienséance du Monde, nécessité du Monde. C'est du Monde et de lui seul que vous pouvez dire ce que disoit de Dieu le Prophête dans son saint empressement de plaire au Seigneur : Je l'avois sans cesse devant les yeux, il est à ma droite pour me soutenir, *Providebam Dominum in conspectu meo semper, a dextris est mihi ne commovear.* [Ps. xv. 8.]. Mais quelles vertus que celles qui ne sont appuyées que sur les idées du Monde, tandis que vous oubliez Dieu ; je dirois

volontiers : tandis que vous le méconnoissez !

Ce n'est pas méconnoître Dieu, que de perdre totalement de vue qu'il a tout fait pour sa gloire, qu'il en est jaloux, qu'il mérite seul d'être la fin universelle de tout ce qui est ? N'est-ce pas méconnoître Dieu que ne jamais se ressouvenir que comme il dirige tout, comme il préside à tout, comme il gouverne tout, il n'est rien qui ne soit l'objet de sa Providence, et qui ne puisse servir à l'honorer ? N'est-ce pas méconnoître Dieu, que de ne point penser qu'il examinera, un jour, toutes vos actions, qu'il les jugera, qu'il en appréciera la valeur, qu'il rendra à chacun selon les degrés de son mérite ? J'appelle méconnoître Dieu, n'agir presque

jamais pour le glorifier comme Dieu.

Et, dans un sens, ne peut-on pas dire de ces Chrétiens dont le cœur n'est point occupé de Dieu, que l'intention n'élève point à Dieu, qui, de ce qu'ils font, ne font rien par soumission aux ordres de Dieu, ce que disoit l'Apôtre, des Philosophes du Monde : que s'ils ont connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme tel, *Non sicut Deum glorificaverunt;* mais qu'ils se sont évanouis dans leurs vaines idées, *Evanuerunt in cogitationibus suis.* [Rom. 1. 21.].

Vous êtes les premiers à vous en accuser, lorsque venant quelquefois à la discussion de votre conduite, et cherchant, d'une part, à vous persuader que vous n'êtes pas coupables de grands péchés,

vous convenez, de l'autre, facilement, que vous n'avez pas de grandes vertus : Je ne fais, dit-on assez souvent, je ne fais pas grand mal, mais aussi je ne fais presque aucun bien. Aveu dont je me sers aujourd'hui pour votre instruction; car, pourquoi ne faites-vous presque aucun bien ; c'est que vous n'avez aucune intention de le faire ; c'est que vous ne réfléchissez pas seulement pour savoir si ce que vous faites est bien ; ou, s'il ne l'est pas, c'est que vous ne relevez jamais ce que vous faites par les bons motifs qui sont une source du bien ; c'est que vous n'avez que des vues humaines, sans les porter, en aucune manière, vers Dieu.

Le moyen, me direz-vous de concilier deux objets si différens,

la pensée de Dieu et le bruyant assemblage des affaires du Monde? C'est exiger au delà de nos forces, et ce qu'on nous reproche est bien moins la faute de notre volonté que la suite de notre foiblesse. Eclaircissons ce point pour votre avantage et pour votre consolation.

Que vos affaires, vos occupations, vos emplois, vous distraisent comme involontairement, j'en conviendrai; malgré l'exemple d'un nombre d'ames fidèles à Dieu, qui savent en conserver habituellement le souvenir jusques dans le fracas et dans le tumulte des circonstances, au milieu desquelles elles peuvent dire avec vérité que c'est toujours vers le Seigneur qu'elles élèvent leurs regards, *Oculi mei semper ad Dominum.* [Ps.

XXIV. 15.]. Mais n'est-il pas une pensée dont vous pouvez acquérir l'usage? Je veux dire celle qui, précédant l'action que vous allez commencer, vous engage à l'entreprendre, selon les desseins de Dieu, et à lui en faire hommage. Or, cette intention, que tous les Docteurs s'accordent à regarder comme un principe du prix qu'ont nos œuvres, on peut l'avoir, disent-ils, de deux manières. Ou elle est actuelle, et c'est la plus parfaite qui offre à Dieu l'action dans le temps même auquel on la produit; ou, quoique moins présente à l'esprit, dans le temps de l'action, elle l'a devancée habilement, elle l'a dirigée efficacement, l'a rapportée saintement à Dieu pour la rendre digne de lui.

Cela supposé, mes chers Audi-

teurs, je vous demande si la difficulté que ce saint usage vous présente est préférable à l'utilité qui en résulte. Quoi! il vous en coûteroit beaucoup de vous recueillir, un moment, avant ces travaux, cette étude, ces fonctions d'un état légitime qu'on ne pense jamais à vous interdire pour y vaquer selon les obligations que Dieu vous impose, et y satisfaire conformément à ses vues! Il vous en coûteroit beaucoup d'élever secrètement à Dieu les sentimens de votre ame, pour que Dieu fût le motif de cette fidélité, de cette intégrité, de cette probité dont vous faites gloire aux yeux des hommes! Il vous en coûteroit beaucoup de vouloir obéir à Dieu dans l'exécution des ordres que vous recevez de la part de ceux

auxquels vous êtes soumis! Il vous en coûteroit beaucoup de former le dessein de vous conformer à ceux de la Providence, dans les soins journaliers dont vous êtes chargés, dans les détails qui vous occupent, dans les embarras qui vous surviennent, dans les peines qui vous affligent!

Et voilà comment vous vaincriez insensiblement cette dissipation qui vous détourne de Dieu; voilà comment vous pratiqueriez sans cesse le bien devant Dieu; voilà comment vos occupations, en demeurant presque toujours les mêmes, seroient toutes agréables à Dieu; voilà comment la sagesse de la Religion vous fournit, dans les affaires communes de la vie, le moyen d'aller à Dieu; voilà comment elle confond tous vos

prétextes, et détruit toutes vos excuses, quand vous dites que vous ne pouvez pas servir Dieu. Faites vers lui de fréquens retours; rapportez tout à lui, suivant la parole de S. Paul, faites tout pour sa gloire, *Omnia in gloriam Dei facite.* [1. Cor. x. 31.]. Et dès-lors, toutes vos actions, faites dans la grâce, rempliront saintement votre vie; dès-lors, ce sera véritablement une vie sanctifiée par de bonnes œuvres, et vos jours, pour parler le langage de l'Ecriture, seront des jours pleins [*Ps.* LXXIII. 10.]; dès-lors, à la fuite du mal que vous vous flattez trop d'éviter, vous unirez la pratique du bien; deux choses que l'Ecriture vous avertit de ne pas séparer. Dès-lors, vous pourrez, à proportion, dire à Dieu ce que disoit son

divin Fils, que vous ne cherchez que sa gloire, que vous ne faites que sa volonté, *Quæ placita sunt ei facite semper.* [I. Jo. III. 22.]. Sainte et précieuse habitude que je ne puis trop vous exhorter à former dans vous, mais à laquelle voici un second obstacle dans l'amour des biens sensibles que vous préférez à ceux que vous pouvez attendre de Dieu.

Tout étoit Dieu, disoit un homme célèbre du dernier siécle, en parlant des temps malheureux de l'idolâtrie; tout étoit Dieu dans l'Univers, excepté Dieu même. Energique idée, vive image d'un désordre que semble renouveller, parmi les hommes, l'ambition aveugle de leurs désirs. Tout est Dieu dans le Monde, la gloire qu'on y cueille, les biens qu'on

y amasse, les plaisirs qu'on y goûte, la grandeur à laquelle on y aspire; voilà les Divinités du siécle, voilà les idoles auxquelles les hommes offrent leurs vœux; voilà le mobile de leur conduite. Et, parce que les lumières de la Foi s'affoiblissent dans un grand nombre, ils n'estiment que peu les biens dont la Foi leur est garante, ce ne sont pas ceux qu'ils se proposent d'acquérir.

Vous travaillez beaucoup, il est vrai, pouvons-nous répondre à ceux qui nous font quelquefois le détail de leurs peines, qui voudroient, en quelque sorte, s'en prévaloir, comme s'il y avoit plus à mériter dans le Monde, précisément parce qu'il y a plus à souffrir. Mais par quels motifs agissez-vous? C'est uniquement pour votre

fortune, vous qui sans cesse vous occupez à l'étendre. C'est uniquement pour votre gloire vous qui entrez dans la glorieuse carrière des armes et de leurs périls: c'est uniquement pour votre élévation, vous qui suivez ardemment la pénible route qui vous y mène; vous ne portez pas vos vues au delà, vous ne pensez pas même qu'elles doivent aller plus loin; à ce terme, vous fixez tous vos efforts; mais, en bornant ainsi vos idées, vous bornez par là même le fruit solide de vos travaux; l'erreur pitoyable dans laquelle vous donnez, c'est de souffrir que de pareils desseins absorbent des motifs et plus utiles et plus sages qui devroient vous animer.

Erreur qui naît principalement de la trompeuse idée que vous

vous formez de ces faux biens, et de l'empire que vous laissez prendre sur vous à tout objet sensible capable de flatter; erreur qui transforme les justes prétentions d'une ame immortelle en une frivole cupidité dont l'objet est au dessous de vous; erreur qui termine à une fumée d'honneur, à une possession de quelques momens, à un avantage qui s'évanouit, vos plus grands succès; et néanmoins erreur ordinaire, pourquoi? Parce que la vue de Dieu et le désir des biens infinis qu'il vous a destinés, ne vous servent pas à la combattre. D'où il arrive que très-souvent dans le Monde vous travaillez et sans consolation et sans ressource. Sans consolation, parce que ne voulant l'attendre que des biens passagers, elle manque né-

cessairement, dès que ces biens viennent à vous manquer : sans ressource, parce que dans les idées du Monde, devenues les vôtres, il n'est rien qui puisse vous en dédommager.

Que vous seriez bien plus heureux, bien plus grands, si, du sein de vos occupations, vous cherchiez dans Dieu votre récompense! De tout ce qui est vraiment louable, au jugement d'une raison épurée, une telle intention ne retrancheroit rien, mais elle donneroit à tout un caractère soutenu qui combleroit votre gloire. Elle ne supprimeroit dans vous que les défauts propres à la ternir; et elle n'écarteroit pas les biens naturels dont vous pouvez jouir ; elle vous enseigneroit à en détacher votre cœur, mais elle ne

vous empêcheroit pas de les obtenir.

Eh! ne voyons-nous pas que les fastes de la Religion nous ont transmis avec éloge la mémoire des hommes illustres qu'elle a produits? Elle loue les Braves d'Israël, et c'étoit pour obéir à Dieu qu'ils alloient au combat: elle loue les Conducteurs de la Nation sainte, et c'étoit pour la conduire, selon les desseins de Dieu, qu'ils faisoient usage de leur autorité: elle loue les Prophêtes du Peuple choisi, et c'étoit pour les intérêts de Dieu qu'ils se servoient de leurs connoissances: elle loue la magnificence des Rois qui gouvernoient le Peuple de Dieu, et c'étoit à Dieu qu'ils consacroient leur splendeur.

Ne pensez donc pas, Chrétiens

auditeurs, qu'en vous invitant à agir en vue de Dieu, on énerve votre courage, on restreigne vos services, on gêne vos talens; on vous apprend seulement à les mieux employer encore, en le faisant par un motif plus noble; on vous enseigne à mériter la gloire dont Dieu couronne, en même temps que vous acquérez celle dont le Monde éblouit; on vous exhorte à unir, aux qualités brillantes de l'homme, le solide mérite du Chrétien; on vous engage à soutenir les dons de la nature par des principes qui sont au dessus d'elle. Et, pour tout dire en un mot, on désire toujours que la Terre ait ses Héros; mais on veut que le Ciel ne craigne pas de les avouer. Eh! qu'en sera-t-il dans l'autre vie, s'ils n'ont

agi que pour les intérêts de celle-ci?

Triste sort de ces hommes abusés qui n'ont uniquement désiré que les biens du Monde; la fin de leur vie en est le terme. Alors dépouillés de tout, la même main qui les frappe les jette dans l'abyme de l'Eternité, après leur avoir arraché ces ornemens trompeurs sous lesquels il n'est possible de paroître que dans le temps; là, dans un dénuement de tous les avantages qui ne peuvent pas les suivre, elle présente à Dieu ces prétendus Héros, pour en être jugés simplement comme des hommes; elle expose à la lumière de Dieu la stérile vanité de leurs œuvres les plus brillantes; elle confond, aux yeux de Dieu, l'homme le plus célèbre avec celui qui fut

ignoré. Et Dieu, dont les pensées sont plus éloignées de celle des hommes, que les Cieux ne le sont de la Terre, fait éclore cette véritable grandeur dont l'envie de lui plaire fut le principe; il rend au néant celle qui ne reçut du Monde qu'une existence de quelques momens; il ne jette qu'un regard de mépris sur cette fausse gloire dont il permit que le Monde récompensât de fausses vertus. Il laisse dans un éternel oubli les choses même dont le Monde a consacré la mémoire. Hommage dû à l'excellence et à la souveraineté de son être. Dieu ne doit être la récompense et le partage que de ceux dont il est l'objet et la fin.

Reste un dernier avis à des hommes plus Chrétiens, qui pa-

roissent agir en vue de Dieu, mais qui ont à se défendre contre des sentimens trop humains, capables d'altérer leur vertu, s'ils n'en viennent pas à la détruire totalement, de flétrir au moins leurs mérites, s'ils ne sont pas toujours assez efficaces pour les dissiper entièrement; de rendre au moins incertaine et douteuse la couronne qu'ils attendent, s'ils ne sont pas toujours assez réfléchis et assez volontaires pour les en frustrer absolument. Ah! c'est votre cœur, c'est votre volonté, dit S. Jérôme, que Dieu vous demande, plus encore que tout autre sacrifice, *Deus non quœrit sacrificia, sed animum.* Il est des occasions où il pourra consentir que vous n'en fassiez pas tant, mais il ne consentira jamais à accepter ce que vous

ne faites pas pour lui; et, s'il est un motif étranger qui vous dirige principalement, ce que vous faites est perdu devant lui, parce que ce qui vient d'un principe d'intérêt humain, de satisfaction, de goût purement naturel, ne peut pas être digne de lui. A plus forte raison, Chrétiens auditeurs, vous causez à vous-mêmes un énorme préjudice, si, contre l'avis de Jésus-Christ, vous faites des œuvres bonnes en elles-mêmes, uniquement afin qu'elles soient aperçues; et si, selon le reproche qu'il faisoit aux Juifs, vous recevez votre gloire les uns des autres; gloire dangereuse, dit S. Chrysostôme, que celle qu'on prétend retirer de la vertu. C'est un poison caché qui l'infecte, un voile épais qui l'obscurcit, un vers secret qui la ronge;

plus à craindre, parce qu'on s'en méfie avec moins de précaution; cette vaine gloire fait périr les vertus par les vertus mêmes, *Virtutes truniat mucrone virtutum.* N'en est-ce pas assez pour vous d'avoir un Dieu pour témoin de vos actions? C'est lui faire injure que de chercher ailleurs des dehors, de l'éclat, des applaudissemens. Et à quel titre, oseriez-vous lui demander de récompenser une action dont il auroit seulement partagé le tribut avec vous, ou plutôt que vous lui auriez refusé en la partageant? Comment cette action pourroit-elle avoir en même temps pour principe une passion secrète dans vous, et le désir de plaire à Dieu qui la condamne? Que peut vous devoir le Seigneur, quand vous vous êtes payés de vos propres

mains? Vous avez agi pour être applaudi des hommes; ils l'ont fait, ne demandez donc plus rien. Vous avez reçu votre salaire, selon l'oracle de Jésus-Christ, *Acceperunt mercedem suam.* [Math. VI. 2.]. Et c'est, dit S. Augustin, ce qui convient à des hommes de votre caractère; vous êtes vains, il ne vous faut qu'une récompense vaine, *Veni vanam.*

De là, mes chers Auditeurs, cette crainte d'une véritable vertu qui, en même temps qu'elle doit édifier les hommes, redoute le danger de l'estime que les hommes lui accordent; de là cet empressement des Saints à se conformer au conseil du Sauveur, en renfermant dans le secret les œuvres que Dieu agrée; de là, leur attention à se rappeler souvent qu'il n'est que

Dieu dont ils doivent considérer les jugemens; de là, le vif intérêt qu'ils trouvent à ne point rechercher ceux des hommes. Comme ce n'est point à eux qu'ils dirigent la sagesse de leur conduite, ils sont effrayés s'ils en deviennent comme les rénumérateurs. Et parce qu'il n'est d'action vraiment digne de Dieu, que celle dont il est le motif, et il n'est aussi que la récompense de Dieu qui soit digne de l'action qu'on lui rapporte; appliquons ici la belle pensée de S. Chrysostôme. Dans les jeux, disoit autrefois ce saint Docteur, ceux qui cherchent à remporter la palme ne s'arrêtent point à faire écouter les différens cris dont autour d'eux le peuple fait retentir l'air. Ils ne fixent leur attention que sur celui dont ils attendent

les honneurs de la victoire, c'est dans ses yeux qu'ils veulent lire une secrète approbation, et ils ne se livrent à la joie de leurs succès que lorsqu'ils reçoivent la couronne de ses mains, *Ad unum spectant regem..... et tunc solum animo extolluntur cum ille eos coronaverit.* La Terre, voilà, mes Frères, le champ destiné à vos efforts. Spectateur éternel et immuable des hommes, du sein de l'Univers qu'il remplit par l'immensité de son essence; du haut du Ciel, qui est spécialement son séjour, Dieu jette sur chacun de vous ses regards, *De Cœlo respexit Dominus; respexit super omnes qui habitant Terram.* [Ps. XXXII. 13.]. C'est donc lui seul qui doit occuper les vôtres, puisque c'est du jugement qu'il portera de vous, que tout

dépend. Le désir de lui plaire, voilà quel doit être votre motif; et parce que le motif de plaire à Dieu peut s'appliquer à tout et convenir à tout; en finissant, je vous le propose en détail; je vous le propose, à vous qui n'envisagiez jusqu'à présent vos occupations mutipliées que sous des vues purement humaines. Vous apprendrez à reconnoître, dans l'ordre des choses naturelles, celui de la Providence, qui les règle toutes; à retrouver, à chaque moment, dans les fonctions de votre état, dans les soins de votre administration, dans l'exercice de votre pouvoir, dans l'intérieur de votre famille, le Dieu que vous aurez quitté aux pieds des autels, et à marcher vers lui par autant de voies que le Monde vous présentera de devoirs à remplir.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous qui servez les Grands. Vous verrez alors, dans vos maîtres, l'image du premier de tous; la fidélité que vous aurez pour celui-ci, soutiendra la soumission que vous devez à ceux-là; dans leur autorité, vous respecterez la science; moyen efficace d'assurer une récompense solide à tous vos services, et de travailler pour la véritable immortalité.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous que la pauvreté condamne à l'état le plus rigoureux; pour qui la vie paroît devenir un poids que l'activité du travail peut à peine soutenir, et qui ne pensez sur la Terre qu'à en adoucir les misères, sans savoir en profiter pour le Ciel. Recevez-les, supportez-les en vue de Dieu, je vous le promets de sa part

et en son nom, il vous tiendra un compte fidèle de ces sueurs, de ces fatigues, de ces peines, auxquelles votre condition vous assujettit. Peuple chrétien, il dépend de vous, en travaillant selon les besoins du temps, de vous enrichir abondamment pour l'Eternité.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous Justes, qui ne l'avez pas toujours été, et qui cherchez à satisfaire, pour des fautes que vous pleurez. De la piété qui consacrera vos œuvres, naîtront pour vous de dignes fruits de pénitence, et l'intention qui vous rapprochera de Dieu, réparera les anciens déréglemens qui vous en avoient séparé. S'il est encore des dettes du péché dont vous soyez redevables à sa justice,

vous travaillez à les acquitter, en puisant ainsi dans les trésors de sa bonté.

Je vous le propose, ce motif de plaire à Dieu, à vous qui êtes hors d'état d'opérer pour lui de grandes choses. La source du vrai mérite, ne l'oubliez pas, c'est le motif; s'il est grand, il ennoblit les moindres choses; s'il est saint, il les sanctifie; cet Homme occupé du travail des mains, cette Femme assidue à un détail domestique, offriront toujours à Dieu un spectacle intéressant, dès qu'ils tourneront eux-mêmes leurs pensées vers lui.

Motif plein de noblesse et propre à satisfaire les grandes ames; motif plein de consolation et capable de tranquilliser les hommes les plus malheureux. Motif plein de sagesse et source féconde de la

perfection la plus éminente. Motif plein de force qui peut soutenir dans les actions les plus pénibles ou dans le service des maîtres les plus durs ou les plus ingrats, qui surmonte les difficultés, encourage dans les obstacles, triomphe des dégoûts. Je travaille pour vous, ô mon Dieu! Cette pensée ranime et soutient ma constance. Sans elle, combien de fois je serois abattu! Motif plein de mérite. Si, par le passé, vous eussiez agi pour Dieu, quelles seroient vos richesses! Si vous agissez pour lui à l'avenir, quelle sera votre sainteté! Sans cela, de tout ce que vous aurez fait, que vous restera-t-il à la mort? Vous aurez travaillé; mais l'oubli, l'indifférence ou la dureté du Monde auront souvent excité vos murmures, méconnu

vos talens, frustré vos plus légitimes espérances. Eussent-elles été comblées; il faudra quitter le Monde et avec lui ses biens passagers, ses honneurs frivoles, sa fausse gloire. Travaillez donc en vue de celle qui ne doit jamais finir, et que Dieu réserve à ceux qui s'efforcent à lui plaire. Je vous la souhaite, etc.

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

LA CONVERSION DE LA MAGDELEINE.

Vade in pace.

Allez en paix. *Evang. de ce jour. S. Luc*, Chap. VII.

AINSI se termine le récit attendrissant de la conversion de la Magdeleine et de la bonté touchante du Sauveur. Elle avoit scandalisé Jérusalem par ses désordres. L'éclat de sa pénitence, la ferveur de son amour surpassent ses iniquités; et

la grâce surabonde là où le péché avoit abondé. [1. *Tim.* 1. 14.]. Telles sont les considérations générales auxquelles je m'arrête, comme étant les plus capables de nous intéresser et de nous instruire. Je dis nous instruire; car, puisqu'il est vrai, comme S. Paul l'écrivoit aux Romains, que tout ce qui est raconté dans les Livres saints a pour but notre instruction [*Rom.* xv. 4.]; ce ne sont pas simplement d'infructueux récits que les Auteurs sacrés ont prétendu nous transmettre. Les saints exemples qu'ils nous offrent, ce n'est pas uniquement à notre admiration, c'est à notre imitation qu'ils ont dessein de les proposer.

En voici un des plus marqués et des plus célèbres; car, la prédiction de Jésus-Christ, à l'égard

de Magdeleine, s'est vérifiée à la lettre: Que son nom et le témoignage de sa conversion seroient prêchés partout l'Univers. [*Math.* XVI. 13.]. Ainsi l'a voulu la divine Providence, afin que l'utilité en fût plus grande. Il est par lui-même si frappant, qu'il suffit presque de s'en rappeler l'idée, pour y découvrir et les grandes leçons qu'il nous donne, et les grandes consolations qu'il nous fournit. Jamais on n'entend parler de la conversion de cette illustre Pécheresse, qu'on n'éprouve au moins quelque sentiment de l'horreur que le péché mérite, et de la confiance due au Seigneur, qui consent à lui pardonner.

Le but de toutes les vérités que l'Eglise ordonne à ses Ministres de vous enseigner, pendant ce saint

temps, est de préparer la conversion des Pécheurs. Or, celle-ci leur montrera spécialement comment ils doivent l'opérer, et les heureuses suites qu'ils peuvent s'en promettre. Tel doit être, mes Frères, le fruit essentiel de ce Discours, où j'entreprends de vous développer les solides conséquences qui résultent de la conversion et de l'absolution de Magdeleine. Elle renonce à tous les péchés, et J.-C. lui pardonne tous ses péchés. Mais quel est le caractère de cette conversion? Il est tel, mes chers Auditeurs, qu'il vous représente dans Magdeleine le modèle d'une véritable pénitence; ce sera le sujet de la première Partie. Comment Jésus-Christ pardonne-t-il à Magdeleine convertie? Il lui pardonne de manière qu'il nous pré-

sente dans Magdeleine la consolation des vrais Pénitens; ce sera le sujet de la seconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Ce que l'Evangile nous enseigne en détail de la nécessité et des caractères de la pénitence; il nous le présente aujourd'hui dans un seul tableau singulièrement propre à faire sur les esprits et sur les cœurs les impressions les plus sensibles. Ici, tout est instructif, tout sert d'exemple; et quand je vous propose celui de Magdeleine, comme le modèle d'une véritable conversion, c'est que je la vois triompher pleinement des trois principaux obstacles qui s'y opposent. Je veux dire de l'aveugle-

ment qui en méconnoît la nécessité, de l'imprudence qui la diffère, de la pusillanimité qui la craint, de la froideur qui l'énerve. Ecoutons la narration de l'Evangile, qui nous est faite par Saint Luc. [*Luc.* VII. 37.].

Une Femme pécheresse devenue, par la publicité de ses désordres, le scandale d'une ville entière, tel est le triste portrait que fait d'abord l'Historien sacré : *Mulier quæ erat in civitate peccatrix.* Mais, comme pour lui rendre aussitôt, par le souvenir de sa pénitence, un second témoignage aussi honorable que le premier l'étoit peu; il ajoute qu'au moment même où elle apprend que le Sauveur est dans la maison du Pharisien, elle saisit cette occasion de lui exprimer sa douleur, et d'obtenir de lui

son pardon, *Ut cognovit quòd accubuisset in domo Pharisœi.* Elle est coupable; voilà la voix de sa conscience: Jésus-Christ est le Messie; voilà la voix des œuvres qu'il opère: le Messie est venu pour sauver son peuple; voilà la voix des Prophêtes qui l'ont annoncé: il appelle à lui tous les Pécheurs; voilà la voix du Sauveur lui-même. C'en est assez. Elle n'employe pas à délibérer le temps qu'il faut mettre à agir; et, parce qu'elle veut sincèrement être pénitente, dès qu'elle forme la résolution de le devenir, elle le devient, *Ut cognovit.*

Ce moment est pour elle un moment de lumière. A en juger par sa démarche, elle se reconnoît, elle reconnoît Jésus-Christ; elle lit dans son propre cœur la

conviction de ses péchés; dans le cœur de Jésus Christ, elle lit sa grâce. Le remords, l'espérance, le repentir sincère et l'amour divin, tels sont les sentimens qui l'occupent. Et, parce qu'elle s'y livre, ils sont les puissans mobiles qui la font entrer rapidement dans la carrière de la pénitence, dès qu'elle s'ouvre à ses regards. Dès l'instant, elle se décide; et, comme elle s'empresse à répondre à la grâce qui l'invite, elle en est heureusement la conquête. Hélas! que fût-il arrivé si, au lieu d'en seconder aussitôt les mouvemens, elle en eût laissé s'affoiblir l'attrait? Avec cet instant privilégié dont elle sut connoître le prix et craindre le peu de durée, se fussent insensiblement évanouies cette pieuse émotion, cette agitation salutaire,

cette douce persuasion, cette impression vive qu'il est si dangereux d'éprouver sans succès, et dont si fréquemment, quand il est différé, le succès est anéanti.

Car, d'où vient, mes chers Auditeurs, qu'il est moins ordinaire de voir des Pécheurs se convertir à Dieu, quoiqu'il soit si ordinaire à la bonté de Dieu de les rappeler à lui? C'est qu'il en est peu qui n'opposent à sa voix une résistance dont ils savent se déguiser l'obstination par l'illusion du délai. Le grand nombre ne dit point: Je ne me convertirai pas; mais il dit: Ce n'est pas encore le moment de me convertir. Renoncer décidément à la conversion seroit, aux yeux de la plupart, un crime dont l'horreur anticiperoit le châtiment. Mais la différer,

c'est un artifice qui semble épargner tout-à-la-fois et la peine de le vouloir et le reproche de ne le vouloir pas. Répondre clairement à Dieu, quand il sollicite : Non, je ne reviendrai point à vous ; c'est une idée qui révolte ; mais se répondre intérieurement à soi-même : J'attendrai d'autres circonstances pour déterminer mon retour à Dieu ; c'est une prétendue conciliation qui tranquillise. Et, dans l'intervalle, disparoît le projet de la conversion.

C'est pour cela, mes chers Auditeurs, que vous nous trouvez si ardens à presser l'exécution des bons desseins dont quelquefois vous nous faites les dépositaires ; et que nous nous prêtons avec la plus grande activité à l'accomplissement d'une volonté sainte que Dieu vous

inspire, dans la crainte d'en voir périr tous les fruits, si nous ne nous hâtions pas de les recueillir. C'est pour cela que nous vous exhortons si vivement, avec l'Apôtre, à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu, *Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipatis.* [II. Cor. VI. 1.]; et que, dans l'imprudence qui la néglige, nous envisageons pour vous les grands dangers de n'en profiter jamais. C'est pour cela que nous vous répétons, que retarder l'effet de cette grâce qui vous attire, c'est manifestement vous exposer à en rendre inutiles les invitations; que votre volonté nous est suspecte, quand, pouvant aussitôt la rendre efficace, vous ne la rendez pas telle; que, même en la supposant sincère pour le moment, elle peut aisé-

ment ne l'être plus dans les momens qui vont suivre. C'est pour cela que nous vous disons, d'après Jésus-Christ, qu'il faut marcher tandis que la lumière vous éclaire, [*Jo.* XII. 35.], de peur d'être replongé bientôt dans la profondeur des ténèbres qui vous ont aveuglé jusqu'alors, qui se préparent à vous aveugler de nouveau, et qui perpétueront votre aveuglement. Ah! mes Frères, si, comme on vit Magdeleine, dans un saint transport de pénitence, voler auprès de Jésus-Christ pour lui en marquer les sentimens; on voyoit encore aujourd'hui recourir à ses Ministres, ceux qui ont été ou instruits par la parole de Dieu, ou effrayés du tableau de ses vengeances, ou attendris par l'idée de ses miséricordes, ou frappés

de sa main par quelques salutaires événemens; si, par une sainte impétuosité dont l'esprit de Dieu ne manque point de faire goûter intérieurement et de justifier pleinement la sagesse, on concluoit, de la vue de ses péchés, la nécessité d'une prompte expiation; du péril de son état, l'importance extrême de s'en arracher; des bontés infinies de Dieu, la douceur d'y trouver incessamment un asile; de l'incertitude de la vie, le motif pressant de prévenir les redoutables suites de la mort; si l'on sentoit qu'il n'est ici d'indiscrétion, que dans le délai; de risque, que celui de n'être point assez tôt vainqueur de soi-même; d'écueil, que la foiblesse d'une volonté tardive; de piége, que la lenteur d'une imprudente circonspection: si, consultant sa

propre expérience, on se rappeloit que ce que le moment d'une pieuse ardeur n'a pas vu consommer, a paru bientôt après plus difficile; que, de la difficulté, est né ensuite le dégoût, que le dégoût n'a laissé qu'à peine quelques foibles traces des bons désirs; en un mot, si l'on se persuadoit que bien vouloir, c'est vouloir efficacement, c'est exécuter promptement ce que l'on veut; alors la volonté de vous convertir seroit le signal consolant et le gage assuré de votre prochaine conversion.

Mais, parce que vous séparez toujours l'un de l'autre; parce que vous vous bornez à vouloir, ou plutôt à croire que vous voulez; parce que plus d'une fois vous avez été touchés, ébranlés, persuadés, sans être pour cela convertis; quand

même vous pourriez vous émouvoir encore, probablement aussi vous ne vous convertiriez pas. Eh! à quoi servira de faire couler vos larmes, si vous laissez aussitôt vos cœurs se roidir? Quel effet produiront sur vous les vérités de l'Evangile, si vous vous ménagez le temps de les oublier? Comment céderez-vous à la voix de Dieu qui vous aura frappé dans nos temples, si vous allez en absorber les impressions dans le tumulte du Monde? Ah! Pécheurs! dès qu'un trait de la grâce vous a blessés, ne l'évitez pas; ou si, lors même que visiblement elle vous poursuit, vous refusez de vous rendre, n'osez donc plus nous dire que la conversion est un effet de la grâce, et qu'il faut en attendre le moment. Car, quel est donc

ce moment de la grâce dont vous nous parlez? Est-ce celui où votre correspondance ne devra pas se réunir nécessairement aux invitations de Dieu? Langage insensé, espérance absurde! Ce moment ne viendra jamais. Quel est-il pour vous le moment de la grâce? C'est sans doute celui où sa lumière vous éclaire, où son onction vous pénètre, où sa force vous agite. C'est donc évidemment la laisser échapper, que de ne pas suivre alors les pensées de votre esprit vivement éclairé, et les mouvemens de votre cœur saintement ému, et les cris de votre conscience sensiblement troublée. Vous attendez le moment de la grâce; mais pensez donc aussi qu'à son tour la grâce veut le moment de votre fidélité; que c'est le défaut de

fidélité qui rend stérile pour vous le moment de la grâce; que vous manquez de fidélité, par là même que vous renoncez à un moment à venir et incertain; que vous ne retrouverez plus peut-être ce que vous n'accordez point au moment présent, le seul dont vous puissiez disposer; que l'infidélité seule de votre résistance, dans ce premier moment, doit vous faire redouter l'inefficacité de ceux qui peuvent lui succéder. Que prétends-je conclure, mes chers Auditeurs? Que ne pas vous convertir promptement, c'est vous hasarder témérairement à ne vous convertir jamais; qu'une conversion différée a souvent été le pas décisif vers une réprobation consommée; que ce n'est point à vous à marquer à Dieu les momens, mais qu'il s'agit

pour vous de faire fructifier les momens que Dieu vous offre; et qu'en persistant criminellement à attendre, selon votre expression, l'heureux moment de la grâce; vous êtes sérieusement menacés d'arriver au terrible moment de votre irrévocable condamnation; enfin, qu'un point essentiel à votre conversion, c'est de ne pas la différer.

Ne pas la différer! A cette pensée combien d'allarmes viennent assaillir un cœur qui, dans le sentiment de sa foiblesse, lors même qu'il la condamne, qu'il en gémit, oublie ce qu'écrivoit S. Paul aux premiers Chrétiens: Le Seigneur a dit: Je ne vous abandonnerai pas, et nous pouvons dire nous-mêmes avec confiance qu'il est notre secours, *Ipse dixit: Non te dese-*

ram..... ità ut confidentur dicamus : Dominus mihi adjutor. [Hebr. XIII. 5.]. En même temps que sa bonté nous appelle, sa fidélité nous soutient, *Fidelis est qui vocavit vos.* [I. Thess. V. 24.]. Et, parce qu'à l'idée de la conversion se réunissent aussitôt celles des efforts et des sacrifices qu'elle demande; l'indolence en frémit, la lâcheté s'épouvante, le découragement abat, second et terrible obstacle dans cette pusillanimité qui éloigne de jour en jour, et qui, à force de l'éloigner, empêche la conversion.

Et c'est à cette funeste timidité que l'Evangile oppose aujourd'hui la générosité frappante de Magdeleine. Uniquement occupée du désir sincère de se sauver; c'est là le seul sentiment qu'elle consulte.

Pénétrée vivement de l'importance de cet objet, elle s'élève courageusement au dessus de tous les obstacles. Et, parce qu'elle connoît le prix et la nécessité absolue du bien essentiel, après lequel elle soupire; il n'est plus rien qui balance dans elle la volonté de l'obtenir. Elle ne se dit point à elle-même: Si la circonstance étoit plus favorable, le public moins attentif, la démarche moins pénible, l'éclat moins grand; si je n'avois pas à triompher du Monde et de ses attraits, des discours du Monde et de leur malignité, de moi-même et de mes habitudes; s'il ne falloit pas rompre des liens qui m'étoient chers, fuire des occasions qui sont si fréquentes; abandonner ce qu'il y a de dangereux dans les liaisons d'une

amitié sensible, dans les douceurs d'une vie dissipée, dans les agrémens séducteurs de l'âge; si je ne craignois point, de ma part, les retours secrets de mon cœur, et mille piéges de la part d'autrui; si je pouvois n'être pas humiliée du contraste que présenteront mes scandales passés et les exemples de vertu qu'une conversion doit produire. Malheureux et funestes combats dans lesquels succombent presque journellement les cœurs incertains, quand, par la supériorité du courage, ils ne fixent pas déterminément la victoire! Tourmens cruels qui les déchirent, lorsque flottant en deux maîtres, ils laissent à chacun la force de l'empire opposé qui les partage! Trop souvent alors, ils finissent par réunir la persévérance cri-

minelle d'une mauvaise conduite, à l'indécision de leurs bons desseins. Voyons Magdeleine dissiper toutes ces terreurs par un premier effort qui les brave; se vaincre tout-à-coup, pour s'épargner, non la peine, mais le péril d'un long combat; surmonter, par la fermeté qui leur commande, ces mêmes passions auxquelles elle eut le malheur de s'asservir, et les frapper d'abord du coup décisif qu'elles redoutent, pour leur ôter, dans leur défaite, jusqu'à l'espérance de pouvoir jamais la réparer. A ce dessein, c'est dans la maison même du Pharisien, et dans le temps où s'y trouvent plusieurs conviés, que cette illustre Pénitente vient humblement annoncer ce que la grâce a opéré dans son ame. Ce spectacle, qui va porter

la joie dans le Ciel, elle a la force de le présenter à l'édification de la Terre et du Monde; et c'est aux yeux du Monde que, par l'éclat de sa conversion, elle vient faire éclater le triomphe de Jésus-Christ sur le Monde. C'est trop peu pour elle de se dégager insensiblement des liens qui la captivèrent : solennellement elle les brise; de méditer secrètement une séparation prudente du Monde; hautement elle en abjure les erreurs: de vouloir décidément cesser les égaremens de sa vie; publiquement elle en atteste le changement: de se détacher intérieurement du péché; extérieurement elle embrasse la pénitence; devenue plus saintement hardie, pour parvenir au salut, dit Saint Augustin, qu'elle n'avoit montré

d'assurance quand elle couroit à sa perte. Il n'est rien, pour revenir à Dieu, qu'elle ménage, parce qu'il n'est rien de ce qu'elle fit contre la loi de Dieu qu'elle ne déteste. Et, parce qu'elle rougit, à ses propres yeux de sa conduite passée, ajoute S. Grégoire, elle ne rougit point aux yeux du Monde de ce qui en est la réparation, *Quia semet ipsam graviter erubescebat intùs, nihil esse credidit quod vereretur foris.*

Puisse la sublimité de cet exemple, auquel, malgré vous, vous accordez votre admiration, servir efficacement à vous instruire, Pécheurs indolens qui, comme le Paresseux, au langage de l'Ecriture, voulez et ne voulez pas [*Prov.* XIII. 4.]; que la nécessité de vous convertir ébranle, que les

difficultés de la conversion arrêtent; qui, de l'abyme profond du péché, voudriez être subitement transportés dans celui de la miséricorde, sans qu'il y eût pour vous un intervalle à franchir. Car, quoi de plus ordinaire, remarque ingénieusement S. Bernard, que de trouver des hommes pusillanimes qui, au lieu de dire à Dieu avec Paul converti : Seigneur, que demandez-vous de moi? *Quid me vis facere?* [Act. IX. 6.], voudroient plutôt que le Seigneur leur demandât, comme autrefois Jésus-Christ à l'Aveugle de l'Evangile : Que voulez-vous que je fasse pour vous? *Quid tibi vis faciam?* [Luc. XVIII. 41.]. Et quels seroient leurs vœux? Ce ne seroit pas précisément que Dieu aidât leur foiblesse, mais qu'il ne leur fît pas un si étroit

devoir de la surmonter; qu'il leur fût possible de se réconcilier entièrement avec Dieu, mais sans se renoncer si rigoureusement eux-mêmes; qu'il leur fût donné de rentrer insensiblement dans les voies du salut, mais sans être contraint d'abandonner ouvertement celles du Monde. Oui, mes Frères, et ce sont vos propres dispositions que j'en atteste; voilà comment vous voulez votre conversion. Vous la voulez, mais sans sacrifice, comme sans éclat. Or, le premier est toujours nécessaire, et quelquefois le second peut le devenir. Vous la voulez, mais sans interrompre le genre de vie que vous avez constamment suivi; et c'est quelquefois à ce genre de vie qu'est étroitement lié ce qui vous rend criminel. Vous la vou-

lez, mais en réglant vous-mêmes le traité que vous vous proposez de faire avec Dieu; et la loi de Dieu est la règle unique et immuable à laquelle il est absolument nécessaire de vous conformer : vous la voulez, mais en fixant du moins, si j'ose parler ainsi, le degré de votre conversion; et il faut indispensablement parvenir à celui qui vous arrache totalement au péché. Sondez ici vos cœurs: N'est-ce pas la frayeur que la vue de ces obligations fait naître, qui éteint dans vous la volonté de les accomplir?

De là il suit; prenez garde, je vous prie, mes chers Auditeurs, à la solidité de cette conséquence; de là il suit que rien n'est plus injuste de la part du Monde que de taxer de foiblesse la détermi-

nation d'une ame qui se convertit. De grandes ames peuvent s'égarer, il est vrai, mais leur égarement est une preuve de leur foiblesse qui ternit leur gloire; et c'est leur retour à Dieu qui en fait renaître l'éclat, et qui devient le témoignage sensible de leur prix et de leur grandeur. Eh! quoi de plus digne d'une grande ame, que de savoir se vaincre, que de s'armer ainsi contre elle-même; que de subjuguer les plus vifs penchans sous le poids de la volonté; que de déraciner dans elle ce qu'elle y blâme! Quelle générosité dans cette conduite! La contagion de certaines sociétés lui en communiquoit le poison; elle fait divorce avec elles. L'impiété de quelques ouvrages l'avoit pervertie; elle s'interdit à jamais ces sources de

dépravation. Une criminelle tendresse l'avoit aveuglée ; elle en étouffe les feux par la violence d'une généreuse séparation. Une injuste cupidité l'avoit séduite ; elle se dépouille de ce qui n'est point une part légitime de ses possessions. Elle avoit fièrement résisté à l'autorité de la parole de Dieu; elle s'humilie devant lui. A votre avis, y a-t-il autant de grandeur et de force à se dire intérieurement dans le sentiment de sa langueur : Je suis coupable, mais je n'ai pas le courage de cesser de l'être. Je connois mes devoirs, mais il m'en coûteroit trop de les remplir. La passion me tyrannise; mais, ennemi de tout effort, je cède à son empire dont je sens le malheur. Ma conscience me parle; mais je crains

d'en suivre la voix. Dieu est mon Maître; mais le Monde seroit mon censeur. L'Eternité m'épouvante; mais les chaînes du temps m'appesantissent. La mort peut me surprendre; mais puis-je me détacher des plaisirs de la vie? L'Enfer à ce moment seroit mon tombeau; mais comment sortir de celui du péché? Le croirions-nous, si nous n'en étions quelquéfois les tristes témoins, qu'on en vienne jusqu'à cet excès d'abattement et de lâcheté, d'autoriser sa foiblesse par le prétexte de sa foiblesse même; de souscrire languissamment à sa perte, à la seule vue des difficultés qu'offre le salut? Eh! quelle ressource peut vous rester alors dans vos maux, si vous n'osez pas seulement entreprendre de les guérir?

La voici, mes chers Auditeurs, cette ressource, telle que nous la présente sensiblement l'exemple de Magdeleine: C'est de préparer le succès complet de la conversion par un de ces actes qui en fixent en quelque sorte la volonté, dès qu'elle l'a produit. C'est d'étonner, par la générosité subite d'un premier sacrifice, cette timide délicatesse qui ne parle que de ménagemens; c'est de substituer l'importance de quelque essentielle démarche à la fausse subtilité de tant de vains raisonnemens; c'est de commander décidément à son cœur, pour en rendre inutiles les murmures; en un mot, c'est d'employer ses forces, au lieu de les calculer. Imprudens! que faites-vous? Vous comparez vos devoirs avec vos inclinations; ce que la

Religion demande, avec la répugnance naturelle qui la lui refuse; le plan d'une vie qu'il faut réformer, avec l'ancienne habitude d'une vie mondaine qu'il faut abandonner. Vous vous concertez, si je puis le dire, avec la passion; vous la consultez, vous l'écoutez; alors la passion tient secrètement la balance avec l'ancienne habitude; elle accumule les craintes; elle grossit les obstacles; elle intimide la volonté. Vous hésitez, vous balancez, vous disputez, vous ne vous convertissez pas. C'est en agissant, et ce n'est qu'en agissant que vous effrayerez, que vous dompterez la passion.

Ah! mes chers Auditeurs, un trait de courage; et les voies vont s'applanir. Un premier triomphe peut les enchaîner tous. Un instant

d'héroïsme a souvent dissipé les ennemis les plus formidables. Ce qu'il y auroit de plus dangereux pour vous, ce seroit d'accroître leur force, en paroissant trop les redouter. Et comment pouvez-vous céder aux allarmes que l'idée de la conversion inspire, si vous en pénétrez bien les motifs? Il s'agit pour vous de renoncer ou au péché ou au salut: Si vous en espérez les moyens, la force de Dieu sera la vôtre; si vous en méritez les fruits, le Ciel sera votre conquête. Opposez donc, à l'excès de vos frayeurs, la vivacité de votre Foi. Puisez une sainte fermeté qui vous soutienne dans le caractère des vérités divines qui vous instruisent; et, si vous craignez sincèrement le Dieu dont vous avez irrité la colère, vous

vous résoudrez efficacement à attirer sur vous ses bontés. Alors vous réunirez, à la promptitude et à la générosité de la conversion, cette ardeur soutenue de sentimens que nous voyons dans celle de Magdeleine; troisième caractère de sa pénitence qui doit être celui de la vôtre.

Que penser de ces Pécheurs à demi-pénitens, dont la coupable froideur laisse apercevoir dans eux non une tristesse de pénitence, comme parle l'Apôtre [II. *Cor.* VIII. 10.], mais la tristesse d'un cœur pour qui la pénitence n'est qu'un fardeau? Qu'ils s'instruisent encore par l'exemple de Magdeleine; qu'ils se la représentent aux pieds de Jésus-Christ; qu'ils écoutent le langage de sa douleur. Que dis-je? Non, mes Frères,

non, n'entreprenons pas d'en peindre les sentimens; elle-même ne peut pas les rendre, et l'Evangile ne nous parle ici que de ses larmes; elle en verse des torrens; *Lacrymis cæpit rigare pedes ejus.* Elle a péché; et elle se sent vivement coupable envers Dieu; larmes de contrition: elle a péché et elle envisage la sainteté de Dieu; larmes de confusion. Elle a péché, et elle voudroit satisfaire à Dieu; larmes d'expiation: elle a péché, et elle n'est pas exclue des bontés de Dieu; larmes de reconnoissance: elle a péché, et elle espère son pardon de la part de Dieu; larmes d'attendrissement: elle a péché, et elle touche au moment d'éprouver la miséricorde de Dieu; larmes de saisissement: elle a péché, et elle va acquérir un titre aux récompenses de Dieu; larmes de

ravissement: elle a péché, et elle voit son Sauveur dans son Dieu; larmes d'un saint transport et d'admiration et d'étonnement. Réunissons tout dans cette seule parole de l'Evangile: Pénétrée d'une douleur profonde d'avoir péché, elle brûle d'une sainte ardeur pour le Dieu qu'elle eut tant de fois le malheur d'outrager; larmes d'une sainte tendresse et d'un divin amour, *Dilexit multùm.*

Et c'est la vivacité de cet amour qui se répand aussitôt sur tous les effets de sa pénitence En même temps qu'elle pleure ses vanités, elle en dépose tout l'appareil. Uniquement décorée des signes de son repentir, elle ne veut paroître que chargée du poids de ses péchés, et de celui de ses regrets. L'orgueil avoit orné dans elle l'idole du Monde; et ce sont les dépouilles

du Monde dont elle érige un trophée à la gloire de Jésus-Christ. Ah! combien elle est ici différente d'elle-même! Quel changement une vraie conversion opère! Comment, et par quel prodige, la sincérité qui se condamne, l'humilité qui se prosterne, la simplicité qui se néglige, le respect qui adore, la ferveur qui prie, la libéralité qui fait des offrandes, remplacent-elles, dans un instant, et les airs, et le ton, et le langage, et la fierté et l'ostentation, et la dissipation, et l'étourdissement d'une criminelle mondanité?

Dilexit multùm. Elle aime Dieu beaucoup. Or, comment, avec l'ardeur d'un amour pénitent, eussent pu compâtir les froideurs de la pénitence? Elle aime Dieu beaucoup. Or, comment étoit-il possi-

ble de s'attacher vivement au Dieu qu'elle aime, sans se détacher efficacement d'un Monde ennemi de Dieu? Elle aime Dieu beaucoup. Par là s'explique sans peine ce qui paroît si surprenant dans l'héroïsme de sa conversion. Il ne faut qu'en examiner les principes, pour en concevoir aisément les suites. Ce qui est bien plus étonnant, c'est l'inefficacité languissante que nous offrent tant de Pécheurs dans la douleur qui devroit accompagner leur pénitence. Seroit-ce, mes chers Auditeurs, que la conversion consiste essentiellement dans cette tendre sensibilité qui s'annonce par des larmes? Eh! combien nous diroient qu'il ne dépend pas d'eux d'en répandre? A combien pourrions-nous dire nous-mêmes, selon la pensée de

S. Grégoire, que nous comptons peu sur des pleurs que le souvenir du péché leur arrache, lorsqu'après le moment qui les a vu couler, ils font revivre leurs iniquités, *Post lacrymarum tempus, ad iniquitatem redeunt.* Larmes suspectes sur le passé, si elles ne préparent pas à un meilleur avenir; larmes hypocrites, si elles se bornent à obtenir les paroles de la réconciliation, sans disposer à en recueillir les fruits; larmes dangereuses, si l'on croit pouvoir compenser, par leur abondance, la stérilité des efforts dans la conduite; larmes toutes naturelles, si, comme souvent il arrive, au lieu de gémir sur la grièveté du péché qu'on avoue, on s'afflige de ne pouvoir pas en goûter les douceurs que la pénitence interdit;

larmes infructueuses et passagères, si elles ne coulent qu'à la voix du Dieu qui parle éloquemment au cœur, sans que le cœur consente pleinement à se réformer selon les vues de Dieu ; larmes incapables de fléchir le cœur de Dieu, si ce n'est pas la pénitence du cœur qui les fait verser.

Non, mes Frères, non ; ce ne sont donc pas précisément des larmes que nous regardons comme un signe certain et nécessaire d'un cœur pénitent; quoiqu'il soit assez ordinaire à la véritable pénitence d'en être la source, et quoique les larmes des hommes vraiment convertis entrent presque toujours dans le détail qui nous est transmis de leur conversion. Mais si elle ne s'explique pas toujours et nécessairement par des pleurs,

comme celle de Magdeleine; du moins elle exclut et la sécheresse de ces aveux forcés, dans lequels on n'aperçoit d'autre douleur que celle de la nécessité de les faire; et cette aveugle indifférence qui semble méconnoître l'énormité des péchés, lors même qu'on les expose; et ces coupables artifices qui tendent à excuser les mêmes objets qui sont la juste matière de l'accusation; et cette triste insensibilité d'un cœur convaincu par lui-même d'être coupable, sans se confondre de l'avoir été, et cette lâche indolence qui, en reconnoissant le péché, ne cherche qu'à s'épargner la peine de l'expiation.

Sous quels traits différens, mes chers Auditeurs, se produit un cœur véritablement converti! Hélas! il est lui-même son accusateur

le plus humble, et son juge le plus sévère. Tout exprime la vive ardeur qui le pénètre; une parole réussit à l'émouvoir; un sentiment suffit pour l'enflammer; il ne lui faut qu'un regard vers Dieu pour l'attendrir; la vue de ses désordres multiplie ses précautions et excite son repentir. La pensée des miséricordes du Seigneur redouble pour lui son amour, en appuyant sa confiance; il sonde ses plaies pour les guérir; il prévoit les périls pour les écarter; il s'allarme de la rechûte pour s'en garantir. Par la règle d'une vie sainte, il travaille à réparer les déréglemens d'une vie coupable; il s'applique à remplacer le vide de ses jours par la ferveur de ses vertus. Plus il s'est éloigné de Dieu par le péché, plus il s'efforce à s'en

rapprocher par l'efficacité de la pénitence. En voilà le vrai caractère; et c'est celui de la pénitence de Magdeleine. Quel en sera l'heureux effet! C'est ce que va nous apprendre encore l'exemple de Magdeleine: Comme elle est le modèle de la vraie pénitence, elle est aussi la consolation des vrais pénitens.

SECONDE PARTIE.

Le souvenir des péchés qui rendent la pénitence nécessaire, cause des allarmes sur le passé; la sévérité de la pénitence qui satisfait pour les péchés, n'offre que l'idée des rigueurs pour le présent; l'intervalle qui, des péchés qu'on expie, sépare les vertus qu'on doit acquérir par la pénitence,

fait naître le découragement pour l'avenir. Et voilà, Chrétiens auditeurs, ce qui tant de fois déconcerte des Pécheurs qui se proposent de devenir pénitens. Or, voici les consolations que leur offre l'exemple de Magdeleine. Revenue sincèrement à Jésus-Christ, elle éprouve sensiblement ce que la pénitence a d'efficace pour la rémission du passé, ce que la pénitence renferme de douceur pour le présent ; ce que la pénitence prépare de vertus pour l'avenir.

L'Evangile ne dit qu'un mot pour caractériser la vie de Magdeleine ; mais ce mot annonce lui seul combien elle étoit coupable, puisqu'il la désigne sous le nom de Pécheresse, dont tout une ville connoissoit les égaremens, *Mulier in civitate peccatrix*. C'est pour

cela qu'à la bonté ravissante de Jésus-Christ qui la reçoit, nous voyons le Pharisien opposer aussitôt une superbe rigidité qui la méprise. Il conclut que Jésus-Christ n'est point un Prophête, puisqu'il paroît ignorer que c'est une pécheresse qui vient se jeter à ses pieds: *Hic, si esset Propheta, sciret utiquè quæ et qualis est mulier, quia peccatrix est.* Et c'est lui-même qui, par le sentiment de sa dureté, prouve clairement qu'il méconnoît le vrai caractère de Jésus-Christ. Ah! il devoit plutôt en conclure que Jésus-Christ étoit le Messie promis, le Rédempteur d'Israël, celui qui devoit sauver le peuple et le délivrer de ses péchés; puisque, selon l'oracle exprès d'Isaïe, le Messie devoit guérir ceux qui ont

le cœur brisé, prêcher la grâce aux captifs, rendre la liberté à ceux qui sont dans les chaînes, et consoler ceux qui pleurent; puisque, parmi tous les signes donnés pour reconnoître le Messie, il n'en est point peut-être de plus souvent réitéré que celui qui annonce le salut des Pécheurs; puisque l'Envoyé de Dieu, le Fils de Dieu devoit sans doute exprimer les sentimens de Dieu, les caractères de la clémence de Dieu qui ne veut pas la mort du Pécheur, mais sa conversion et sa vie. Ainsi, loin d'être surpris de voir, de la part de Jésus-Christ, un accueil de compassion et de charité, cet accueil même rendoit témoignage à la mission de Jésus-Christ, et contribuoit déja à en accomplir les desseins. D'où nous devons

conclure, mes chers Auditeurs, qu'il n'avoit point l'esprit de Dieu, et qu'il n'entroit point dans les vues de Dieu, ce Zélateur cruel, dont l'indignation amère, voilée sous le nom imposant d'austérité, semble ne vouloir laisser à Magdeleine que le remords de ses crimes, sans y mêler les secours de la pénitence; qui voudroit peut-être ne la condamner à gémir sous le poids du péché, que pour lui fermer tout retour à la grâce, et qui regarde la disposition où Jésus-Christ paroît être de la recevoir, comme indigne de cet Homme-Dieu qui désire si ardemment de lui pardonner. Quel sera donc l'étonnement de ce Censeur outré, lorsqu'à l'humble démarche de Magdeleine, il verra succéder aussitôt le pardon entier que Jésus-

Christ lui accorde ; lorsqu'il se verra forcé personnellement par J.-C. qui lui propose alors si sagement la parabole des deux débiteurs, [*Luc.* VII. 41.], à devenir un juge favorable à Magdeleine ; lorsqu'il entendra le Sauveur lui dire directement à lui-même, pour l'instruire, pour le vaincre et pour le confondre : Voyez-vous cette Femme dont les iniquités vous révoltent ; cette Femme, sur laquelle vous voudriez bien plutôt faire tomber les foudres de la colère, qu'attirer les effets de la clémence ; cette femme pour laquelle une fausse justice affecte de croire et de persuader qu'il ne peut pas y avoir de miséricorde, parce que de toutes parts retentit le bruit de ses scandales, *Vides hanc mulierem?* Eh bien ! les saintes ar-

deurs de l'amour divin ont effacé dans elle le crime d'un amour profane; elle a demandé grâce avec les dispositions d'un cœur vraiment converti; et elle l'a obtenue. Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé le Dieu qui les remet, *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.*

Jésus-Christ, il est vrai, connoissoit toute la sincérité des dispositions de Magdeleine. Les délais ne furent donc pas nécessaires au Sauveur, pour la reconcilier avec Dieu, parce qu'il lisoit immédiatement, dans l'ame de cette pénitente, la vérité des sentimens que les délais servent à éprouver; parce qu'il étoit à l'abri des illusions qui, si souvent, font le principe d'une fausse pénitence; parce qu'il

n'avoit point à craindre ces apparences trompeuses d'une douleur feinte qui, quelquefois, masque le Pécheur, sans pouvoir jamais expier le péché. Mais, parce qu'en les faisant dépositaires de son pouvoir, l'Homme-Dieu n'a point communiqué aux Ministres de sa miséricorde la pénétrante activité de ses divines connoissances; il est nécessairement pour eux des règles de sagesse à suivre dans la dispensation des mystères de Dieu. Malheur à eux, si, par une aveugle et trop facile indulgence, ils exposoient témérairement à la profanation d'un Pécheur, dont ils connoissent trop peu la volonté, la grâce précieuse d'un pardon uniquement destiné à ceux qui se disposent efficacement à l'obtenir! Et voilà, mes Frères, le sage

et l'unique motif de nos délais, lorsque, malgré l'ardeur de nos désirs, nous ne les secondons pas aussitôt que vous les formez. Si nous différons, pour un temps que la prudence détermine, la grâce de la reconciliation, c'est pour être autorisés à vous en croire dignes. Il faut que le langage de votre conduite nous confirme celui de votre cœur, qu'il est plus difficile d'entendre; et, quand le cœur est sincèrement pénitent, vous applaudissez vous-mêmes à ces ménagemens et à ces réserves. Loin de blâmer nos précautions; pour votre propre intérêt, vous les exigez.

Ne craignez pas cependant que, sous le spécieux prétexte de mieux vous préparer, nous ne travaillions qu'à vous affoiblir; que, par l'im-

prudent excès des épreuves, nous ne réussissions qu'à les rendre inefficaces; et, qu'à force de retarder l'application du remède que vos maux, vos dangers, votre douleur réclament, nous paroissions oublier ce que nous apprend Jésus-Christ, que c'est aux malades que le médecin est nécessaire, *Non est opus valentibus medicus, sed malè habentibus.* [Math. IX. 12.].

Venez donc, Pécheurs, venez avec confiance; et, dès que votre volonté nous sera suffisamment connue, quelles que puissent être d'ailleurs les infirmités d'une ame qui veut sincèrement sa guérison; le désir efficace de votre pénitence nous parlera en votre faveur; nous nous ressouviendrons que, si, d'une part, Jésus-Christ connut pleinement les sentimens qui ani-

moient celle de Magdeleine; de l'autre, il connoissoit aussi parfaitement toute la griéveté de ses péchés, et que cependant il les lui pardonna. Nous nous rappellerons que la sentence d'absolution qu'il prononça sur elle, suivit de près les véritables marques qu'elle lui donna de son repentir. Et si l'effrayante image d'une vie déréglée agite et trouble encore dans vous une conscience allarmée qui les accuse; si vous nous demandez, dans l'effroi d'un saint remords, comment Dieu pourra vous accorder grâce; nous vous répondrons par cette consolante parole de Jésus-Christ, à l'égard de Magdeleine: Beaucoup de péchés lui sont remis, *Remittuntur ei peccatà multa.* Cet oracle, ajouterons-nous, sorti de la bouche de Jésus-Christ

même qui en connoissoit le nombre, l'habitude et l'énormité, cet oracle a pour objet une Femme appelée Pécheresse, comme si cette qualité seule couvroit dans elle toutes les autres; cet oracle est publiquement entendu de l'un de ces hommes qui font profession d'interpréter la loi, et d'en étaler les rigueurs; cet oracle est réitéré; il est adressé aux Pharisiens, il est confirmé personnellement à Magdeleine : Vos péchés vous sont remis, lui dit Jésus-Christ, *Dixit ad illam; remittuntur tibi peccata:* Il est donc également clair et incontestable, conclurons-nous, que le passé, et tout le passé peut être effacé par la pénitence. C'est la vérité que l'Eglise oppose à l'erreur de ceux qui, en excluant du pardon quelques péchés, ôtent

la seule ressource qui reste aux Pécheurs ; et c'est aussi la première consolation qu'offre aux Pénitens l'exemple de Magdeleine.

Il en est une seconde, mes chers Auditeurs, qui résulte sensiblement encore des circonstances dont est accompagnée sa pénitence. Vue touchante, s'il en fut jamais! Magdeleine s'abyme dans le sein de la douleur ; et le Sauveur marque hautement de l'estime pour cette douleur même par son humble situation qui désigne l'humilité de ses sentimens. Magdeleine avoue qu'elle ne croit pas mériter un seul regard du Sauveur, *Stans retrò secùs pedes ejus.* Et le Sauveur se plaît alors à ranimer son courage, en louant lui même la noble ardeur de ses efforts. *Vides hanc mulierem?* Elle ne peut accuser ses péchés que

par ses sanglots; et le Sauveur ne parle en détail que des œuvres de la piété actuelle dont il est l'objet. Les pleurs dont Magdeleine arrose les pieds sacrés de Jésus-Christ, le parfum qu'elle y répand, la respectueuse tendresse avec laquelle elle y dépose ses regrets; voilà ce que Jésus-Christ aperçoit, ce qu'il publie, ce qu'il préconise, ce qu'il oppose ouvertement au rigide accusateur auprès duquel, ou plutôt contre lequel il daigne lui-même prendre sa défense, *Lacrymis rigavit pedes meos..... hæc unxit pedes meos.* Ah! Chrétiens, aux démarches qui signalent la pénitence, voyez donc se réunir, dans Magdeleine, l'abondance des douceurs que sa pénitence produit. Ses péchés ont armé contre elle la force de son repentir; et

la vivacité de son repentir ouvre à l'instant pour elle toutes les sources de grâces. Elle se condamne à essuyer les justes reproches dûs à ses égaremens ; elle n'entend célébrer que la solide gloire de son retour. Elle n'ose pas rompre son silence, pour prononcer le mot de pardon ; et déja le sentiment de ce pardon pénètre plus avant dans son cœur, à mesure qu'elle s'en croit plus indigne.

Ah ! si, pour un instant, il est possible de suspendre les délicieuses impressions qui partagent votre ame, dites-nous, heureuse Pénitente, comment tout-à-coup des torrens d'une consolation divine viennent se mêler à ceux d'une tristesse salutaire ! Vous dites intérieurement à Jésus-Christ, par

le vif sentiment de votre douleur. Dieu sauveur! dans moi que de péchés! Jésus-Christ vous répond, par la voix touchante de sa grâce: Magdeleine, dans mon cœur, que de bonté! Vous lui dites: Je n'ai que des larmes pour appaiser la colère du Ciel; il vous répond: Et moi, j'ai tout mon sang à répandre pour satisfaire à sa justice. Vous lui dites : Hélas! l'amour du Monde fit mon crime, et causa ma perte; il vous répond: Eh bien! l'amour de votre Dieu sera votre mérite, et opérera votre salut. Vous lui dites: Depuis si longtemps je vous outrageois sans ménagement! Il vous répond: Aujourd'hui, j'oublie tout le passé, pour vous le pardonner sans réserve! Vous lui dites : C'est une Pécheresse indigne d'être à vos

pieds; il vous répond : Mais vous êtes aux pieds de votre Sauveur! Vous lui dites : Ah! du moins, si plus tôt j'avois eu recours à votre miséricorde! Il vous répond : Elle est sans bornes; espérez tout, et, dès ce moment, vous en éprouverez les effets; vos péchés vous sont pardonnés, *Remittuntur tibi peccata.*

Quels traits frappans, mes chers Auditeurs, dans ce tableau fidèle de la pénitence! La douleur a des charmes, dans le temps même qu'elle expie ce que la conduite eut de criminel! Le cœur se satisfait par la même contrition qui le déchire. La reconnoissance se nourrit par le souvenir des péchés qu'un saint amour déteste. Le Dieu auprès duquel on en accuse les excès, dans l'excès de sa tendresse,

se plaît à en effacer la tache. A la voix de la conscience qui effraye, il oppose celle de la clémence qui rassure. Le même tribunal qui, pour le coupable, paroît être le tribunal de la justice, devient un trône de grâce pour le Pénitent.

Vous n'entendrez pas ce langage, vous qui ne connoissez la pénitence que pour en faire ou l'objet de vos terreurs ou le sujet de vos murmures. Vous n'en goûterez pas les attraits, dès que vous n'en remplirez pas les obligations; il faut en prendre l'esprit, pour en sentir les douceurs. N'attendez pas que Dieu vous console, si ce n'est pas votre péché qui vous afflige. Mais qu'ils nous disent si ce n'est pas la touchante image de leur état que je viens de tracer, ceux qui, dans les sentimens d'un cœur

contrit, viennent accuser les égaremens du cœur coupable? Dans la vive émotion de leur ame, que la lumière de la grâce éclaire, et que le feu d'une sainte douleur échauffe, est-il rien de si caché qu'un humble aveu ne dévoile; rien de si rigoureux à quoi une volonté docile ne souscrive; rien de si cher qu'un généreux courage ne sacrifie? Et, au milieu de ces aveux, de cette docilité, de ces sacrifices, n'est-il pas une consolation secrète, une consolation inexprimable qui les adoucit?

Oui, mes chers Auditeurs, et j'aurai pour garant tous ceux qui sont employés au saint ministère. On voit se renouveller souvent encore ces miracles de consolation qui caractérisent, dans Magdeleine, la ferveur de la pénitence, tandis

que des Pécheurs abjurent avec sincérité les péchés qu'ils confessent. Ils éprouvent avec abondance la ravissante impression de la miséricorde qui les remet; et les regrets amers de la componction font place aux sentimens de la divine paix qui les inonde. Leur cœur est touché, attendri, pénétré; leur cœur est changé : il commence à goûter Dieu. Ne soyons donc pas étonnés que, comme il leur paroît dur de l'avoir abandonné, selon l'expression du Prophète, ils se livrent alors à la douceur du moment qui les y ramène; que, comme ils voyent avec une sainte horreur l'Enfer qui fut si longtemps ouvert sous leurs pas, ils participent à la joie que ressent de leur retour le Ciel qui s'ouvre à leurs désirs; que, comme ils furent

constamment malheureux par les remords, ils trouvent, dans le principe de leur justification, celui de leur véritable félicité. Heureux moment, mes chers Auditeurs (mais il n'est que l'expérience qui puisse en convaincre), heureux moment que celui auquel nous sommes autorisés à dire aux Pécheurs pénitens : Dès que le regret de vos péchés vous occupe, la bonté de Dieu les oublie! Vous ne serez pas condamnés par la sévérité de ses jugemens, puisque vous vous jugez vous-mêmes. Disposé comme vous l'êtes à le venger, il n'a plus d'autre dessein que celui de vous faire grâce. Que la confiance vous anime, que la Charité vous enflamme; vos péchés vous sont remis; allez en paix; travaillez désormais à croître en vertu.

Car voilà, mes chers Auditeurs, ce que la pénitence elle-même prépare pour l'avenir; et voilà néanmoins ce que, dans les premiers temps de la conversion, on n'oseroit espérer. Si, d'une part, l'ardeur d'une ame vraiment et nouvellement convertie forme dans elle des désirs de perfection; de l'autre, elle se représente comme un abyme immense l'intervalle qu'il faut franchir pour y arriver. Eh! quelle apparence, qu'affoiblie par l'habitude du péché, elle s'élève jamais à un haut degré dans la vertu? Que le règne parfait de celle-ci succède aux tristes ravages de celui-là? Que des trésors de mérite puissent se réunir dans un cœur dont les efforts semblent suffire à peine à dissiper ces trésors de colère qu'amassa l'iniquité? Comment, en

un mot, après avoir été Pécheur, se proposer de devenir Saint?

Ici, mes chers Auditeurs, terminant avec l'Evangile la narration de la pénitence de Magdeleine; je passe sous silence l'édifiant détail et de la constante assiduité avec laquelle elle s'empresse à entendre les instructions du Sauveur, et de la sainte avidité avec laquelle elle en recueille les oracles, et de son admirable fidélité à lui en consacrer le reste de sa vie, et à l'illustrer par la pénitence.

Un spectacle non moins intéressant va seul fixer vos regards. Jérusalem demanda avec fureur le sang de Jésus-Christ. Ses ennemis l'accusent; son Père le rejette; ses juges le condamnent; sa croix se prépare; ses tourmens

s'accumulent; la mort va les consommer: O Magdeleine, ô vous qui l'arrosâtes des larmes de votre componction, n'en aurez-vous point à lui donner par reconnoissance? A la vue de ses maux, oubliez-vous ses bienfaits? Les malédictions dont on l'accable, effaceront-elles le souvenir des bénédictions dont il vous combla? Contente d'en avoir obtenu de lui votre pardon, seriez-vous insensible à ses douleurs?

Que demandai-je, mes chers Auditeurs? Ah! ne la cherchons point, cette illustre Pénitente ou dans le nombre des ames sensibles qui compâtissent seulement à Jésus-Christ, ou bien moins encore parmi ces ames craintives que la frayeur en éloigne. C'est au pied de la croix du Sauveur que j'a-

perçois aussitôt Magdeleine. L'amour divin l'y a conduit; c'est là qu'il l'occupe, qu'il la retient, qu'il la fixe. Là, il la tourmente et il la console; il l'abat et il la soutient; il attendrit son cœur et il l'affermit, *Dilexit multùm.*

C'est un amour pénitent; et déja il surpasse en courage celui des Disciples allarmés qui se sont séparés de leur Maître; celui d'un grand nombre d'ames pieuses qui ne le suivent que de loin; celui d'un homme juste qui n'ose agir qu'en secret. C'est un amour pénitent; et il vient généreusement attester à Jésus-Christ sur la croix, qu'après avoir participé aux fruits de salut dont elle est la source, il veut participer encore aux rigueurs dont elle est le comble. C'est un amour pénitent; et il

produira dans Magdeleine cette piété durable, dont les soins empressés survivent à Jésus-Christ; cette piété active, dont le mouvement la fait voler à son tombeau; cette piété vive, dont l'attendrissement éclate à la seule idée de ne l'y trouver plus; cette piété ardente, dont la force n'est arrêtée par aucun obstacle; cette piété consolante, dont le transport la saisit à la vue de son adorable Maître; cette piété éclairée, dont le zèle se hâte de publier la résurrection du Sauveur, dès qu'elle l'a reconnu; cette piété persévérante, dont les effets durent autant que la vie. C'est un amour pénitent; oui, mes Frères: or, c'est aux traits qui le caractérisent, que je reconnois le triomphe de la pénitence, animée

par le divin amour, *Dilexit multùm.*

La grâce peut donc opérer des miracles de sainteté, après avoir opéré des prodiges de conversion. D'éclatantes vertus peuvent donc succéder à de grands désordres. Après s'être efforcés à devenir justes, on peut donc aspirer à devenir parfaits. On pourra donc compter un jour parmi les plus grands Saints, ceux dont on avoit déploré les plus tristes égaremens.

Essentielle leçon pour vous que le péché rend si timides, parce qu'il vous rendit auparavant si coupables, et qui, désespérés d'être jamais solidement vertueux, sous prétexte que vous ne l'avez pas été toujours, ne jugez pas de l'avenir par le passé; ou plutôt puisez, dans le souvenir même du passé, les moyens de sanctifier

l'avenir. Je ne prétends retrancher de ce souvenir amer que le trouble qui le rendroit moins salutaire, ou le désespoir qui le rendroit criminel.

Souvenez-vous que vous avez péché : ce souvenir seul est une source d'humilité, et l'humilité écarte la présomption; elle arme la vigilance, elle anime la prière; on sent plus vivement qu'on doit tout à Dieu, lorsqu'on se rappelle ce qu'on étoit, en vivant éloigné de Dieu.

Souvenez-vous que vous avez péché : ce souvenir est une source de componction, et la componction purifie toujours plus une ame, à mesure qu'elle l'occupe. Avec la haine du péché, elle y grave le désir de la réparation; quand on a sans cesse devant les yeux son péché, on en garantit bien plus sûrement son cœur.

Souvenez-vous que vous avez

péché : ce souvenir est une source de reconnoissance envers Dieu ; plus on sait qu'on a mérité les châtimens de sa justice, plus on célèbre et l'on bénit sa bonté qui a refusé de punir. Touché d'un premier effet de miséricorde, on attend une suite de grâces ; ces grâces, que Dieu vous permet d'espérer, présagent les récompenses qu'il destine ; et sa propre perversité, dont on gémit, découvre elle-même plus sensiblement la charité du Dieu qui consent à l'oublier.

Souvenez-vous que vous avez péché : ce souvenir est une source d'amour pour Dieu. Ah ! si cet amour put engager Dieu à pardonner les péchés ; les péchés pardonnés peuvent-ils ne pas concourir à enflammer ce saint amour ? Quel doit être celui d'un Pécheur que nourrit l'humble confiance qu'il

a obtenu grâce! Quelle est la vertu dans lui que ce sentiment ne puisse pas exciter? Ferveur dans la pénitence qui expie, générosité dans les sacrifices qui immolent, assiduité dans le travail qui répare; piété tendre, zèle ardent, édification soutenue, héroïsme de sainteté. Oui, mes Frères, tout est possible avec la grâce au Pécheur qui se ressouvient de l'avoir été, pour s'encourager toujours plus à être pénitent. Mais qu'il joigne toujours aussi, au souvenir douloureux de ses péchés, la consolante idée que Dieu accorde à la vraie pénitence le pardon dans cette vie, et la gloire éternelle dans l'autre. Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE DIMANCHE

DES RAMEAUX.

AMOUR DE LA RELIGION.

Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.

Me fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas. *Evang. de ce jour, S. Math.*, Chap. XXVI.

Dans l'abondance inépuisable de vérités et d'instructions que nous présente la sainte Semaine où nous entrons; celle dont je me propose au-

jourd'hui de vous entretenir, Chrétiens Auditeurs, ne vous paroîtra pas des moins importantes. Je la puise dans les paroles du texte que vous venez d'entendre.

Jésus-Christ a établi, sur les témoignages les plus irrécusables, la divinité de sa mission; il s'est fait reconnoître avec éclat pour le Christ promis à tant de souffrances et à tant gloire. Il avoit déclaré à tous ses Disciples qu'il alloit être livré aux Juifs, chargé d'opprobres, crucifié pour ressusciter au troisième jour; et qu'avant sa mort, l'un de ses Apôtres le trahiroit. A ce mot, tous s'étonnent, ils s'attristent, ils s'indignent; et Pierre, à leur tête, s'est écrié: Fallût-il mourir avec vous, je ne vous renierai pas, *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te*

negabo. Il est vrai qu'il ne tiendra pas sa parole; mais sa courte infidélité sera bientôt réparée par les pleurs de son repentir, par le zèle de sa prédication, le dévouement de son amour et de son martyre. Foibles comme lui, au temps de la Passion du Sauveur, ces mêmes Apôtres devenus, après sa résurrection, des hommes nouveaux, transformés, de timides adorateurs qu'ils étoient, en Prédicateurs éloquens, en Docteurs éclairés, en Défenseurs intrépides; vous les allez voir annoncer aux Juifs assemblés dans Jérusalem la divinité de celui qu'ils ont mis à mort, publier sa résurrection en présence de ceux-mêmes qui l'ont fait condamner à la croix; ils les convainquent par la force de leurs discours; ils les ravissent par la fermeté de leur courage;

ils appuyent, des plus signalés prodiges, la doctrine qu'ils leur prêchent. Dans un seul jour, ils convertissent, à la Foi de Jésus crucifié, trois mille environ de ceux qui avoient paru si peu disposés à le reconnoître. Ils iront porter jusqu'aux extrémités du Monde la profession de cette Foi, et la sceller tous de leur sang. Leur promesse est acquittée; leur vie, leur mort, tout a justifié efficacement cette parole: Seigneur, fallût-il mourir avec vous, je ne vous renoncerai pas, *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.*

Elle règne heureusement parmi nous, Chrétiens auditeurs, cette Religion que les Apôtres ont prêchée à nos Pères; et je ne viens pas aujourd'hui vous en rappeler les preuves, et dans le visible

accomplissement des Prophéties qui l'avoient annoncée, et dans l'autorité des saintes Ecritures qui nous l'enseignent, et dans la perfection des maximes qu'elle renferme, et dans les miracles qui l'ont manifestement démontrée, et dans la manière toute miraculeuse elle-même dont elle s'est établie et conservée dans le Monde, et dans les témoignages que lui ont rendu des millions d'hommes, au prix de leur vie. Non, je ne viens point proposer de nouveau à vos esprits ces preuves éclatantes de la Religion; mais je voudrois faire naître, pour elle, dans vos cœurs, un amour qui soit disposé à tout souffrir, plutôt que de lui être infidèle, *Etiamsi oportuerit me mori tecum, non te negabo.*

En faisant, des Apôtres, des

hommes nouveaux, l'Esprit saint ne les instruisit pas seulement de toutes les vérités du salut; mais il imprima, dans leurs ames, un goût vif et profond pour ces mêmes vérités; il les grava dans leur mémoire, il leur en facilita l'intelligence; en éclairant leur entendement, il embrasa leur volonté: Et tels sont les heureux fruits qui sont à désirer par rapport à une Religion dont vous connoissez déja l'inébranlable certitude, et l'irréfragable vérité.

Développons ici une idée à laquelle souvent on ne pense pas assez; et, du fonds de la Religion que l'on se borne à croire, faisons apercevoir aux Fidèles les sentimens qu'elle est capable de produire dans eux. Matière consolante et instructive que je traite

à dessein de renouveller dans vous l'attachement légitime que mérite votre Religion, et de vous offrir des règles dans ce qui concerne ce saint attachement à la Religion. En deux mots, et voici tout le fonds du sujet :

Les avantages que vous savez être renfermés dans les dogmes de la Religion ont de quoi vous la faire aimer; ce sera la première Partie. Cet amour doit lui même devenir avantageux à la Religion ; ce sera la seconde Partie. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Vous ne connoissez pas la Religion de Jésus-Christ, disons-nous avec vérité à la plupart de ceux qui la combattent. En effet, la

connoissance présente de la Religion suffiroit à dissiper leur aveuglement. Or, ce que nous disons à des hommes téméraires qui s'animent envain à l'attaquer, nous pouvons le dire dans un autre sens à ces Chrétiens insensibles qui la croyent sans l'aimer, et qui, tout-à-la-fois, semblent lui offrir un esprit convaincu et un cœur indifférent : Non, vous n'en connoissez pas assez les avantages, si vous n'en êtes pas touchés. Vous la croyez cette Religion, j'ai droit sans doute de le supposer; la première conséquence est qu'il faut la suivre : vous le faites, mais comme avec peine et à regret; j'en tire donc une seconde aussi bien appuyée que la première : C'est que vous devez l'aimer; et en cela, je me propose de vous

en rendre douce l'observation. Pour exciter dans vos cœurs cet amour de la Religion, il me suffira de vous rappeler ici la divinité de son origine, elle est pour vous l'organe de Dieu; la noblesse des rapports qu'elle vous donne, elle vous unit autant qu'il se peut à Dieu; l'abondance des secours qu'elle vous offre, elle vous promet tout de la part de Dieu. Je sais que je parle à des Fidèles, et c'est pour eux que je vais parler.

Votre Religion vient de Dieu, vous le savez; et, dès lors qu'elle est vraie, elle ne peut venir que de lui. Dites-nous, partisans obstinés de l'erreur, dans laquelle vous avez eu le malheur de naître, victimes volontaires des égaremens d'autrui; dites-nous, comme vous

le dites quelquefois: Ma Religion a été la Religion de mes Pères, ils sont morts en la professant, je mourrai de même. Remontons seulement à des temps un peu plus éloignés; il sera facile de vous convaincre que votre Religion particulière n'étoit pas celle de vos premiers aïeux. Misérable défaite, dernier retranchement que vous opposez à la force de nos preuves, dans l'impuissance où vous êtes d'en triompher par d'autres voies! Eh! quoi, c'est uniquement parce que cette Religion a été celle de vos Pères, que vous y êtes si fort attachés! C'est parce que vous avez hérité de leur nom, que vous voulez hériter aussi de leurs erreurs! C'est parce que vous les avez reçues d'eux, qu'elles vous sont chères! Ah! Chrétiens fidèles,

nous ne vous tiendrons pas le même langage; nous ne vous dirons pas: Aimez votre Religion, parce que c'est dans son sein que vous avez pris naissance, autrement la naissance justifieroit tous les cultes; mais nous vous dirons: Applaudissez-vous de n'avoir pas eu à vaincre, pour la croire, les obstacles de la naissance, d'avoir reçu de vos ancêtres une Religion dont la source est la plus relevée et la plus pure; qui est marquée aux grands traits, aux traits brillans de la vérité; qui remonte jusques à Dieu, comme à son véritable auteur. Ici, c'est sa parole, c'est la doctrine de son divin Fils, qui avoit puisé dans le sein de son Père ce qu'il est venu enseigner aux hommes, *Sermonem quem audistis non est meus, sed ejus*

qui misit me Patris. [Joan. XIV. 24.]. Ce qui doit vous la rendre précieuse, cette Religion, c'est donc cette succession non interrompue des mêmes vérités qui, dans la seule Eglise de Jésus-Christ, vous ramène jusques au premier principe de toute vérité, la vérité éternelle, le Verbe divin, Jésus-Christ vrai Dieu qui lui-même a ordonné de croire ce que vous croyez. Le ministère des hommes a dû servir à vous transmettre cette parole sainte; mais aimez-la, parce que c'est de Dieu même qu'elle est émanée.

Ainsi le croyez-vous, et, sans cette créance, votre Religion est vaine; mais vous devez donc sentir dès-lors que vous êtes cette nation privilégiée, à laquelle Dieu se communique d'une manière spé-

ciale; que vous êtes le Peuple chéri, les heureux Dépositaires de ce Testament nouveau par lequel Dieu vous a déclaré ses volontés, et vous a enseigné ses voies; que vous puisez à sa source la lumière qui doit vous conduire. Or, pouvez-vous ne pas l'aimer? c'est la lumière même de Dieu.

Ce n'est ici, mes chers Auditeurs, que le simple développement de votre Foi; mais ce que je ne puis concilier avec elle, c'est votre indifférence; phénomène qui ne peut guères s'expliquer, que par la langueur même de votre Foi. Croire que Dieu vous enseigne la vérité, et ne pas vous affectionner à cette Religion qui seule vous l'annonce; regarder avec raison toutes les Religions différentes de la vôtre

comme autant d'écueils où l'orgueil de l'esprit va s'égarer, et ne pas sentir vivement le prix de celle qui met seule votre raison à l'abri de tout naufrage; savoir que vous êtes dans l'unique route qui conduise au salut, et ne pas tressaillir de joie de ce que vous avez l'avantage d'y marcher; quoi de plus inconséquent dans un Chrétien qui a la connoissance et la conviction du Christianisme?

Ah! que plutôt nous devrions voir renaître parmi vous ces saints mouvemens de reconnoissance, et, avec eux, l'attachement que nous apercevons dans le Peuple de Dieu pour les ordres divins dont il conservoit le recueil! Esdras, en présence du Peuple, ouvre le Livre de la loi; et ce Peuple unit aussitôt, aux bénédictions qu'Esdras adresse à

Dieu, les acclamations de son amour. La loi du Seigneur! La loi du Seigneur! C'est à cette idée qu'il fait éclater sa respectueuse allégrese, *Cùm aperuisset eum, benedixit Esdras Domino..... et respondit omnis populus.* [Esdras. VIII. 56]. Comme il arriva à ce Peuple touché jusqu'aux larmes à la seule lecture des Livres sacrés; de nouveaux Lévites ne se verroient-ils jamais engagés à modérer vos sentimens, si vous vous disiez à vous-mêmes: Ce corps de Religion auquel je suis soumis, c'est l'assemblage des vérités que Dieu a manifestées aux hommes; c'est l'expression de ses aimables volontés, ce sont les vues de sa sagesse, c'est son ouvrage: *Flebat.... omnis populus cum audiret verba legis.* [Ibid. v. 9.]?

Et remarquez, je vous prie,

mes chers Auditeurs, que ce ne sont pas ici des vérités qui plaisent simplement, parce que l'esprit les recherche, mais qui d'ailleurs sont souvent peu intéressantes pour l'homme qui en retire peu d'utilité. C'est de toutes les vérités la plus importante; c'est, à proprement parler, la seule dont il vous soit essentiel d'être instruit. Hélas! c'est celle que laissent échapper ceux dont vous déplorez l'aveuglement. Vous voyez assis aux ombres de la mort, d'une part, les restes malheureux d'une nation coupable, obstinément attachée à un culte que vous savez avoir été aboli; de l'autre, un Peuple séduit par ce faux Prophète dont vous méprisez les délires: à vos côtés, l'opiniâtreté de l'Hérésie qui a éteint pour elle le sacré flambeau

de la Foi ; peut-être au milieu de vous des hommes que l'Incrédulité pervertit ; c'est le spectacle qui se présente trop souvent ; et vous n'y trouvez pas la Religion de J.-C. ; tandis que brillent à vos yeux les vives lumières de son Evangile ! Quoi ! vous en seriez moins empressés, parce que vous le possédez toujours ! Vous ne suivriez pas les leçons, dont vous adorez l'auteur ! Vous les verriez revêtues du caractère de la Divinité, et vous ne les recevriez pas avec ardeur ! Ou vous méconnoissez cette vérité ; et, dans cette supposition, pourquoi vous dites-vous Chrétiens ? Ou elle vous est connue ; et pourquoi marquez-vous à Dieu si peu de reconnoissance !

Ils sentirent mieux que vous leur bonheur, ces hommes que la Reli-

gion arracha autrefois au Judaïsme dont elle venoit accomplir les promesses et terminer la durée, et au Paganisme dont elle venoit combattre la folie et détruire l'impiété. Ils le sentent mieux encore, ceux que nous voyons souvent avec consolation revenir sincèrement à l'unité de la Religion. Dans quels saints transports, avec quelle abondance de larmes, bénissent-ils le moment qui leur a dessillé les yeux! Et vous, Chrétiens indifférens pour la véritable doctrine, pensez-vous jamais à remercier le Dieu de qui vous le tenez, de ce que vous êtes dans l'édifice établi sur le solide fondement des Apôtres et des Prophètes, sur la pierre angulaire qui est J.-C.? Voilà cependant ce qui fait la certitude de votre état et le repos de votre

ame. Assurée qu'elle est dans le chemin que le Fils de Dieu a assigné pour aller à son Père, peut-elle ne pas dire avec le Prophète : Heureux, Seigneur, ceux qui marchent dans le sentier de votre loi, *Beati qui ambulant in lege Domini.* [Psalm. ch. VIII. 1.]! Oui, je vous rendrai d'éternelles actions de grâces de ce que vous m'avez instruit de vos saints commandemens, *Confitebor tibi in eo quòd didici judicia tua.* [Ibid, v. 7.].

Vous la croyez, cette Religion; n'est-ce donc pas là le premier devoir qu'elle exige? Oui, Chrétiens; mais, puisque cette créance est devant Dieu la base de votre mérite et de votre bonheur, pouvez-vous ne pas aimer dans elle le principe de votre vrai bien? Pou-

vez-vous ne pas lui tenir par les mêmes sentimens qui vous rendent chers à vous-mêmes! Peut-elle n'être pas votre véritable trésor, puisqu'elle est la première source de ceux que vous amassez pour l'Eternité? Non, vous ne pouvez pas séparer du désir des biens éternels, l'attachement à ce premier moyen qui vous les procure. Dans un même cœur doivent se réunir et l'attrait pour les récompenses que Dieu promet, et l'amour de la Religion qui y conduit. N'est-ce point compter foiblement sur les unes, que de ne pas aimer ardemment l'autre?

Réveillez-le encore dans vous, cet amour, à la vue des rapports que votre Religion vous présente. Vous en croyez le langage; je ne vous demande que de l'estimer.

Pour vous en faire estimer la noblesse, je ne vous répéterai point ce qu'elle vous enseigne par la bouche de l'Apôtre: que Dieu ne s'est point allié avec les Anges, mais avec le sang d'Abraham [*Hébr.* II. 16.]; que c'est pour cela qu'à l'exception du péché, il a dû se faire semblable en toutes choses à ses frères; que, par là même que vous professez la vraie Religion de J.-C., vous formez ce corps immortel qu'il reconnoît, et qui prend de lui son accroissement; que, divinisés en quelque sorte par l'alliance qui se trouve entre le corps et ce Chef divin, si, d'une part, un Dieu s'est revêtu de l'humanité, *Semen Abrahæ apprehendit;* vous avez été revêtus vous-mêmes des mérites de ce Dieu incarné, *Quicumque in Christo baptisati estis*, *Christum*

induistis. Quelque sublimes que soient pour vous ces rapports; j'en choisis de plus sensibles, que je propose simplement à la vivacité de votre Foi et à la tendresse de vos cœurs.

Vous avez reçu, Chrétiens (ce sont les paroles de S. Paul aux Romains que je vous adresse), vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans par lequel nous disons à Dieu: Notre Père, *Accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus abba* (Pater). Or, si vous êtes les enfans de Dieu, poursuit l'Apôtre, vous êtes donc les héritiers de Dieu, et les cohéritiers de Jésus Christ, *Si autem filii et hæredes, hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* [Rom. VIII. 17.].

Dieu est donc votre Père: Heu-

reux Chrétiens; oui, mes chers Auditeurs, puisque vous avez reçu l'esprit d'adoption; et cette adoption, c'est le même sacrement qui vous a ouvert la première entrée dans la Religion qui l'a opérée: *Accepistis spiritum adoptionis.* [Ibid. 15.]. Dieu votre Père! Oui, mes chers Auditeurs, dès-là que revêtus des mérites de J.-C. par le baptême qui vous les a appliqués, vous avez été unis à ce Fils adorable; vous êtes devenus par sa grâce ce qu'il est par sa nature, *Spiritum in quo clamamus abba* (Pater). [Ibid.]. Dieu votre Père! Oui, mes chers Auditeurs, c'est là le nom que Jésus-Christ, le divin Auteur de votre Religion, vous a enseigné à lui donner; c'est le premier nom sous lequel la Religion vous instruisit, dès votre plus tendre enfance, à

le prier; c'est l'aimable nom dont journellement vous l'appelez, *Cum oratis, dicite Pater.* [Luc. XII. 2.].

Dieu votre Père! Ah! mes Frères, quelle suite de consolantes idées dans le saint développement de celle-ci! Quelle Religion que celle qui, en rendant à Dieu le culte le plus digne de sa Majesté, en tempère tellement l'éclat, qu'elle nous permet d'en approcher. Quelle Religion que celle qui établit entre Dieu et vous cette société de tendresse qui vous assure de sa part des entrailles paternelles, et qui vous demande un amour filial! Quelle Religion que celle qui vous expose ainsi, de manière à n'en pouvoir douter, les desseins de paix, les vues de miséricorde et la bonté de Dieu pour vous! Car, mes Frères, à consulter l'esprit de Religion, vous

n'êtes pas seulement assemblés ici dans le lieu saint comme étant le temple consacré à la gloire du Dieu que vous y adorez. Vous y êtes réunis comme des enfans dans la maison de leur Père. Votre Religion vous apprend qu'à ce titre il aime à fixer sur vous ses regards; elle vous invite à les attirer par la confiance même que cette qualité vous inspire; et l'Esprit saint, qui vous engage à prononcer ce tendre nom, vous rend lui-même, selon l'Apôtre, un témoignage secret que vous êtes les fils de Dieu, *Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro quòd sumus filii Dei*, [Rom. VIII. 16.].

Vous en êtes donc aussi les héritiers, continue Saint Paul: *Si autem filii, et hœredes.* Mais de

quels biens? Des biens de Jésus-Christ même, *Cohæredes.* Chrétiens! oui, ses biens, il veut les partager avec vous; sa Religion vous les dévoile; elle est le premier des titres qui vous les approprient, c'est à vous qu'elle les étale, et c'est pour vous qu'elle les réserve. Déja elle inscrit vos noms parmi ceux des habitans de la céleste patrie; et, dès que vous n'altérez pas cette union par laquelle Jésus-Christ est votre Frère, comme il est le premier né des enfans de Dieu, il vous associe à son héritage. L'héritage est pour les enfans; et, comme la Religion fait valoir dans vous ce caractère, elle vous en acquiert le privilége, *Cohæredes autem*, etc. C'est donc à vous, Chrétiens, que le Testament nouveau que ce Dieu vous

a laissé, en transfère toutes les richesses. Ce qu'il y a de beauté dans son séjour, de magnificence dans son royaume, d'éclat dans son triomphe, d'éternité dans son bonheur, d'immensité dans sa gloire; c'est à quoi la Religion vous invite, c'est à quoi elle vous prépare, c'est à quoi elle vous destine. Elle vous en ouvre la route. Que pouvoit-elle faire de plus pour ennoblir l'état présent de votre mortalité? *Cohæredes autem*, etc.

Aussi Jésus-Christ, sur le point de retourner au Ciel, déclare-t-il en termes exprès, qu'il monte à son Père, et à votre Père, à son Dieu et à votre Dieu, désignant ainsi ce que sa Religion vous donne de commun en quelque sorte avec lui, *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.*

Je préviens ici votre pensée, mes chers Auditeurs: Tandis que je vous rappelle les magnifiques promesses de la Religion; vous vous occupez de l'effroi de ses menaces. Vous l'aimeriez sans doute, si elle se bornoit à vous offrir le Ciel; mais il est un Enfer qui vous épouvante: Voilà ce que, du fond de vos cœurs, vous reprocheriez volontiers à la Religion.

Ingrats! et cette Religion qui vous annonce l'Enfer, ne vous l'annonce que pour vous le faire éviter; elle est la seule qui puisse vous mettre à l'abri de ses feux. Comme le sang de Jésus-Christ a été versé pour les éteindre, sa Religion a a été établie pour vous en garantir. C'est elle qui devient votre asile. C'est pour vos propres intérêts qu'elle cherche à vous conduire. Vous ne pouvez vous perdre

que contre les vues et malgré les efforts de la Religion. Eh! c'est parce que cette Religion veut vous enlever à l'Enfer, que depuis sa naissance tout l'Enfer s'est déchaîné contre elle; elle est l'objet de ses fureurs, parce qu'elle a pour objet votre salut. Il l'attaque, il la poursuit, il la persécute, parce qu'elle travaille à vous rendre heureux. Et c'est donc parce que l'ennemi commun de votre salut frémit de votre attachement pour elle; c'est parce qu'il cherche à l'affoiblir dans vous; c'est parce qu'il est intéressé à la déraciner, qu'elle mérite singulièrement et votre reconnoissance et votre amour.

Vous plaindre des vérités dont elle vous instruit et des devoirs qu'elle vous impose, c'est vous plaindre de ce que Dieu a un droit

essentiel à vos hommages; de ce qu'il les exige; de ce qu'il ne veut pas vous donner sans mérite de votre part ce que vous êtes trop heureux d'obtenir à titre de récompense; de ce que, vous ayant créé pour lui, il vous marque la route qui doit vous conduire à lui. Si vous n'aimez pas la Religion, parce qu'elle vous impose des devoirs, c'est que vous n'êtes attachés qu'à la figure passagère de ce Monde; c'est que vous n'aimez, je ne dis pas que vous-mêmes, mais que la plus vile partie de vous-mêmes, vos sens et ce qui les satisfait: c'est que vous n'approfondissez pas ce que cette Religion offre de grand et d'éternel à votre ame; c'est que, dans le sein d'une foiblesse qui vous est chère, vous ne consultez qu'elle,

en vous récriant contre l'austérité qui la condamne; c'est que vous aimez mieux rendre la sévérité de la Religion responsable de vos égaremens, que de reconnoître combien la Religion dédommage ceux qui renoncent à ces égaremens; c'est que tout mondains dans le cœur et dans la conduite, vous regardez moins la Religion comme la voie qui doit vous mener à Dieu, que comme un joug dont il vous charge; c'est que, de sa loi qui est véritablement une loi de grâce, vous n'en faites par votre résistance qu'une loi de servitude. Le dirai-je? C'est que vous connoissez, c'est que vous aimez assez peu le Seigneur pour gémir de l'obligation où vous êtes de le servir; c'est que vous le servez plutôt avec la crainte d'un

esclave, qu'avec l'amour généreux d'un fils. En un mot, si vous n'aimez pas la Religion, c'est que vous ne la suivez pas?

Mais pour la suivre, dites-vous, que de devoirs à remplir! Est-il étrange que l'amour du cœur ne suive pas toujours la persuasion de l'esprit.

C'est dans les secours de la Religion, mes chers Auditeurs, que je vais trouver de quoi répondre aux plaintes que vous seriez tentés de former contre elle; plaintes d'ailleurs si peu fondées, puisque dans le grand nombre des devoirs qu'elle vous prescrit, il en est plusieurs qui, selon la parole de l'Apôtre, sont gravés dans le fond même de vos cœurs; *Opus legis scriptum in cordibus* [Rom. II. 15.]. Se plaindre de la Religion qui les con-

sacre, ce seroit vouloir anéantir toute loi, tout rapport avec Dieu, avec les hommes. S'il en est quelques-uns qu'elle ajoute, voici surtout ce que trouverez en elle de plus particulier encore. Jésus-Christ, en l'établissant, n'a pas seulement paru en Législateur; il s'est montré en Père, puisque la manifestation de ses volontés renferme en même temps l'origine des puissans secours qui en facilitent l'exécution. Hélas! la Religion est toute occupée de vous; elle fait plus pour vous encore, qu'elle n'exige de vous pour elle. Si elle veut former dans vous des enfans dociles; elle nourrit, elle entretient, elle fortifie ces mêmes pensées qu'elle vous inspire. Ce que vous devez savoir, elle vous l'apprend; dans ce que vous devez faire, elle vous aide.

C'est dans votre Religion que

Dieu vous fait entendre sa parole, et vous instruit par l'organe de ceux dont il a fait ses ministres et les dispensateurs de ses mystères, instructions qui n'ont pas besoin d'être éloquentes à la manière des hommes, parce que, quels qu'en soient les canaux, elles dérivent de ce principe de vie que le ministère divin communique à celles qui, par cette voix légitime, sont distribuées aux Peuples; ce qui rend celles-ci indépendantes des talens du Ministre qui les publie; ce qui leur donne cette force secrète, cette onction sensible, ce pouvoir sur les cœurs qui tant de fois en a triomphé par les plus foibles instrumens; ce qui a réformé plus d'abus, retenu plus de vices, aboli plus d'erreurs par la simplicité des leçons évangéliques, que les discours les plus pompeux et les

mieux préparés de la sagesse purement humaine, que les maximes les plus sublimes d'une morale naturelle avouée par tous les hommes.

C'est dans votre Religion que vous trouvez ces sacremens de la loi nouvelle bien supérieurs à ceux de l'ancienne loi, que Saint Paul appelle des élémens foibles et vides, parce qu'ils ne justifioient point par eux-mêmes; et qui vous appliquent, quand vous les recevez dignement, les mérites du Sauveur qui les a institués pour vous. Dans eux, Ames justes! quelle force! Quelles armes contre les passions! Contre leur danger quel asile! Dans les épreuves, quel courage! Et pour vous aussi, Pécheurs! quelle ressource dans ce pardon qu'ils vous offrent, dans cette amité de Dieu qu'ils vous

rendent, dans ces grâces qu'ils opèrent, lorsque vous voulez sincèrement vous y disposer!

C'est dans votre Religion que vous trouvez ce grand sacrifice, dont la perfection vous fait assez connoître le prix de cette Religion qu'il distingue. C'est vous qui voyez couler chaque jour ce sang adorable, répandu pour tous. C'est vous que la Religion rend ainsi les heureux témoins du plus saint et auguste de ses ministères. C'est spécialement pour vous qu'elle offre continuellement la victime sainte. Oui, mes chers Auditeurs, la seule vue de cet autel sacré, l'enceinte même de ce saint temple, vous en disent assez pour ranimer en ce moment votre confiance.

C'est dans votre Religion que vous retrouvez, au milieu de vous,

Jésus-Christ même. Il ne revit pas seulement ou en figure, ou dans votre souvenir, ou dans le sacré dépôt de sa parole. Ce n'est pas simplement pour vous, comme autrefois pour le Peuple de Dieu, l'arche du Testament nouveau et de l'alliance qui en faisoit la gloire; ce ne sont pas des images vaines et des emblèmes passagers. Trône visible de la clémence de Dieu, la Religion a formé pour vous un nouveau tabernacle qu'habite le Saint des Saints. Votre nourriture, votre consolation, votre ami, votre protecteur, il vous offre tout ce qu'il a, tout ce qu'il est lui-même: Dans de tels objets, quelle grandeur! Dans de tels trésors, quelles richesses! Dans vos devoirs, quel soutien! Et de combien de manières n'éprouvez-vous pas les tendres soins de la Religion à votre

égard? Montrez-nous une seule circonstance où elle ne vole pas à votre secours. Vos actions en elles-mêmes indifférentes; faites-les selon ses vues, elle leur donne de la valeur, elle les relève. Vos travaux; entreprenez-les selon son esprit, elle les ennoblit, elle les sanctifie. Vos revers et vos malheurs; ah! confiez-les lui, refugiez-vous entre ses bras, ouvrez-lui vos cœurs: elle recueille vos larmes, elle apprécie vos tribulations, elle en connoît le mérite. Il y a plus, mes chers Auditeurs, il n'appartient qu'à elle de vous consoler et par le divin modèle qu'elle vous présente, et par la résignation qu'elle inspire, et par les récompenses qu'elle étale, et par les douceurs secrètes qu'elle fait goûter jusques dans les derniers momens de la vie.

Ne craignons pas, à l'aide de la Religion, de fixer nos regards sur la mort. Adonias craint la colère de Salomon, et embrasse aussitôt l'autel; et, de ce lieu sacré, il ose demander au nouveau Roi le serment de ne pas le faire périr, *Tenuit cornu altaris dicens : Juret mihi Rex quòd non interficiat servum suum.* [III. Reg. I. 51.]. Ainsi, mes chers Auditeurs, du sein de la Religion de Jésus-Christ, lui demanderez-vous grâce avec confiance dans les derniers instans qui vous rapprocheront de son tribunal. Ah! que vous vous applaudirez alors de ne l'avoir jamais abandonnée! Qu'elle vous paroîtra aimable, cette Religion, qui vous secourra avec tant de force, qui vous défendra avec tant de constance, qui vous protégera avec

tant d'efficacité! Qu'elle vous rendra bien amour pour amour, cette Religion, quand elle vous fortifiera par la paix de ses sacremens, quand elle vous nourrira de ses espérances, quand elle vous environnera de ses vœux et de ses prières, quand elle vous pénétrera de sa majesté touchante et de ses dernières exhortations! Qu'elle vous sera précieuse, cette Religion, lorsque tout disparoissant à vos yeux sur la Terre, elle seule, dans ce délaissement universel, calmera l'agitation de vos cœurs, enflammera les désirs de votre ame, soutiendra en quelque sorte les forces défaillantes de votre corps, dissipera presque jusques à l'horreur du tombeau! Religion sainte, que tu nous adoucis les devoirs et les peines de la vie,

quand nous pensons que c'est entre tes bras que nous avons l'avantage de mourir! Impies, que vous êtes à plaindre de vous refuser à vous-mêmes ce dernier adoucissement! Ah! si vous vouliez étudier la Religion dans ces momens où surtout elle se montre; si vous voyez mourir ceux qu'elle y dispose; si vous les voyez craindre la mort, mais sans désespoir; l'attendre, mais sans présomption; la sentir approcher, mais sans murmure; payer avec soumission ce dernier tribut, non pas précisément à la nature, mais à son Auteur, dans la vive confiance qu'à ce coup passager qui en fait des victimes, va succéder l'heureuse Eternité qu'il a promise à leur vertu; tandis que, de votre part, vous ne pouvez tout au plus qu'une sécurité de peur,

ou une sécurité de châtiment de la part de Dieu dont vous avez méconnu la voix dans celle de la Religion! Hélas! que ne pouvons-nous vous rendre les témoins de ces différens spectacles, comme nous le sommes nous-mêmes! Pour gagner vos cœurs à la Religion, il suffisoit de comparer, avec l'état de l'homme qui la néglige, la situation du Chrétien qui la réclame. Stupide insensibilité, feinte apparente unie à de secrètes terreurs, ou fureur aveugle, Hommes, vous n'irez pas au delà; Chrétiens, vous serez soutenus, rassurés, consolés, voilà l'ouvrage de la Religion. Aimez-la donc, et apprenez quel doit être envers elle votre amour.

SECONDE PARTIE.

Aimez la Religion pour vous; aimez-la pour autrui; aimez-la pour elle-même. Je veux dire: Que ce soit dans vous un amour vigilant qui vous rende attentif sur vous, pour ne pas la perdre; que ce soit, par rapport aux autres, un amour zélé qui vous engage à l'entretenir dans eux et à l'étendre; que ce soit, envers la Religion, un amour tendre qui vous rende sensible à ses intérêts. Reprenons ces points d'instruction, aujourd'hui plus nécessaires que jamais.

Que la Religion, quoiqu'évidemment fondée sur la vérité, puisse se perdre, c'est ce qu'il est aisé de concevoir. Le caractère sensible

de divinité qu'elle porte, les preuves surabondantes qui l'établissent, la lumière qu'elle présente, et dont l'éclat jaillit de toutes parts, rendent inexcusables ceux qui refusent de s'y rendre. Jusques-là voilà la vérité proportionnée à l'homme. Mais il est aussi des vérités inaccessibles à l'esprit humain, parmi celles que la Religion lui propose à croire; il en est de gênantes pour le cœur, parmi celles qui doivent le régler; ce qui fait que, selon les principes mêmes de la Religion, la grâce est nécessaire à l'homme pour se soumettre à ses vérités surnaturelles, et pour s'y conformer par la sainteté de sa conduite: Voilà, en deux mots, comment les uns peuvent la perdre, et comment les autres osent l'attaquer. Or, c'est aussi de là que je tire la

double règle de l'amour que vous devez pour vous-mêmes à la Religion

Méfiez vous d'abord, pour la conserver, je ne dis pas de votre esprit, mais de l'orgueil effréné de votre esprit, convaincu qu'il y a nécessairement dans les mystères de Dieu une hauteur à laquelle l'homme ne peut pas atteindre, et à laquelle par conséquent il est de la dernière folie de vouloir s'élever. Suivant l'oracle du Sage, ne recherchez pas ce qui est au dessus de vous, *Altiora te ne quæsieris.* [Eccl. III. 22.]. Du milieu des ténèbres inséparables des dogmes de la Religion: recourez à la force éclatante des motifs qui vous la persuadent, et qu'il vous est si facile de connoître. Demandez constamment à Dieu qu'il soutienne

votre fidélité, et ne perdez jamais de vue ce principe sûr, que comme l'esprit est ce qu'il y a dans vous de plus noble, le juste hommage de sa soumission est aussi le premier que vous devez à Dieu.

C'est donc à cet amour sage et raisonnable de la Religion à vous faire sentir l'indécente témérité de ces foibles raisonnemens que vous seriez tentés de faire sur des mystères impénétrables, dont Dieu seul a pu nous instruire, parce que seul il se connoît parfaitement lui-même et tout ce qui a rapport à lui. C'est à cet amour sage et raisonnable de la Religion à vous faire redouter ces livres séducteurs dont vous ne pouvez éviter le poison, sans en connoître le remède. C'est à cet amour sage et raisonnable

de la Religion à vous interdire la fréquentation de ces personnes dont vous savez que l'irreligion ne cherche qu'à s'insinuer, et dont le moindre succès est de troubler au moins la sécurité de votre créance.

Mais pourquoi crains-je ici leurs efforts? Ah! Chrétiens, c'est uniquement pour votre créance que je crains, c'est pour vous que je suis allarmé. Eh! dites-moi, une vérité cesse-t-elle de l'être, parce qu'on peut vous la peindre sous de fausses couleurs, parce qu'on peut vous en imposer? Non, sans doute: Convenez cependant qu'elle peut cesser alors de paroître telle à vos yeux, et qu'il est par conséquent d'un amour prudent pour une vérité essentielle, de ne pas vouloir l'exposer. Ainsi en usez-

vous, pour vous défendre des erreurs humaines. Instruits une fois de la vérité, vous vous prémunissez contre l'artifice de la séduction et l'illusion du mensonge; vous vous précautionnez contre les captieux moyens, contre les trompeuses paroles qui pourroient vous déguiser vos véritables intérêts. Vous sentez sous combien de traits différens l'Imposture peut se présenter aux hommes; combien de détours elle sait imaginer; combien de ruses elle met en usage. Pourquoi donc l'amour de la Religion ne vous précautionneroit-il pas aussi contre le péril de la voir s'affoiblir dans vous?

Ne lui reprochez pas cependant de ne pas vouloir que vous soyez instruits; et plût au Ciel que tous les hommes fussent véritablement

éclairés ! La Religion n'a jamais craint la lumière ; l'ignorance fut toujours ce qu'elle eut le plus à redouter. Mais est-ce s'instruire solidement de la Religion, que de consulter ceux qui sont ses ennemis déclarés, qui s'acharnent uniquement à la combattre, qui n'ont d'autre but que de la détruire?

Est-ce s'instruire solidement, que d'entrer dans des discussions dont on ignore jusques aux principes qui sont évidemment au dessus des connoissances qu'on a acquises, qui peuvent renfermer, et qui renferment souvent mille erreurs qu'on ne pourroit démêler ?

Est-ce s'instruire solidement, que de parcourir les ramas des difficultés, que d'en saisir les apparences, que d'en nourrir les superficielles idées, que de s'y abandonner?

Connoissez la Religion, mais non pas, comme il arrive à plusieurs, dans l'envie d'être autorisé, s'il se pouvoit, à ne pas la croire : Connoissez-la, mais dans ces exposés sincères sur lesquels elle ose défier l'audace même de l'Impiété : Connoissez-la, mais dans ces ouvrages où elle vous prémunit contre les traits de ses adversaires qu'elle ne craint pas de vous présenter. Ne les recevez, ces ouvrages, que d'une main prudente, et qui puisse vous conduire. Connoissez-la, mais en même temps connoissez Dieu, connoissez-vous vous-mêmes ; et, dès que vous apercevez l'incompréhensible grandeur de Dieu, voilà vos bornes : L'amour de la Religion, la raison même doit vous arrêter.

Ce n'est point assez. A cette

crainte d'être trompé par une curiosité présomptueuse de votre esprit, joignez la méfiance de votre propre cœur qui quelquefois intérieurement réclame contre les préceptes de la Religion. Vous ne vous en apercevez pas peut-être; mais c'est le seul ennemi qu'elle a dans vous; c'est lui qui vous fait prêter l'oreille aux discours pervers qui tendent à mettre vos passions en liberté; c'est lui qui adopte le premier ces doutes destructeurs de vos remords, et par lesquels il voudroit les appaiser; c'est lui qui se récrie contre la loi, parce qu'il lui en coûte de l'observer. Réfléchissez-y, mes chers Auditeurs, vous verrez que c'est par le trouble du cœur et par sa révolte, que vous seriez tentés de secouer le joug de la

Religion. Aimez-la donc pour opposer, comme David, sa sainte lumière à vos penchans. Que votre amour pour elle devienne votre propre force contre votre cœur qui vous trahit. Et, puisque c'est, ô mon Dieu, votre divine parole qui doit diriger mes pas, *Lucerna pedibus meis verbum tuum*, [Ps. ch. XVIII. 10.]; je renouvelle donc avec ardeur la promesse de ne l'oublier jamais, et de m'y rendre toujours fidèle, *Juravi, et statui custodire judicia justitiæ tuæ.* [Ibid. VIII. 106.].

Etendez envers autrui cet amour de la Religion; c'en est le second caractère. Ah! mes chers Auditeurs, quelle consolation pour vous de travailler tout ensemble à son avantage, et à celui de vos Frères! Cette sainte ardeur pour la vérité,

en ranimera le flambeau aux yeux des hommes. Vous ne sauriez en apercevoir l'éclat, sans désirer que comme vous les autres en soient frappés. Et, comme il est dans la nature du souverain bien d'aimer à se communiquer; le vœu le plus ardent de ceux qui le connoissent, et qui le possèdent, doit être aussi l'empressement à en faire part.

Pour mieux éclairer ce point important; distinguons ici les deux motifs qui doivent vous animer: A l'égard de quelques-uns, c'est le motif du devoir; la Religion vous le prescrit. A l'égard des autres, c'est l'esprit de la Charité; la Religion vous l'inspire: détail dont il est essentiel que vous profitiez.

Je dis qu'il y a une obligation de veiller à entretenir la Religion dans autrui, obligation plus éten-

due que vous ne pensez peut-être et sur laquelle vous aurez à répondre à Dieu, comme étant une de celles dont il a le plus à cœur l'accomplissement.

Outre ceux qui sont chargés par état de veiller au dépôt sacré de la Religion, et de la transmettre au Peuple dans son intégrité, l'obligation de l'étendre vous regarde, Pères et Mères. Une génération doit instruire l'autre; et malheur à celle qui laisseroit tarir cette divine source dont jusques à la fin des temps doivent couler les eaux salutaires de la vérité! Ecoute, Israël, dit le Seigneur, *Audi Israël:* Tu conserveras dans ton cœur les préceptes que je t'impose, *Audi verba hœc quœ ego præcipio tibi hodie, in corde tuo;* et tu les feras passer à tes enfans, *Et nar-*

rabis ea filiis tuis. [Deut. VI. 7]. Ou vous exigeriez de Dieu une continuité non interrompue de miracles, et ce seroit une demande insensée; ou c'étoit par la voix de l'instruction que les hommes devoient connoître ses oracles. Dieu a choisi cette dernière, et par conséquent c'est à vous à vous y conformer. C'est donc à vous à jeter de bonne heure, dans de jeunes cœurs, les premières connoissances de Dieu et de sa loi; à écarter tout ce qui peut en altérer la pureté; à arracher, des mains d'une jeunesse imprudente, le trait qui peut la blesser! Ah! vous cessez d'être Chrétiens, si, par votre négligence, vos enfans ne commencent pas à l'être; si vous ne regardez pas les vrais principes de la Religion, comme étant la partie la plus essentielle

de l'éducation que vous leur devez; si vous ne faites pas, de cet objet intéressant, le premier et le principal de vos soins à leur égard; si, comme il arrive souvent, en vous déchargeant sur autrui de leur conduite, c'est là un point que vous n'examinez pas, qui ne vous intéresse pas, et le seul peut-être dont vous ne soyez pas touchés. Si vous aimez véritablement vos enfans, si vous aimez la Religion, laissez-leur donc ce précieux héritage. Sans cela, vous flattez-vous d'acquérir celui des biens éternels que vous voulez cependant posséder?

Elle vous regarde, cette obligation, Maîtres chargés du soin de vos Domestiques: par la même Providence dont la sagesse vous les a assujettis; c'est à vous à leur

faciliter les moyens de s'instruire de la Religion, à veiller à ce qu'ils en soient instruits, à les engager à en observer les devoirs, à leur apprendre, et surtout par votre exemple, à la respecter. Si vous chérissez véritablement la loi de Dieu; quelle joie pour vous d'en multiplier les fidèles observateurs, de concourir à l'étendue de son règne, de former à ces préceptes ceux de qui vous n'exigez trop souvent que la ponctualité à exécuter vos ordres!

Elle vous regarde, cette obligation, vous tous qui avez l'autorité en main pour protéger la Religion. Ah! que de maux vous arrêterez, que de scandales vous préviendrez, quelle digue vous opposerez à l'Impiété par votre attention à en réprimer l'audace, à en arrêter les

progrès; surtout, s'il se peut, à en étouffer la voix. Récriez-vous ici, je m'y attends, récriez-vous, Auteurs téméraires, sur ces prétendues bornes que vous accusez de vouloir prescrire au génie; tandis qu'on ne cherche qu'à ensevelir les infâmes productions que dicte seule l'irreligion. Eh! sur quel garant nous vantez-vous ces lumières dont vous annoncez hardiment que vous venez éclairer les hommes, tandis qu'elles sont plus ténébreuses mille fois que les ténèbres même, que vous promettez de dissiper? Il vous sied bien de blâmer les précautions des hommes contre le prestige de vos systèmes, qui n'ont de certain que la haine de la vérité. Oui, pour en prévenir l'illusion, l'amour de la Religion doit s'opposer à vos efforts; il doit

pourvoir à la sûreté des imprudens et des foibles que vous essayerez de séduire; il doit éloigner du Peuple fidèle les pièges que vous lui tendez, et auxquels il pourroit se laisser surprendre. De ces précautions si sages, que conclurez-vous? Que la Religion est mal appuyée, qu'on veut en couvrir le foible? Conclusion pitoyable, sentez-en, mes Frères, toute l'erreur.

Quoi! parce que la vertu (je parle ici pour un moment d'une vertu humaine, de ce qu'on appelle la probité et les mœurs); parce que cette vertu, de l'aveu de tous les hommes, est fondée sur les principes les plus fermes; l'amour de la vertu n'engagera pas à bannir ces traits dangereux du libertinage qui, sous le voile

de l'amusement, sous les ornemens de l'expression, sous les attraits séduisans de la passion, pourroient rendre les hommes moins vertueux, et diminuer le nombre de ceux qui le sont! Quoi, parce qu'un Etat est solidement établi, parce que les lois en sont appuyées sur la justice: l'amour de l'Etat, n'engagera pas à proscrire ces odieuses maximes qui, sous la fausse apparence d'une avantageuse réforme, sous le spécieux prétexte d'une utilité plus grande, ne tendroient qu'à y semer le trouble et à en détruire la tranquillité! Quoi, parce qu'un Prince est le possesseur légitime du trône, le véritable maître de son Peuple; l'amour du Prince n'engageroit pas à sévir contre une monstrueuse témérité qui, sous les vains éloges de la liberté,

agiteroit les passions, échaufferoit les esprits, fomenteroit les rebellions, animeroit les factieux!

Il est donc des vérités solides, reconnues pour telles, qu'un sage amour pour elles ne doit jamais laisser attaquer. Impies, vous seriez les premiers à écarter les conseils qu'on donneroit à vos enfans contre votre autorité de Père; à ceux qui vous sont soumis, contre vos droits de Maître; à vos concurrens, contre la certitude de vos prétentions. Mais, puisqu'il est une séduction dont la vérité la plus incontestable doit se défendre; pourquoi ne préviendroit-on pas celle de votre langage contre la vérité de la Religion? Dites, dites qu'on borne par là votre génie: Vous dites vrai, puisque ce n'est souvent que par les délires de

votre irreligion que vous vous efforcez à le produire, et que c'est là nécessairement où il s'éclipse. Ah! l'on sait trop que vous ne voudriez aujourd'hui la liberté de tout penser et de tout écrire, que pour répandre au hasard, à la faveur de cette confusion d'idées et d'erreurs, une confusion générale sur la Terre, et noyer, s'il se pouvoit, dans le déluge de vos opinions absurdes, la voie sacrée de la Religion.

Revenons à vous, mes chers Auditeurs. Vous n'avez point, me direz-vous, d'autorité pour la défendre; et il n'est personne que vous soyez chargés d'en instruire. Eh bien! ayez du zèle; cet amour du vrai culte, insinuez-le à vos amis; faites-le leur goûter; gagnez leur cœur, pour les gagner eux-mêmes

à la Religion. Quel est celui, disoit un homme célèbre de ces derniers temps, qui ne puisse pas la servir ainsi? Et n'en fût-il l'Apôtre que pour un seul pendant sa vie, elle seroit utilement employée. Quel triomphe pour vous, mes chers Auditeurs, si vous lui ménagez une conquête! Parlez à propos, mais sans affectation et sans hauteur; instruisez dans l'occasion, mais sans fierté et sans mépris; évitez, selon le conseil de l'Apôtre, ces inutiles contestations, ces vaines disputes dans lesquelles il est, pour plusieurs, imprudent de s'engager, qui peuvent aigrir les cœurs, sans les ramener; attirez surtout à la Religion, par la douceur et par les vertus qu'elle recommande, ceux qui redoutent la force de sa vérité.

Je m'arrête en ce moment, mes chers Auditeurs, je crois entendre déja le cri devenu si commun dans ce siécle: Aimer la Religion, c'est une foiblesse que reprochent ceux qui la combattent. C'est aux yeux de l'Impiété, déguisée sous le masque d'une nouvelle philosophie, une espèce de crime. Tout est folie, tout est aveugle crédulité, au jugement de l'irreligion.

Ne nous laissons pas effrayer des noms odieux que l'on substitue aux raisons qu'on ne peut pas alléguer! Que l'Impie lance ce qu'on appelle des traits, et, ce qu'il est bien plus vrai d'appeler des mots; qu'il les prononce, ces mots vides, avec ce ton de confiance, qu'il croit si propre à en imposer; nous oserons lui demander à quel titre il peut donner, à

tout amour de la Religion, les qualifications qui le confondent avec la folie de ceux qui, passionnés pour l'erreur, en ont éprouvé tous les égaremens. Qu'il appelle donc de ce nom, ou le superstitieux aveuglement qui attacheroit à une Religion dépourvue de preuves; ou l'opiniâtreté bizarre qui rend à Dieu un culte indigne de lui; ou la cruauté qui immole à la défense d'une erreur ceux qui ne veulent pas l'adopter. Mais qu'il nous montre un seul de ces traits qui convienne au tableau de l'amour de la Religion.

Votre amour pour elle, mes chers Auditeurs, il est éclairé, puisque c'est dans la connoissance et les preuves certaines de la vérité qu'il prend sa source. Il est noble; son objet est digne de

Dieu, puisqu'il vient de lui. Il est uni à la Charité de la Religion, elle-même l'exige; et quand vous cherchez à faire régner la Religion parmi les hommes, c'est parce que vous les aimez. Mais, encore, par quelle voie veut-elle régner dans eux? Elle s'est annoncée aux différens Peuples; mais au seul péril de ceux qui étoient ses envoyés. Elle a été reçue; mais avec elle, ont pénétré les sentimens d'union et de concorde et de bonté. Elle s'est soutenue; mais avec une fermeté qui ne proscrivoit que les erreurs et qui s'attendrissoit sur ceux-mêmes qui en avoient été infectés. Elle s'est accrue, non par le sang qu'elle a versé, mais par celui de ses propres enfans auxquels elle apprenoit à laisser le leur se

répandre. C'est elle qui a adouci les mœurs, aboli la barbarie, rendu son éclat à l'humanité. Qu'on ait pu la faire servir de prétextes à des passions particulières, le crime lui est étranger, c'est l'ouvrage de l'homme; et la Religion est la première à le condamner. Comment donc cet amour de la Religion troubleroit-il la Terre? Elle s'y est introduite elle-même pour la purifier, et ses maximes n'ont pas pu changer.

Mais quoi, parce qu'il plaît aux uns de la poursuivre, il ne sera pas permis aux autres de l'aimer! Vous ne voulez pas la croire: Malheureux! soyez-le vous seuls; ne nous entraînez pas dans le même abyme; nous sommes en possession de l'héritage de Jésus-Christ; quelle fureur vous porte

à nous le disputer? Quelles preuves nous donnez-vous pour nous convaincre; quels sont les signes de votre mission pour nous éclairer?

Je finis, mes chers Auditeurs, en vous demandant, au nom de la Religion, un amour qui vous rende sensibles à ses intérêts. Ah! les citoyens s'intéressent à la gloire de leur patrie, les sujets fidèles à la gloire de leur Monarque, les enfans bien nés à la gloire de leur Père. Chrétiens, la Religion de Jésus-Christ, voilà votre Mère qui, pour prix de sa tendresse, sollicite celle de vos cœurs. Fils insensibles, en est-ce assez pour vous de ne pas vous ranger parmi ses adversaires; et, par l'ardeur de vos sentimens, refuserez-vous de la consoler? Mais quelle est la consolation qu'elle attend de vous?

C'est cette sainte joie de tout ce qui tend à en relever la splendeur; c'est la vivacité de ces vœux qui vous font désirer ses triomphes; c'est surtout la ferveur de ces exemples, qui peuvent en augmenter le lustre. Vous ne pouvez pas prévenir, ni arrêter les infidélités qui l'outragent; comme les Prophêtes qui gémissoient sur les prévarications d'Israël, vous pouvez vous affliger saintement de l'aveuglement des Chrétiens qui résistent eux-mêmes à la vérité du Christianisme. David, persécuté par son propre fils, tandis que des étrangers prenoient sa défense, tel fut le spectacle qui arracha des larmes aux Israélites; et n'est-ce point aujourd'hui celui que la Religion vous offre? C'est quelquefois contre ses propres enfans qu'elle a à

combattre; c'est la main de ceux qu'elle a nourris, qui la déchirent; ce sont ceux qu'elle venoit sauver, qui voudroient conjurer sa perte, ingrats qui ne paroissent revêtus du caractère sacré qu'elle a empreint sur eux, que pour la déshonorer. Ah! ce contraste des desseins que la Religion avoit sur eux, et de ceux qu'ils tiennent contre elle, du bonheur qu'elle leur préparoit, et de la perfidie avec laquelle ils l'insultent, des secours qu'elle leur prodigue, et de leur obstination à en abuser; cette triste vue peut-elle ne pas émouvoir vos cœurs, et ne pas faire gémir votre amour, *Omnes que flebant voce magná.* [II. Reg. 15. 23].

Il est fondé, ce sentiment, sur celui que vous devez à Dieu, sur celui que vous devez aux

hommes, méconnu par eux dans l'ouvrage divin de sa Religion. C'en est assez pour vous attrister, et pourriez-vous ne l'être pas de l'éternel malheur de ceux qui le méconnoissent? Il est fondé par rapport à vous, ce sentiment, sur celui d'une légitime reconnoissance. Elle est encore votre heureux partage, Ames fidèles, cette Religion; c'est vous qui la retenez. Elle voit parmi vous encore un grand nombre de Chrétiens soumis qui la respectent, qui l'honorent et qui l'aiment; elle est donc encore votre bien. C'est celui qu'il dépend de vous de posséder toujours; il est aussi celui qui seul peut vous dédommager de la perte de tous les autres.

Héli apprend la défaite d'Israël; cette nouvelle le consterne, mais

il supporte ce revers. On lui annonce bientôt après, que ses deux fils ont péri dans le combat : il est père, jugez de sa douleur; mais il survit à la violence du coup qui l'accable. L'Arche sainte, vient lui dire l'Envoyé d'Israël, l'Arche du Seigneur est au pouvoir des ennemis : à ce mot, il tombe; il expire d'effroi. [*Reg.* IV.].

L'Arche faisoit la gloire d'Israël. La Religion de J.-C., Chrétiens auditeurs, voilà la vôtre ; qu'êtes-vous, si vous venez à la perdre ?

Avec elle, vous perdez les vrais titres de votre noblesse, la plus pure source de vos lumières, l'invariable règle de votre conduite, les touchans motifs de votre consolation, le solide fondement de vos espérances, le bien qui est la base de tous les autres.

Sans la Religion, cette même raison qui vous élève au dessus des créatures qui vous environnent, ne sert-elle point à vous rendre vos infortunes plus vives? La mémoire du passé en aigrit les douleurs, le sentiment plus réfléchi du présent en augmente l'amertume, la pensée de l'avenir en anticipe les malheurs?

Sans la Religion, vous n'avez de certain que les misères de l'humanité, les erreurs de l'esprit, les infirmités du corps, les foiblesses de l'âge, la rigueur des maladies, les périls du temps, et les tristes doutes de votre sort à venir.

Sans la Religion, vous agissez sans solide récompense, vous souffrez sans avantage, vous êtes opprimés sans ressources, affligés sans

espoir, accablés de maux sans adoucissemens; et j'ose vous défier de trouver jamais de vrai bonheur.

Sans la Religion, tout ce que vous avez d'avantages sur la Terre n'est qu'un éclair, votre réputation qu'une fumée, votre vie qu'une illusion, votre durée qu'un instant; scène de théâtre que peut terminer à chaque instant le sombre voile de la mort; elle ne vous laissera rien du rôle éclatant que vous vous flattiez de jouer dans le Monde, si la Religion ne l'a pas fait servir à la gloire et au bonheur de l'Eternité.

Mais si vous conservez la Religion, que n'avez-vous pas à en attendre?

Souvenez-vous, Seigneur, pourrez-vous lui dire comme David, souvenez-vous des promesses que vous m'avez faites, et sur lesquelles

j'ai établi mes espérances; votre Religion en est le principe, c'est elle qui me soutient et qui me console, *Memor esto verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti.* [Ps. CXVIII. 49. 50]. Envain voudroit-on me la ravir; j'en connois trop les douceurs, je m'y attache toujours davantage, elle est mon inébranlable appui, *Superbi iniquè agebant usquequaque; a lege autem tuâ non declinavi.* [Ibid. 8. 51.]. C'est trop peu encore: Je consacre à votre loi mes louanges du fond de mon cœur, elles passent sur mes lèvres qui les publient. La noblesse, la sublimité, les promesses de cette loi sainte, voilà ce qui fixe mes pensées, voilà ce qui adoucit sur la Terre le temps de mon triste pélerinage, *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco pere-*

grinationis meæ. [Ibid. 54.]. Jusques dans le silence de la nuit, je m'occupe de la gloire de votre saint nom que vous nous avez appris à connoître, et à bénir cette loi divine qui nous en a développé les grandeurs, et je m'applique à l'entendre, à la suivre, *Memor fui nocte nominis tui, et custodivi legem tuam.* [Ib. 55.]. Ah! pourrois-je l'oublier jamais cette Religion qui m'élève l'ame, qui étend mes vues et qui anime mes forces, qui me donne une nouvelle vie à la vue de celle qu'elle m'ordonne d'espérer, *In æternum non obliviscar justificationes tuas, quià in ipsis vivificasti me.* [Ibid. 93.]. Oui, tous les maîtres m'auroient donné moins de lumières, l'expérience donne à tous les vieillards moins de prudence qu'il ne m'est

permis d'en puiser dans les vérités adorables qu'elle me révèle, *Super omnes docentes me .... super senes intellexi: quia mandata tua quæsivi.* [Ib. 99. 100.]. Est-il donc étrange que j'en parle avec ravissement et avec transport; est-il surprenant qu'un objet si magnifique dilate mon cœur, l'enflamme, l'élève au dessus de la Terre et de tout ce qu'elle offre, le porte jusques dans le sein de Dieu, et devienne le doux sujet de mes entretiens les plus tendres? *Quàm dulcia faucibus meis eloquia tua!* [Ibid. 103.]. Seigneur, je suis environné de périls. A chaque instant la mort me menace: mon ame est toujours prête à s'échapper de mes mains. Mais au moins que ce soient celles de la Religion qui la remettent entre les vôtres; qu'elle m'accom-

pagne au tombeau, elle qui veut me placer dans votre gloire, *Anima mea in manibus meis semper: legem tuam non sum oblitus.*

Puisse ce tendre amour de la Religion qu'elle inspire à ceux qui la connoissent et qui la méditent, anticiper sur la Terre le bonheur qu'elle vous prépare! Le bonheur attaché à l'observation de la loi de Dieu est le partage de tous ceux qui lui sont soumis.

Mais il est, Sire, un avantage propre des Souverains, et qui caractérise la fidélité qu'ils doivent à cette loi sainte: c'est d'être destinés à en appuyer la force de celle de leur exemple et de leur autorité. Dieu, par qui règne les Rois, doit régner par eux. L'étendue du pouvoir qu'il leur confie est la mesure de la gloire qu'il en attend.

Les hommes, Sire, voyent avec admiration l'éclat qui environne votre Majesté. De vastes Etats, une Nation brillante, des Sujets fidèles annoncent la splendeur de votre couronne. La France l'a vue avec transport se reposer sur la tête de l'auguste Princesse qui la partage. Ah! Sire, il est donc juste que Dieu lui-même recueille le fruit de ses bienfaits; que votre zèle pour sa loi devienne la preuve de votre reconnoissance; et que sur votre trône où le Ciel a réuni le fils du plus vertueux Prince à la fille de la Souveraine la plus respectée, soit toujours placée la vivante image de leurs vertus.

Dieu y a préparé votre cœur; et, puisque l'amour du bien en est le premier sentiment, la Religion qui vous offre le vrai moyen

de l'opérer ne peut que vous être chère. Docile à ses lois, en soutenant ses droits, vous affermissez les vôtres. Vos Peuples, en respectant dans vous un Monarque dont elle est la règle, y chériront un Roi digne de leur commander. Vous remplirez le titre précieux de Roi très-chrétien, en faisant régner dans votre royaume l'esprit du Christianisme, et vous parviendrez à l'immortalité bienheureuse, etc.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA SEMAINE SAINTE.

SUR LA CONFESSION.

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos.

Un homme fit préparer un grand festin auquel il invita plusieurs personnes. *S. Luc*, Chap. XIV.

Il est préparé pour chacun de vous, mes chers Auditeurs, le magnifique festin auquel le Père de famille invite ses enfans. La table nous attend; une manne

toute céleste y sera servie par les royales mains du Maître de la nature. Le pain des Anges nous y est offert pour nourriture; mais, pour y être admis; mais, surtout, pour que cet aliment divin profite à nos ames, et ne se change pas en poison, n'oublions pas que nous n'y devons paroître qu'avec la robe nuptiale, sous peine d'encourir l'indignation du Dieu qui nous y appelle, et d'être jetés dans les ténèbres extérieures. C'est le Dieu de sainteté qui nous convie à sa table; il faut auparavant avoir purifié nos cœurs par les eaux salutaires de la pénitence; il faut nous être lavés des souillures qui nous éloigneroient de la divine Eucharistie. Avant d'aller au Seigneur, il faut *s'être montré au Prêtre*, et s'être guéri par ses

mains de la lèpre spirituelle. [*Luc.* v. 14.]. Le Tribunal de la Confession est la piscine ouverte par Jésus-Christ lui-même pour obtenir cette guérison nécessaire, et recevoir le pardon de vos péchés.

Mais d'où vient, mes chers Auditeurs, qu'on profite si mal d'un moyen aussi excellent que celui que la Confession nous présente? D'où vient qu'il est si infructueux pour les uns, si négligé par les autres? D'où vient que, malgré les grands avantages qu'il est au pouvoir des hommes d'en retirer, ils en recueillent néanmoins si peu? C'est parce qu'on ne sait pas en faire usage, et qu'on en craint l'usage même. Essayons aujourd'hui de dissiper cette double erreur; et, pour réunir ici en abrégé ce qui peut servir

à instruire les uns, et à encourager les autres; pour enseigner à ceux-ci ce qu'il y a d'indispensable dans la Confession; pour diminuer dans ceux-là le dégoût qu'ils ont de la Confession, voici les deux rapports sous lesquels je vous la présente.

Je la regarde comme un moyen véritablement divin pour la destruction du péché; il faut donc apprendre à en user: ce sera le sujet de la première Partie. Je la regarde comme un moyen vraiment proportionné à la foiblesse des Pécheurs; il ne faut donc pas craindre d'en user: ce sera le sujet de la seconde; et tout le plan de cette instruction familière. *Ave Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Oui, mes chers Auditeurs, la Confession est un moyen véritablement divin pour la destruction du péché. Etablie par Jésus Christ, à cette fin elle reçoit de lui cette efficacité qui opère la guérison de l'ame; et je crois la caractériser en deux mots, en vous disant qu'elle est divine, et dans son origine, parce que l'institution en vient immédiatement de Dieu; et dans ses effets, parce qu'elle reconcilie pleinement avec Dieu. Deux points qui, simplement développés, me fourniront les divers détails d'une instruction nécessaire qui s'y trouve essentiellement renfermée.

Si j'avois à traiter ici avec ceux

que l'esprit d'erreur retient dans le funeste éloignement de la Confession, il me seroit facile de faire valoir en sa faveur un éloignement même qu'on en a tant de fois témoigné, et de faire concourir, parmi les preuves de cette obligation, les difficultés mêmes qu'on a dû trouver à s'y soumettre. Je demanderois comment il a pu arriver qu'on s'y soit assujetti; comment l'orgueil des Superbes, le pouvoir des Grands, les lumières des Savans, l'élévation et la majesté des Monarques n'ont pas pu trouver une exception pour s'y soustraire; comment, depuis les premiers jours de l'Eglise naissante jusques aux nôtres; dans tous les temps, sans interruption et sans intervalle, on s'est cru obligé à faire, et l'on fait effectivement l'aveu de ce qu'il peut

y avoir de plus caché dans les déréglemens de la conduite. Cet usage constant et soutenu de la Confession, je le montrerois évidemment dans le cours de tous les siécles, en remontant jusques à celui des Apôtres; je citerois les témoignages irrécusables des Pères et des Docteurs, qui depuis lors se sont succédés jusques à nous. Je détruirois ainsi les fausses époques que l'Hérésie a imaginées sans succès pour l'établissement de la Confession; je rappellerois ce qui, dans des temps bien antérieurs à ces prétendues époques, a été pratiqué dans l'Eglise; ce qui a été écrit anciennement de la multitude des Chrétiens qui toujours ont été exacts à venir s'accuser. Je conclurois en demandant quelle autre autorité que celle

d'un Dieu, quelle autre force que celle de l'évidence et de l'autorité de la Religion, ont pu engager les hommes à souscrire à un précepte qui les regarde tous, et dont ils se plaindroient tous volontiers; et je finirois, d'après un Empereur de ces derniers siécles, qu'on sollicitoit de rétablir, par des lois humaines, celle de la Confession, dans un pays où l'Hérésie l'avoit abolie; je finirois, dis-je, par regarder comme chimérique l'idée de ceux qui croiroient que le pouvoir des hommes peut s'étendre sur un aveu libre et volontaire d'un crime secret et ignoré.

Mais je parle à des Fidèles, je crois superflu de les convaincre; il est plus utile de les instruire. Ils disent anathême, avec le Concile de Trente, à quiconque avan-

ceroit que le Sacrement de Pénitence n'a pas été institué par Jésus-Christ; et, dès-lors, voilà la divine origine de la Confession tellement liée à la Religion catholique qui l'enseigne, qu'il faut nécessairement ou les unir l'une et l'autre dans la sainte fermeté de sa créance, ou les abandonner toutes deux.

Et, pour exposer en deux mots ce qui fonde la nécessité de la Confession; vous vous souviendrez, mes chers Auditeurs, que Jésus-Christ a établi le Sacrement de Pénitence en forme de Jugement. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis; ils seront retenus à ceux à qui vous les aurez retenus; c'est ce qu'il dit en termes exprès aux Apôtres, et dans leurs personnes à

leurs successeurs, *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis, et quorum retinueritis retenta sunt.* [Jo. xx. 23.]. Or, pour remettre le péché ou le retenir, il faut le connoître; pour juger, il faut être instruit. Pour être, selon la parole de S. Paul, de fidèles dispensateurs des mystères de Dieu [1. *Cor.* IV. 1.], les Prêtres, à qui l'administration en est confiée, ne doivent point agir à l'aveugle: D'où il résulte, dit toujours le saint Concile de Trente, qu'une accusation indéterminée ne sauroit suffire, mais qu'il faut énoncer en détail tous les péchés qui blessent mortellement la conscience. Sans cela, point de rémission pour le péché. Autrement, l'oracle de Jésus-Christ est sans force; car il déclare que Dieu ne remet point ce que le

Prêtre n'a pas remis. Et c'est surtout de ces dernières paroles, remarquent les Théologiens, que se conclut évidemment la nécessité de recourir à la Confession, puisque ce qui n'est pas délié sur la Terre ne l'est point dans le Ciel, *Quorum retinueritis retenta sunt.* Ce n'est pas tout encore: Comme, en fait de péché mortel, l'un ne peut pas être remis sans l'autre, parce que la rémission de ce péché dit le rétablissement dans la grâce sanctifiante, et qu'un péché de cette nature, qui n'est pas remis, exclut cette même grâce; il est donc essentiel que l'accusation les manifeste tous: et il n'y a donc de pardon pour aucun, s'il en est un seul, je dis un seul, qu'on refuse volontairement d'accuser. Voilà les principes, il ne s'agit plus que d'en faire l'application.

Et d'abord, dès qu'il s'agit ici d'un jugement, dès qu'il faut que le coupable s'accuse lui-même; quel peut donc être le motif de ces faux Pénitens qui se présentent au sacré Tribunal pour y obtenir grâce, et qui cependant laissent un péché, sans l'aveu duquel il n'est point pour eux de grâce à attendre? Croiroient-ils que ce qu'ils dérobent à la connoissance des Ministres du Dieu vivant, peut échapper aussi à la pénétrante activité des regards divins? Ou seroient-ils assez peu instruits pour espérer que Dieu ratifiera une absolution qu'on se ménage par un nouveau crime? Cependant (le croira-t-on) on veut la recevoir; et c'est pour cela que quelquefois on dissimule. Ignorance inexcusable, ou plutôt sacrilége timidité! Eloignez-vous de ce même

tribunal d'où vous sortirez plus coupables. Ah! depuis quand, par la profanation, prétendez-vous aboutir au terme de la miséricorde? Ne laissez pas sortir, de la bouche du Prêtre, ces paroles de réconciliation qu'il va prononcer sur vous; arrêtez cette main qui se dispose à retracer sur vous le signe adorable de la croix; craignez de voir couler mystérieusement sur vous ce sang divin qui y fut versé pour votre rançon. La voix de ce seul péché que vous tenez volontairement enseveli dans l'abyme de la conscience où il se cache, dit alors efficacement contre vous ce que dit pour sa propre perte le Peuple Juif dans sa fureur : Qu'il retombe sur moi ce sang, *Sanguis ejus super nos.* [Math. XXVII. 25.]. Et il ne retombe en effet que trop

souvent sur ces indignes profanateurs, par l'aveuglement de l'esprit, par l'endurcissement du cœur, par l'obstination dans le péché, et la mort dans l'impénitence.

Mais s'il est peu de ces Ananie et de ces Saphira que Dieu, dans sa colère, peut frapper de mort aux pieds de ses Ministres, pour avoir menti à l'Esprit saint [*Act.* v.]; combien il en est, qui, semblables à la Femme artificieuse de Jéroboam, se déguisent aux yeux même du Prophète qu'ils vont consulter [III. *Reg.* XIV.]; qui, d'une part, voudroient calmer leurs remords, et qui, de l'autre, craignent d'en découvrir intérieurement la source; qui, sous des idées générales, voudroient envelopper des maux particuliers, et qu'on ne connoî-

troit jamais si l'on s'en tenoit à la foible connoissance qu'ils donnent d'eux-mêmes!

A en entendre quelques-uns et même plusieurs : Trop d'attachement aux biens de la Terre, trop d'amour pour le Monde, trop de facilité à parler du Prochain, trop de négligence dans leurs devoirs, trop de sensibilité à une injure: voilà ce qu'ils ont à se reprocher; manière de s'exprimer qui, en paroissant tout renfermer, ne désigne rien. Mais ajoutez donc, peut-on leur dire, que cet attachement aux biens de la Terre vous a rendus injustes dans certaines circonstances; infidèles dans votre administration, cruels envers des serviteurs dont vous avez retenu le salaire, insensibles aux misères des pauvres que vous n'avez pas

soulagés. Ajoutez que cet amour du Monde vous a fait sacrifier une décence chrétienne à l'empressement de lui plaire; qu'il vous a fait ordinairement consumer vos jours dans les apprêts d'une dangereuse et coupable mondanité; qu'il vous a fait prodiguer habituellement votre temps à des entretiens suspects, à la continuité d'un jeu peu réglé, à des lectures tendres et passionnées, au danger des spectacles, qu'il vous a fait tenir un langage, adopter des maximes, donner et recevoir des conseils, participer à des usages que condamne l'Evangile. Ajoutez que cette facilité à parler mal d'autrui a produit plus d'une fois ces railleries piquantes, ces propos injurieux, ces médisances grièves dont la réputation de vos Frères a été blessée, peut-être

même leur fortune endommagée; qu'elle a occasionné ces rapports imprudens et criminels qui ont troublé la paix, désuni les cœurs, fomenté les haines, envenimé la colère. Ajoutez que ces négligences dans vos devoirs sont allées jusqu'à vous faire manquer aux obligations les plus essentielles de la Religion et de votre état; que vous n'avez presque jamais vaqué avec recueillement à la prière, sanctifié les fêtes avec régularité, assisté au sacrifice avec l'attention nécessaire, rempli le précepte de l'abstinence aujourd'hui presque totalement oublié. Ajoutez que souvent vous avez abandonné le soin de vos enfans, pour ne vous occuper que de vos plaisirs; que, par vos discours et par vos exemples, vous les avez fréquemment scandalisés; que peu

soigneux de les instruire, ou du moins de veiller à leur instruction, à peine avez-vous pensé à les mettre dans la voie du salut. Ajoutez que vous vous êtes permis constamment d'ignorer ce qui se passoit dans votre domestique, au lieu de penser à y mettre l'ordre; que vous en avez ainsi facilité les déréglemens; que vous avez porté l'indolence jusques à méconnoître, sur ce point, vos propres obligations. Ajoutez que, de votre sensibilité à une injure, sont nés ces ressentimens vifs que vous en avez conservés, ces scandaleuses dissentions dont le public s'est aperçu, cet éloignement de certaines personnes, sans autre motif que celui de la vengeance; que vous avez affecté cette fierté hautaine qui leur a refusé jusques

aux témoignages les plus communs, les plus nécessaires de la Charité, cette obstination à les fuir, à ne pas les voir, à craindre même de leur parler.

Voilà ce que vous avez à expliquer, et sur quoi il faut des détails. Et par quelle autre illusion vous justifiez-vous encore à vous-mêmes des accusations moins générales, il est vrai, mais équivoques et radoucies, qui, concertées avec soin, présentées avec adresse, placées avec art, terminées avec rapidité, indignent à peine ce que vous devez manifester? Les ardeurs d'une passion criminelle, vous les couvrez du simple nom d'inclination; les emportemens et les éclats de la fureur, vous les désignez sous le nom de vivacité; des maximes ouvertement impies

qui attaquent la Foi; une morale scandaleusement licencieuse, qui allarme la vertu, vous les caractérisez légèrement de discours peu réservés; ces doutes que la conscience décide elle-même contre vous, ou vous les taisez malgré l'obligation expresse où vous êtes de les éclaircir; ou vous les proposez sous de capricieuses apparences, pour en obtenir en votre faveur une fausse décision. Est-ce là vous faire connoître; et si, vous ne voulez pas être connus, pourquoi vous présentez-vous pour être jugés?

Mais si vous vouliez sincèrement être connus; aux accusations vagues, aux détours artificieux, joindriez-vous encore la fausseté des prétextes, la frivolité des excuses? A vous en croire, c'est

l'occasion qui vous est funeste; et vous ne dites pas que l'occasion vous plaît, que vous l'aimez, que vous la recherchez. C'est l'exemple qui vous entraîne; et vous ne dites pas que vous êtes charmés d'être ainsi autorisés, que vous cédez sans peine, que vous ne travaillez ni à vous en défendre, ni à vous en préserver. C'est votre humeur qui vous domine; et vous ne dites-vous pas que vous ne faites aucun effort pour la vaincre, que vous vous en reprochez à peine les saillies, que vous ne prenez aucun moyen pour en triompher. C'est la force du penchant qui vous tyrannise; et vous ne dites pas que ce penchant s'est fortifié par l'habitude, que depuis longtemps vous avez contracté celle de vous y abandonner, que vous n'avez pas même la volonté

de la soumettre et de la dompter. C'est le caractère de ceux avec qui vous vivez qui occasionne ces altercations, ces querelles, ces murmures; et vous ne dites pas que par la bizarrerie de votre conduite, par l'opiniâtreté de vos sentimens, par le peu de douceur dans vos paroles, et par la hauteur de vos manières, il doit être bien difficile à autrui de vivre avec vous. C'est le manque d'égards qu'on a eu pour vous qui allume vos ressentimens et votre haine, et vous ne dites pas que vous ne voulez rien supporter, rien pardonner, rien dissimuler; que vous êtes naturellement fier, aisément soupçonneux, délicat à l'excès, et toujours prêt à vous irriter, à vous venger. C'est la foiblesse de votre foi qui vous rend plus difficiles

les exercices de la piété, et vous ne dites pas que vous l'affoiblissez, cette Foi, par des lectures dangereuses, par des conversations coupables, par une curiosité orgueilleuse, par une sacrilège témérité qui veut vous rendre l'arbitre des mystères que vous devez adorer humblement, et qui vous accablent sous le poids de la majesté du Dieu que vous avez l'audace de fixer.

C'est-à-dire donc qu'en même temps que vous devez venir à dessein d'avouer votre péché, un de vos soins est de le colorer, de le pallier, de le diminuer. C'est-à-dire qu'on n'aperçoit que la pénible nécessité qui vous conduit au tribunal, sans y découvrir l'humble sincérité qui doit toujours y accompagner. C'est-à-dire qu'il faut saisir l'indice de quel-

qu'une de vos paroles, pour vous arracher des aveux dont dépend votre salut, comme à ces criminels qui les refusent, parce que leur perte y est attachée. C'est-à-dire que, si nous n'avons pas pour vous plus de zèle que vous n'en avez vous-mêmes; vous nous laisseriez souvent ignorer l'habitude, le nombre et les circonstances essentielles qui doivent entrer dans la déclaration de vos péchés.

Or, pour ramener tout au principe que nous avons établi: Dès que Dieu a voulu que cette déclaration de vos péchés vous devînt nécessaire pour en obtenir la rémission; il est donc certain qu'ils ne vous seront pas remis si, par votre faute, ils ne sont pas déclarés. Il est certain que, comme

vous êtes seuls accusateurs et témoins contre vous, vous devez les confesser comme ils sont connus de vous. Il est certain que ne pas les accuser ou les accuser d'une manière insuffisante, c'est vous opposer au jugement de miséricorde qui doit se porter sur vous. Il est certain que c'est convertir en poison le remède établi pour vous.

Ce n'est point encore le lieu de réfuter vos plaintes sur la prétendue amertume que vous y trouvez; mais je dois vous en faire observer la sagesse. Ah! mes Frères, la Confession que vous ne regardez précisément que comme une punition du péché, en est aussi le préservatif, puisqu'elle sert en même temps à vous le faire au moins remarquer, et par là à l'écarter.

Hélas! sans la nécessité où vous êtes de le découvrir à autrui, souvent vous ne l'apercevriez pas dans vous; vous ne rentrez sérieusement dans votre propre cœur, que quand il faut en exposer toutes les foiblesses. Vous ne sentez vivement les égaremens de votre cœur, que lorsqu'il faut en expliquer les désordres. Vous ne vous connoissez, que quand il faut vous faire connoître. Vérité constante, et qui ne prouve que trop sensiblement le déplorable aveuglement de ceux qui s'éloignent longtemps de la Confession; vérité que vous avez reconnue vous-mêmes, quand vous en avez interrompu l'usage. C'est là ce qui forme ensuite la grande difficulté, lorsqu'il faut en remplir au moins le précepte; à peine alors vous connoissez-vous? Non-

seulement, sans le précepte de la Confession, vous vous connoîtriez peu; mais, j'ose l'assurer, vous vous connoîtriez mal. Presque toujours en danger sur vos propres erreurs, il est important qu'un autre que vous les examine pour les dissiper; qu'une main étrangère ferme des blessures que vous oseriez à peine sonder; qu'un œil sûr et désintéressé vous conduise dans ce labyrinthe des passions dont vous ne sauriez pas vous retirer. Et si, lorsqu'il s'agit de quelque grand intérêt, il est de la prudence de consulter; si, pour consulter avec fruit, on explique plus en détail l'objet sur lequel on veut délibérer; devons-nous être surpris que, dans le grand ouvrage du salut, Jésus-Christ nous ait ordonné de ne pas

nous en reposer sur nous seuls, et qu'il nous ait fourni un moyen plus sûr de l'opérer? Moyen divin dans son origine, il faut donc en user selon les vues de Dieu; il vient de Dieu qui l'a établi. Moyen divin dans les effets, il réconcilie pleinement avec Dieu; il faut donc y joindre toutes les dispositions que Dieu exige pour nous pardonner.

Allez chercher Saul, dit autrefois Dieu à Ananie, *Quære..... Saulum.* Mais, Seigneur, lui répond-il, je n'ignore pas combien de maux a faits à votre Eglise ce persécuteur de votre Peuple, *Audivi a multis de viro hoc quanta mala fecerit sanctis tuis in Jerusalem.* N'importe, lui réplique le Seigneur, allez à la conquête de cet homme qui, dans mes vues,

est un vase d'élection, *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste.* [Act. IX. 11. 13.]. Langage qui s'adresse même à vous, Ministres de Jésus-Christ, en faveur de ces Pécheurs que la grâce a touchés, et qui, frappés intérieurement par sa lumière, tournent enfin leur pensée vers le Dieu qui les rappelle. Allez à eux, ou du moins recevez-les quand ils viennent à vous. En vain alléguériez-vous l'étendue de leurs désordres, la publicité de leurs scandales, la multitude de leurs péchés, l'irreligion de leur conduite passée, la fureur même de leur impiété: *Audivi a multis de viro hoc quanta mala fecerit.* Si une conversion sincère les conduit à vos pieds, ils peuvent être purifiés par les saints effets de votre ministère, pru-

demment et charitablement exercé, *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste.*

Voilà, mes chers Auditeurs, la solide ressource que vous offre le Sacrement de la Pénitence, que le Seigneur, riche en miséricorde, a établi pour ceux qui, régénérés par le baptême, en auroient perdu la grâce. Tel en est l'effet, que, par ce remède divin, les mérites du sang de Jésus-Christ vous sont appliqués; qu'il peut vous reconcilier avec Dieu, non-seulement une fois, mais toutes les fois que, dans de légitimes dispositions, vous aurez recours à ce bain sacré et mystérieux. Non, il n'est aucun péché, quelque énorme, quelque réitéré qu'il puisse être, dont il n'efface absolument ce que les Théologiens appellent la *coulpe*,

vous délivrant en même temps de la peine éternelle des supplices de l'Enfer dûs au péché.

Prenez garde, Chrétiens; je dis la peine éternelle, car l'Eglise a prononcé anathême contre celui qui diroit que la rémission de toute la peine soit inséparablement unie à l'abolition de la tache. Elle approuve ce qu'ont dit les Pères, en parlant de la pénitence, et en l'appelant un baptême laborieux; étant juste et convenable, nous dit-elle, que Dieu exige une satisfaction de ceux qui, délivrés déja de l'esclavage du péché par le baptême, ayant reçu les dons de l'Esprit saint, ont violé dans eux-mêmes son temple, et contristé ce divin Esprit; étant utile aux Pécheurs d'apprendre toujours mieux par les œuvres pénibles

qui concourent à l'expiation du péché, qu'elle doit être leur vigilance contre la rechûte, et leur ardeur à en combattre dans eux le principe.

Ainsi est-il vrai tout ensemble que Dieu vous pardonne dans sa miséricorde, et que vous êtes néanmoins encore redevables à sa justice. Deux vérités certaines dont suivent deux conséquences instructives, qu'il est toujours intéressant et avantageux de rappeler aux Fidèles.

Dieu vous pardonne. Or, votre reconciliation avec Dieu dit la réunion de votre volonté à celle de Dieu. Et, comme il est impossible que la volonté de Dieu ne soit pas souverainement opposée au péché; pour que la vôtre se réunisse à elle, il faut donc aussi qu'elle

déteste souverainement le péché; sans cela, point de pardon à espérer de la part de Dieu. Pourquoi? Parce que, de votre côté, il n'y a point de retour à Dieu. De là, mes chers Auditeurs, la nécessité de la douleur qui doit accompagner la Confession de vos péchés. Et, parce que cette douleur, qui, devant être dans vous l'effet de la grâce de Dieu, doit par conséquent avoir un caractère digne de Dieu; le reconnoissez-vous ce caractère, dans ces différentes sortes de douleur qui n'offrent quelquefois à Dieu que des sentimens dont il n'est ni le principe, ni l'objet, et qui sont incapables de l'appaiser?

Douleur de quelque perte temporelle que vous aura causé le péché; douleur d'Esaü qui gémit sur les droits dont il se voit dé-

pouillé : douleur de la honte qui fait rejaillir sur vous le péché; douleur de Saül qui s'afflige de ce qu'il est privé de la gloire de régner : douleur qui est sur les lèvres, sans que le cœur en soit pénétré; douleur d'Antiochus qui n'est que l'effet de sa situation et de son danger : douleur qui regrette de ne pouvoir pas librement pécher; douleur d'esclave qui ne craint que le châtiment, sans craindre de le mériter : douleur qui ne rétracte que certains péchés; douleur partagée qui ne quitte que les objets qu'il lui coûte moins d'abandonner : douleur qui n'est pas disposée à tout sacrifier, plutôt que de retomber dans le péché : douleur insuffisante qui n'estime point assez l'amitié de Dieu pour la préférer.

Eh! voilà, Pécheurs, voilà ce qui nous allarme pour vous dans le sein des miséricordes de Dieu sur vous, lorsque retraçant l'orgueilleuse empreinte du péché, jusques dans la froide narration que vous en faites, nous apercevons, au milieu même des aveux que forment vos paroles, l'obstination d'un cœur qui refuse encore de désavouer son péché. Il faut que sincèrement il s'en détache, et vous n'avez pas la générosité de le vouloir; il faut que décidément il y renonce, et nous réussissons à peine à vous y engager; il faut qu'il en conçoive réellement une sainte aversion, et c'est, nous dites-vous tranquillement, ce qu'il ne dépend pas de vous d'éprouver.

Il ne dépend pas de vous de

haïr le péché! Ah! nous vous répondrons : Il ne dépend pas de nous de vous en absoudre, de fermer l'Enfer ouvert sous vos pieds, de sacrifier à vos penchans les droits de Dieu, que nous sommes chargés de ménager. Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Voulez-vous dire que le don des larmes, qu'une contrition sensible, sont des grâces extraordinaires, que Dieu ne vous doit pas? Aussi, mes Frères, quoique nous fussions merveilleusement consolés de les voir dans vous, nous ne les exigeons pas. Cette haine du péché que nous vous demandons, c'est une haine de la volonté qui le condamne, qui s'afflige d'avoir osé s'en rendre coupable, qui soit ferme dans le dessein de l'abandonner. Il ne

dépend pas de vous de haïr le péché! Mais s'il ne s'agit que de le confesser, pour en obtenir grâce; de la trop grande facilité à le réparer, il résultera donc une plus grande facilité à le commettre. Ce qui doit en être la destruction, en deviendra donc l'aliment. Ce ne sera plus dans Dieu une miséricordieuse bonté qui le pardonne; ce sera une indigne foiblesse qui l'autorise. Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Quoi, il ne dépend pas de vous de vous retracer à vous-mêmes et la grandeur du Dieu qu'il outrage, et la sainteté de Dieu qui essentiellement le déteste, et la terreur des châtimens dont la justice de Dieu vous menace, et l'étendue infinie de la clémence de Dieu qui vous en offre le par-

don, et la croix sur laquelle un Dieu expire pour vous l'obtenir, et l'amour que vous lui devez! Il ne dépend pas de vous de haïr le péché! Ah! mes chers Auditeurs, ce que Dieu dit autrefois à Adam, après son péché, pour lui en découvrir les déplorables suites, ne pouvons-nous pas vous l'adresser au saint tribunal, pour vous exciter à la douleur du vôtre? *Ubi es?* lui demanda-t-il. [*Gen.* III. 9.]. Eh! où êtes-vous, ingrats, qui dites ne pouvoir pas haïr le péché? Ah! vous êtes dans l'asile même que Dieu vous accorde, et aux pieds du Ministre de sa miséricorde; vous y êtes appelés dans des vues de paix, reçus avec des entrailles de charité; vous y devenez témoins de l'empressement d'un Dieu à vous pardonner, à tout

oublier, à tout purifier dans cette piscine sacrée, dont il vient lui-même agiter les eaux salutaires pour vous guérir si vous le voulez, *Ubi es?* Où êtes-vous? Hélas! dans l'endroit même où tant de fois vous avez juré à Dieu une inviolable fidélité, où tant de fois vous avez imploré sa bonté, d'où tant de fois vous êtes sortis consolés, *Ubi es?* Où êtes-vous, dans quels sentimens venez-vous donc à Dieu? Quel motif vous y conduits? Quelle grâce avez-vous à en espérer, dès que vous ne lui offrez point de repentir? *Ubi es?* Où êtes-vous? ou plutôt où serez-vous après la mort, si cette ressource vous est inutile; si vous refusez d'en profiter; si ce même péché, qui vous rend coupables, vous ne voulez ni cesser de l'aimer,

ni le réparer. Le réparer, oui, mes chers Auditeurs, car ce n'est point assez pour vous de le haïr. Il est une satisfaction, avons-nous dit, que Dieu exige; et, sans faire partie de l'essence du sacrement, elle en est le complément. C'est à vous à remplir vos obligations, à cet égard, par les œuvres satisfactoires que le Prêtre doit vous imposer, et qu'il ne vous est pas permis d'omettre.

Avec quel transport de reconnoissance vous porteriez-vous à l'accomplissement de ce que vous appelez la pénitence, si vous saviez l'envisager comme le fructueux et léger échange que Dieu consent à faire avec vous pour des peines dont l'Eternité eût été la durée? Vous verroit-on alors si souvent en murmurer et vous en

plaindre; entrer pour ainsi dire en composition avec Dieu; entreprendre de régler vous-mêmes la compensation qu'il veut bien faire avec vous; vouloir forcer en quelque sorte celui qui tient sa place à trahir ses droits en votre faveur; ériger en arbitres de la satisfaction que vous lui devez cet amour propre qui craint tout ce qui le gêne; cette indolence qui ne veut se déterminer à rien de ce qui lui coûte; cette délicatesse qui s'allarme de tout ce qui la contraint; cet orgueil qui se soulève dans tout ce qui l'humilie, et surtout cette imprudence qui rejette les précautions dont elle a le plus besoin?

N'est-ce pas là cependant le principe que souvent on suit dans le choix même du Ministre au-

quel on s'adresse; ou n'est-ce pas ce qui éloigne souvent de celui auquel on s'est adressé? L'on aime la sage douceur, la sainte discrétion, le zèle compâtissant qu'il doit toujours porter sur le tribunal; mais on se récrie contre la prudente fermeté qui doit l'y suivre. On consent à lui découvrir ses fautes; mais on voudroit aussi qu'il en sentît moins vivement la griéveté, qu'il en arrêtât moins efficacement les progrès, qu'il en prescrivît moins exactement les remèdes. Par l'aveu qu'on lui fait de certains points de conduite, on prouve soi-même qu'on y trouve, ou qu'on y soupçonne au moins du péché; mais on paroît surpris de ce qu'il y en aperçoit, de ce qu'il décide qu'il faut se l'interdire et y renoncer. L'on se

reconnoît vraiment coupable; mais on souhaiteroit cependant que, contre l'avis exprès de l'Eglise, il opposât aux péchés les plus grands les peines les plus légères, aux occasions les plus dangereuses les palliatifs les moins sûrs; et l'on traite aisément de sévérité outrée, ce qui n'est au fond qu'une sagesse évangélique sur laquelle on essaye inutilement de se faire illusion. Est-ce donc là, leur diroit-on volontiers, comme autrefois Sédécias à Jérémie, est-ce là ce que vous avez à m'annoncer de la part de Dieu, *Putas ne est sermo a Domino?* [Jérém. XXXVII. 16.]. N'est-il point de ménagemens dont on puisse user? Ne peut-on rien adoucir de cette austérité de la morale? N'est-il aucun moyen de concilier avec les préceptes des pen-

chans chéris, *Putas ne est sermo a Domino*? Ce que vous exigez est dur; cette assiduité à la prière est difficile; cette règle de conduite est gênante; cette privation de certains amusemens, quoique nuisibles, est rigoureuse, *Putas ne est sermo a Domino*? Et, tandis que, pour les intérêts de la gloire de Dieu, pour ceux de Dieu, pour ceux de votre salut et de votre conscience même, nous devons éviter d'être de ces conducteurs aveugles qui précipitent avec eux dans le même abyme; de ces conducteurs foibles dont on entreprend de diriger les décisions; de ces conducteurs timides auxquels on cherche à en imposer; et combien en voudroient de ce caractère; tandis que notre devoir est de vous présenter le vrai dé-

pouillé de tout criminel tempérament; tandis que nous avons à vous répondre avec douceur, sans doute, mais avec fermeté, ce que répondit d'un ton inflexible, le Prophète à Sédécias : C'est là ce que vous dit le Seigneur, *Hæc dicit Dominus Deus tuus;* ne finissez-vous point, à l'exemple de ce dernier, par négliger nos conseils, par en méconnoître l'importance, par en blâmer l'utile rigueur, par ne pas les suivre, après les avoir ensevelis dans un oubli profond, *Nullus sciat verba hæc.* [Ib.xxxviii. 24.]? Funeste abus de la Confession, qui en étouffe les fruits, quoiqu'elle soit le moyen divinement établi pour détruire le péché! Voyons à présent comment ce moyen est proportionné à la foiblesse du Pécheur.

SECONDE PARTIE.

Des craintes relativement à l'intégrité essentielle de la Confession; des répugnances naturelles par rapport à l'aveu des péchés qui font la matière de la Confession; des agitations intérieures causées par l'idée même qu'on se forme de la Confession; voilà ce qui souvent en éloigne ceux qui d'ailleurs conviennent qu'il est nécessaire d'en faire usage. Je ne sais pas comment me confesser exactement, disent les uns. Il est bien humilant de se confesser, pensent les autres: on est troublé quand il faut se confesser, ajoutent plusieurs. Trois sortes de plaintes assez ordinaires, auxquelles j'oppose trois propositions qui vont faire le fond de cette deuxième

Partie. L'embarras des premiers qui croyent ne pas savoir se confesser: Je soutiens qu'il est facile de l'éviter. L'humiliation que trouvent les seconds à se confesser: Je prétends qu'elle est exagérée; enfin aux derniers qui se troublent, lorsqu'il s'agit de se confesser, je réponds que ce trouble est ordinairement suivi de la plus douce tranquillité. Et tout cela, mes chers Auditeurs, je l'appuye sur la nature même de la Confession dont je vais continuer le simple détail.

Allons au principe de la première difficulté que vous trouvez dans la Confession de vos péchés. Elle consiste ou dans le souvenir qu'il faut en avoir, ou dans l'énonciation qu'il faut en faire; dans l'examen ou dans l'accusation.

Eh ! sans doute, cet examen est nécessaire : malheur à ceux qui vont hasarder l'imparfait aveu de leurs égaremens, sans avoir pris les moyens suffisans pour les reconnoître; qui portent aux pieds d'un Confesseur les ténèbres d'un cœur déréglé, sans avoir consulté auparavant dans eux-mêmes les lumières de la conscience, qui, bornant toutes leurs recherches à une vue précipitée, superficielle et peu sûre de leur conduite, semblent moins exiger, de celui auquel ils s'adressent, les qualités d'un Juge, que les connoissances d'un Prophète ! Interrogez-moi, dit-on simplement alors au Ministre de la pénitence, sans l'avertir qu'on est peu préparé à lui répondre. Interrogez-moi, c'est-à-dire pénétrez dans le secret d'une vie que

je n'ai point présente à l'esprit; remettez-moi devant les yeux le péril de circonstances auxquelles vous ne savez pas que j'ai été exposé: sondez les replis d'un cœur dont je me dérobe à moi-même les foiblesses; rappelez dans ma mémoire ce que la dissipation m'a fait perdre de vue; développez ce nombre de fautes qu'ont dû multiplier des inclinations, des dispositions, des liaisons, des occasions que vous ignorez. Demande, vous le comprenez, mes chers Auditeurs. dont l'imprudence a de quoi frapper. Qu'un Confesseur vous aide de ses lumières; qu'il supplée, par la sagesse de ses questions, à ce qui peut manquer involontairement à votre aveu; qu'il vous en facilite l'intégrité; qu'il porte avec discrétion le flam-

beau dans votre ame; de sa part, c'est zèle, c'est charité, c'est quelquefois obligation; mais que, de la vôtre, il aperçoive au moins des efforts, et qu'il n'ait qu'à les seconder.

Eh! sont-ils donc si terribles, ces efforts? Non, mes Frères, puisqu'il est constant, selon la doctrine de l'Eglise, qu'on ne demande aux Pénitens que de confesser les péchés griefs, dont un examen sérieux, raisonnable et attentif leur aura fourni le souvenir; de manière que si, malgré leurs soins, et je ne dis pas des soins inquiets, excessifs, outrés et scrupuleux, il en est de ces péchés qui échappent à la Confession qu'ils en font; ces mêmes péchés s'y trouvent néanmoins renfermés pour le Pécheur, quoiqu'il leur reste

l'obligation de les manifester lorsqu'ils leur seront connus.

Or, cet examen nécessaire à la Confession, vous pouvez vous le faciliter par le fréquent usage de la Confession même qui sert tout-à-la fois à vous purifier, à vous corriger, à vous éclairer. Vous pouvez, selon le conseil de Saint Chrysostôme, qu'on ne peut trop inculquer aux Fidèles, vous rendre compte à vous-mêmes, à la fin de chaque jour, de ce qui en a rempli l'espace; et, selon son expression, écrire ainsi vos péchés dans votre propre conscience, *Habeto codicem conscientiam tuam, et scribe quotidiana peccata.* Vous pouvez, suivant l'avis du même saint Docteur, débrouiller journellement ce livre secret, produire à vos yeux le détail qu'il

contient, et vos seuls regards en dissiperont l'obscurité. Vous pouvez vous rappeler à vous-mêmes l'idée juste de vos devoirs. La vue de nos fautes est ordinairement liée à la connoissance de nos obligations. Outre celle que le Christianisme rend générales pour tous, il en est de particulières que présente à chacune la diversité des états; et, lorsqu'on veut bien connoître son état, on peut aisément se connoître soi-même.

Avouons-le cependant; il est quelquefois plus difficile de se tracer à soi-même le tableau exact de ses infidélités; mais c'est pour ceux qui ont vécu dans le sein du désordre, sans retour vers Dieu, ni sur eux-mêmes. Dans ce tissu de déréglemens et d'ha-

bitudes, combien de chûtes qu'à peine on a aperçues! Combien de circonstances considérables qui ont été méconnues! Combien de pensées dans l'esprit, d'affections dans le cœur, de désirs dans la volonté, d'intentions dans les œuvres, dont on n'a remarqué ni les impressions, ni le nombre, ni la force! Abyme profond qu'ont creusé des passions invétérées, et dans lequel on n'entrevoit que foiblement la lueur qui sert à indiquer l'issue! Aussi faut-il alors un redoublement de soins pour en éclairer les détours, et une marche plus longue pour en sortir. Juste punition de la longue durée de ces écarts dont on cherche à revenir; obstacle qu'on a formé soi-même, et qu'il faut s'imputer; difficulté qui vient moins de la nature de

la Confession, que de l'égarement soutenu du Pécheur qui a négligé d'en faire usage; mais difficulté dont une bonne volonté, aidée de la grâce, peut cependant toujours triompher.

Comment? Le voici, mes Frères: Commencez par vous appliquer sérieusement à vous bien connoître vous-mêmes; et dès-là vous éviterez la peine que vous éprouvez, lorsqu'il s'agit de vous faire connoître au Ministre de Jésus-Christ. Si l'énonciation de vos péchés vous paroît quelquefois si embarrassée, c'est parce que vous ne vous en êtes pas fait à vous-mêmes une idée distincte. De là ou ces obscurités qui enveloppent la Confession, ou ces inutilités qui en accompagnent le récit, ou ces faits totalement étrangers à ce qui vous

est personnel, ou cette énumération superflue de mille incidens qui n'ont à vos fautes aucun rapport, ou enfin cet aveuglement qui, dans le dessein même où l'on est de s'accuser, ne laisse presque apercevoir clairement aucune matière d'accusation. Dire alors qu'on ne sait pas se confesser, c'est dire uniquement qu'on ne veut pas s'y préparer; et la bouche n'est muette que quand l'esprit n'est pas éclairé.

Mais avez-vous pris les sages précautions que la Confession exige? Parlez alors, parlez avec cette décence d'expressions qui respecte le tribunal sans y rien dissimuler; avec cette humble simplicité qui annonce elle-même le repentir des fautes que vous venez y avouer; avec cette prudente discrétion qui

sait que vos péchés, non ceux d'autrui, sont les seuls qu'il faut accuser; avec cette sincérité chrétienne que vous demandent uniquement ceux qui sont destinés à vous écouter. Parlez avec confiance. Non, il ne faut ici d'autre connoissance que celle de la Religion, de vos devoirs et de vos péchés. Dieu est content, dès qu'une conscience droite vient vous diriger.

Et voilà de quoi calmer ces Ames timides que la crainte fait épuiser en recherches, tandis qu'il faudroit plutôt que l'amour les fît consumer en regrets; qui s'agitent et se fatiguent, où il ne faut que réfléchir et vouloir; qui, par un excès de méfiance d'elles-mêmes, bornent l'étendue de la confiance qu'elles doivent avoir en Dieu; qui croyent

n'avoir jamais tout rappelé, lors même que tous leurs efforts n'ajoutent rien à leurs souvenirs; qui craignent de ne s'expliquer jamais assez, et que cette crainte même, preuve de leur bonne foi, devroit rassurer; qui semblent, en un mot, adopter par leur frayeur l'erreur pernicieuse qu'a condamné l'Eglise dans ceux qui, pour décréditer la Confession, vouloient faire envisager comme la torture des consciences ce qui en est et le calme, et le soulagement, et la paix.

Mais au moins, nous dit-on tous les jours, il est bien dur de manifester à autrui ce qu'on voudroit pouvoir se dérober à soi-même. L'humiliation de ses chûtes en rend aussi l'aveu bien humiliant. S'il est des foiblesses qu'on craindroit moins de laisser con-

noître, il en est aussi qu'on se détermine avec peine à déclarer. Sentiment d'une orgueilleuse timidité, sur lequel S. Chrysostôme fait une judicieuse remarque: Dieu, dit ce Père, a uni la honte au péché, et la confiance à l'aveu qu'on en fait, *Pudorem et verecundiam Deus dedit peccato, Confessioni fiduciam.* Que fait l'ennemi du salut? Il renverse visiblement l'ordre que Dieu a établi; il inspire une coupable hardiesse pour commettre le péché, et une sacrilège honte dès qu'il s'agit de l'accuser, *Rem invertit Diabolus, peccato fiduciam præbet; Confessioni pudorem.* Or, en laissant ici, selon les vues de Dieu, en laissant au péché une honte qu'il ne dépend d'aucun homme d'en séparer; une honte qui est si naturellement l'effet propre du

péché, qu'elle naît presque au même instant avec le remords qui suit le péché; une honte qui a tellement sa source dans le péché, qu'on en rougit seul à ses propres yeux, lors même qu'à ceux d'autrui il paroit caché; une honte qu'on ne peut perdre que par l'excès même du péché, et par l'aveuglement dont Dieu dans sa colère punit le péché; une honte qu'il a uni au péché comme une nouvelle barrière qui doit nous en préserver, *Pudorem et verecundiam Deus dedit peccato;* en représentant ainsi le péché sous les couleurs qui lui conviennent, et que je n'ai garde d'affoiblir; modérons cependant la trop vive idée de la honte qui se trouve dans l'aveu qu'on doit en faire, et qui ne sert trop fréquemment

qu'à détourner de cet aveu, *Confessioni fiduciam.*

Je pourrois, je devrois même vous dire qu'il est juste que cette honte soit dans vous un châtiment de votre péché; que c'est là une satisfaction que vous devez à la justice de Dieu contre lequel vous vous êtes révoltés par votre péché; que, sans cette humilité de la pénitence, il n'est point de pardon à espérer de votre péché; qu'un des grands avantages de la Confession, c'est cette humiliation même qui tend à la destruction du péché. Je pourrois, en entrant ici dans les motifs que vous avez de la vaincre, cette honte, vous rappeler avec le Prophête la confusion du dernier jour réservée au Pécheur à la face de l'Univers; et vous demander avec Tertul-

lien, s'il vaut mieux céder orgueilleusement à une honte qui vous damne, que vous déterminer humblement à un aveu qui vous sauve; mais j'examine en elle-même cette difficulté qui vous arrête. Elle exige, je l'avoue, quelque violence; mais je dis que celle de l'imagination réussit à l'exagérer.

Et d'abord, je ne vous fais pas remarquer ce que cet aveu a de borné, puisqu'il suffit de le faire à un seul Ministre, et une seule fois, pourvu que vous le fassiez tel qu'il doit être; et que, s'il arrive de le répéter, c'est dans les uns une réparation nécessaire des Confessions faites sans sincérité ou sans douleur, et dans d'autres un saint désir de pénitence, dont l'onction secrète leur adoucit sensiblement cette nouvelle accusation. Je

ne vous fais pas observer ce que cet aveu a de secret, puisqu'il le devient même entre vous et celui qui en a été le dépositaire, puisqu'il ne peut jamais lui être permis d'en laisser naître seulement le plus léger soupçon. Je ne vous dis pas que cet aveu qui vous frappe si vivement, parce que personnellement il vous intéresse, ne fait pas, à beaucoup près, sur celui qui l'entend la même impression, et que souvent elle est effacée de son esprit avant que le vôtre ait eu le temps de se calmer. Je ne vous ajoute pas que celui à qui vous le faites n'a droit de connoître que vos péchés; que vous n'avez à lui découvrir que ce qui regarde votre conscience; qu'il vous est libre de choisir pour cette manifestation, dans le nom-

bre de ceux que le premier Pasteur autorise, celui en qui plus de confiance peut vous la rendre plus facile; mais je juge de la honte de cet aveu, et par la circonstance du lieu dans lequel vous le faites, et par le motif et la qualité de celui qui le reçoit.

Vous vous accusez, mes chers Auditeurs: Il est vrai, voilà la peine, mais dans un tribunal qui annonce lui-même, dès que vous vous y présentez, votre accusation. Vous vous accusez dans un tribunal où l'on sait que vous venez déclarer vos péchés, puisqu'il n'est établi que pour vous les pardonner; dans un tribunal ouvert à tous les hommes, parce que tous les hommes sont Pécheurs; dans un tribunal d'où de plus grands Pécheurs que vous sont sortis jus-

tifiés, et dont la générosité doit encourager la vôtre.

Il vient, le Ministre que vous y appelez; mais à quel dessein? Dans l'intention de vous porter des paroles de paix, si vous voulez vous y disposer; il vient, mais animé de cette Charité, dit S. Grégoire de Nysse, qui lui inspire à votre égard des sentimens de Père, et c'est le nom dont vous l'appelez en demandant par son Ministre la vie de la grâce. Il vient, mais touché de votre état et de vos malheurs, il s'occupe bien plus à vous en retirer, qu'à vous en faire d'amers reproches; ou s'il en est d'utiles qu'il doit vous adresser, c'est surtout lorsque vous ne vous les faites pas vous-mêmes. Le passé qui vous humilie n'est pas précisément ce qui l'effraye; il

gémit plus encore sur vos dispositions présentes dont vous ne vous effrayez pas. Le passé, il a en main les trésors de la miséricorde qui le pardonne et qui l'efface; mais l'avenir, voilà ce qu'il redoute. Vos maux présens, il peut les guérir; et, si prudemment quelquefois il diffère, c'est bien moins à raison de leur griéveté dont vous n'osez pas faire le récit, qu'à cause de leur danger dont vous ne prévenez pas les suites.

Mais encore quel est-il celui qui exerce envers vous ce saint ministère? Ah! Chrétiens, celui qui tient la place de Jésus-Christ, pour absoudre un Pécheur bien disposé, est de la même nature que ce Pécheur qui revient à Jésus-Christ. Conciliation merveilleuse de deux qualités différentes sous lesquelles

vous n'envisagez point assez le Ministre d'un sacrement dont le Sauveur semble avoir voulu par là vous faciliter l'usage. Oui, le Prêtre tient à votre égard la place de Dieu; c'est à lui à soutenir, par la sainteté de votre vie, la sainteté de son caractère. Il est juge revêtu de l'autorité de Dieu; à ce titre, il doit condamner, il doit punir le péché. Il est le Ministre de Dieu; en cette qualité il doit en défendre les droits. Mais si ces titres sont si nobles et si sublimes; c'est un homme qui en est pourvu: C'est-à-dire donc que si, d'une part, il est armé contre le péché; de l'autre, il connoît toute la foiblesse du Pécheur. C'est à-dire que, Dieu voulant que l'homme pécheur subisse le jugement dû à son péché, il le ren-

voye néanmoins à un juge parfaitement instruit des misères de l'humanité. D'où doit résulter l'admirable tempérament d'une sévérité inexorable contre le péché pour ne le favoriser jamais, et d'une pitié chrétienne envers le Pécheur qui sincèrement s'en accuse, et qui s'en repent, pour ne jamais le décourager.

Ne vous demandez donc plus ce que pensera le Ministre de Jésus-Christ. Je crois pouvoir vous répondre au nom de tous, qu'édifié de la douleur qui cherche à expier dans vous le péché, le spectacle présent de votre conversion ne lui laissera fixer ses regards sur celui de vos égaremens qu'autant qu'il sera nécessaire pour vous aider à y mettre fin. Persuadé, comme l'a dit S. Augustin, que tout

homme, et par conséquent lui-même, est capable des mêmes fautes que l'un d'entre eux se reproche, il pensera que, si vous avez eu de grandes foiblesses, vous avez la grande générosité d'en effacer les taches; que si vous avez tristement éprouvé la fragilité de l'homme, vous en triomphez saintement par la force du Chrétien; que si vous avez lâchement cédé à de funestes penchans, à de criminelles affections, à d'injustes ressentimens, vous ambitionnez la gloire d'en surmonter les impressions; que si le péché a malheureusement régné dans votre cœur, vous avez la droiture d'en condamner l'usurpation, et le louable dessein de le rendre à son légitime Maître. Il pensera que cette démarche, l'heureux effet de la Re-

ligion qui vous guide encore, et de la grâce qui vous invite et qui vous aide, prépare déja le Seigneur à vous recevoir; que son Ministre doit donc entrer dans les vues de ce Père tendre qui, loin d'humilier le Prodigue par le souvenir de ses écarts, s'empresse à lui marquer la joie que lui cause son retour. Il pensera, comme vous pensez vous-mêmes. Or, vous regardez moins avec indignation les désordres passés d'un Pécheur, que vous n'admirez la pénitence qui les répare; ainsi, les Ministres de Jésus-Christ s'occuperont-ils plus volontiers à bénir Dieu de la vôtre.

Savez-vous donc, Pécheurs, où l'on trouveroit plutôt une véritable honte? C'est à ne se confesser pas. Paradoxe au premier coup-d'œil

dont je n'ai le temps de vous indiquer qu'en peu de mots l'éclaircissement. Vous ne vous confessez pas: Quand le Monde s'en aperçoit, vous lui en dites plus par là que n'en diroit peut-être votre aveu secret. Vous ne vous confessez pas: Ceux qui le savent ne balancent guères à croire que ce qui vous éloigne de la Confession, c'est précisément le besoin que vous en avez. Vous ne vous confessez pas: Ah! sans doute vous craignez vous-mêmes qu'on ne le remarque. Grand Dieu, n'arrive-t-il jamais que, pour l'intérêt même de sa réputation, on fasse servir de preuve, à une vertu d'ailleurs suspecte, la marque même qui désigne qu'on est Pécheur; qu'on joue le rôle de la piété par l'hypocrisie sacrilège de la pénitence; qu'on cherche à

éloigner ainsi le soupçon d'une conduite dont on redoute l'éclat? Criminel abus, damnable ressource, artifice diabolique, qui ne prouve que trop, au préjudice du sacrement, qu'on trouve de la honte à ne pas s'en approcher!

Mais y vient-on avec sincérité; quelle en est la consolation? Je réponds à ceux qui se plaignent du trouble qu'il fait naître en eux: Eh! n'est-ce point, leur dirai-je avec S. Fulgence, parce que vous voulez éloigner toujours par vos œuvres, ce même pardon, que vous sollicitez pour vos péchés? Parce que, comme vous vous confessez sans ferme propos et sans douleur, vous le faites sans attrait et sans adoucissement; parce que la Confession est plutôt pour vous un simple usage du Christianisme, que l'effet

d'un désir véritablement chrétien; parce que, d'une part, si vous ne pouvez pas étouffer la voix de la grâce, de la conscience et des remords; vous écoutez, de l'autre, celle des inclinations, des habitudes et de l'indolence. Résistez efficacement à cette dernière; et, s'il vous reste encore du trouble, il aboutira bientôt à vous délivrer d'un trouble plus grand encore.

A peine, à peine aurez-vous commencé l'aveu de vos fautes, que sa rigueur paroîtra s'adoucir. La première issue donnée à ces maux, qui dévorent votre ame, vous enhardit à la développer toute entière; vous serez vous même étonné de la confiance qui vous soutient. L'aurez-vous fini, cet aveu salutaire? Vous vous chercherez, pour ainsi dire, dans

vous-même; mais vous y verrez un homme nouveau. Vous n'y retrouverez ni ce poids qui paroissoit vous accabler, ni ces péchés qui pouvoient vous perdre, ni ces frayeurs dont ils étoient l'origine, ni l'amertume du remède destiné à vous guérir. Merveilleux effet de la grâce du sacrement! Il met au même instant l'appareil sur la blessure; il appaise cette sensibilité qui souffroit de le découvrir; il transforme plus d'une fois en larmes de reconnoissance, celles que la crainte eût presque fait verser; il change en transports de joie, les allarmes de la Pénitence; il remplace, par le moment le plus délicieux, celui qui avoit paru le plus redoutable; il fait tressaillir aux pieds de Jésus-Christ, comme autrefois ceux qui ont été guéris

en son nom; il remplit, des impressions de sa bonté, le même cœur qui murmuroit peu auparavant de sa justice.

Allez en paix, vous a dit le Ministre de J.-C., après avoir remis lui-même vos péchés, *Vade in pace.* [Luc. v. 50.]. Ah! mes chers Auditeurs, si vous ne l'avez pas trompé vous-mêmes; si vous lui avez parlé avec cette bonne foi, cette droiture de cœur, cette préparation de l'ame, ce saint repentir; vous a-t-il fait illusion en vous annonçant la paix? En avez-vous jamais goûté de plus douce? Hélas! vous eussiez dit volontiers auparavant que de tout ce qui se pratique dans la Religion, la Confession est ce qu'il y a de plus dur; au moment où vous veniez de faire dignement la vôtre, vous

eussiez avoué que de toutes les consolations que la Religion ménage, vous n'en connoissez pas de plus grande. Allez en paix, *Vade in pace!* C'est-à-dire, vous voilà échappé à l'Enfer, devenu ami de Dieu, orné de sa grâce, rétabli dans vos droits, prémuni contre les surprises de la mort. Allez en paix, *Vade in pace.* Quelle parole, ô mon cher Auditeur! Et celui qui la profère, c'est celui à qui vous avez fait connoître votre état, qui a dû en juger avec prudence, qui a prononcé en votre faveur; mais sans vouloir vous flatter, à moins qu'il ne consentît lui-même à se perdre. Allez en paix, *Vade in pace.* Ah! de grâce, ne l'éloignez pas de vous, cette paix, par l'infidélité de vos aveux, par la stérilité de votre douleur, par l'insuffisance de vos précautions, par votre attachemen-

au péché! ou si, à ce prix, vous ne voulez pas la sentir, du moins n'accusez plus la Confession de ce que vous ne l'éprouvez pas. Allez en paix, *Vade in pace.* Quelle joie pour nous-mêmes, Chrétiens pénitens, lorsque, dans cette consolante parole, nous voyons renfermée à votre égard, celle de Nathan à David : Le Seigneur a éloigné de vous votre peché, *Dominus transtulit peccatum tuum*, [II. Reg. XII. 13.]; celle du Seigneur dans Isaie: J'ai dissipé vos péchés comme une nuée, *Delevi ut nubem iniquitates tuas.* [Is. XLIV. 22.]; celle de Jésus-Christ touchant le Publicain: Il est rentré purifié dans sa maison, *Descendit hic justificatus in domum suam.* [Luc. XVIII. 14.].

Allez donc à Jésus-Christ dans la personne de ses Ministres, c'est

lui-même qui vous y exhorte, vous qui êtes chargés du poids de l'iniquité, *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis.* [Math. XI. 20.]. Il n'exclut personne du tribunal de sa bonté. Allez-y sans délai, vous qui le redoutez à raison de ces anciennes habitudes qui ont mis à peine un intervalle entre vos péchés; vous qui, depuis longtemps, n'avez pas même pensé à en obtenir le pardon; vous qui, à leur excès, joignez presque le désespoir d'en sortir; vous qui en êtes effrayés, jusqu'à ne plus apercevoir pour vous de ressources. Ah! nous en avons une entre les mains, toujours supérieure à tous vos besoins. Dispensateurs des mérites de Jésus-Christ, distributeurs de sa grâce, de son sang, nous vous aiderons, nous vous engagerons, autant qu'il sera en nous, nous

vous disposerons à en recevoir les fruits. Non, non, nous ne serons pas rebutés de vos péchés; ne le soyez pas de notre zèle. Laissez-lui la sainte liberté de vous instruire, de vous éprouver, de vous ramener. Nous prononcerons alors sur vous un jugement de grâce; et ce Souverain Maître, approuvant, du haut de son trône, ce qu'a fait son Ministre dans le sein de son Eglise; Dieu ratifiant l'usage du pouvoir qui est émané de lui, comme parle S. Chrysostôme, nous aurons le bonheur de mériter le Ciel, en ayant la consolation de vous l'ouvrir, et d'y célébrer à jamais la bonté de Dieu qui nous le promet à tous. Je vous le souhaite, etc.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA SEMAINE SAINTE.

LA FOIBLESSE NATURELLE,

FAUX PRÉTEXTE POUR SE DISPENSER DE LA LOI DE DIEU.

Vade, et jam amplius noli peccare.

Allez, et désormais ne péchez plus. *S. Jean*, Chap. VIII.

Qu'opposez-vous ordinairement, mes chers Auditeurs, à cette exhortation que nous vous adressons de la part de Jésus-Christ; lorsque, nous disposant à répandre sur vous

les grâces de sa miséricorde, nous exigeons de vous la volonté sincère de ne plus irriter sa justice? Hélas! cette même foiblesse dont vous venez d'avouer le désordre, devient quelquefois dans vos idées une raison qui l'excuse. Ce n'est plus alors dans vous l'aveu de l'humilité qui reconnoît ses fautes: c'est l'envie de pouvoir les commettre encore, qui, adroitement, les autorise.

Sous quels traits ne cherche-t-on pas à nous peindre, et à se peindre à soi-même, la foiblesse naturelle à l'homme? Triste vérité, dont chacun en particulier trouve la preuve dans lui-même, et que l'expérience générale appuye! Déplorable condition de l'humanité et dont elle gémit! Source féconde des déréglemens, et qui, sans cesse,

les multiplie! Mais enfin, et c'est toujours la conclusion à laquelle on en veut venir, comment trouver le péché si condamnable, dès que le Pécheur est si foible? Comment, en avouant tant de foiblesse dans l'homme, se persuader qu'il y ait tant de malice dans le péché? En un mot, comment être tout-à-la-fois et malheureux d'être foible, et coupable d'être Pécheur?

Erreur, mes Frères, erreur dont inutilement vous voudriez vous prévaloir pour pallier vos égaremens, et que j'entreprends de dissiper par deux Réflexions dont j'espère que vous sentirez la solidité. Vous prétendez, par votre foiblesse, accuser vos égaremens; et moi, je soutiens que vos égaremens sont évidemment criminels, malgré votre foiblesse: pourquoi? Parce qu'il est dans vous une foi-

blesse que vous croyez n'être simplement que malheureuse, et qui cependant est elle-même coupable. Faisons de cette seule proposition tout l'objet de ce Discours. *Ave Maria.*

A parler exactement, ce qu'il y a de repréhensible et de blâmable dans la foiblesse, ce n'est pas la foiblesse même. Et, comme elle peut devenir une source de fautes dans celui qui s'y abandonne, elle peut donner et bien des vertus et bien des mérites à celui qui la surmonte. Quelle est donc la foiblesse que j'appelle coupable? C'est celle à laquelle on n'oppose pas de nécessaires efforts; c'est celle qu'on augmente par de criminelles affections au péché, et par la fuite des secours divers que la Religion

fournit au Chrétien. Or, telle est, mes chers Auditeurs, la foiblesse des Pécheurs qui persistent à l'être. Foiblesse coupable, parce qu'elle succombe, faute de ne savoir pas résister ; première Partie. Foiblesse coupable, parce qu'elle succombe, faute de ne vouloir pas résister ; seconde Partie.

PREMIERE PARTIE.

Nous entendons les hommes se plaindre de la force de leurs penchans. Mais quand forment-ils ces plaintes, c'est quand nous les exhortons à leur résister. Dans d'autres circonstances, ils en sont les panégyristes, ils en vantent la douceur, et ils se plaisent à les éprouver, parce qu'ils aiment à les satisfaire. C'est-à-dire, que si

quelquefois ils en accusent la violence, ce n'est pas pour se défendre du crime, mais pour s'en épargner le reproche. Les plus parfaits d'entre les Justes ont, il est vrai, reconnu leur foiblesse, mais pour en déplorer la misère, pour en prévenir les effets; et nous voyons, avec une sorte d'étonnement, les larmes de leur humble componction, lorsque nous les rapprochons de l'édifiante sainteté de leur vie. Mais c'est qu'en même temps qu'ils pratiquoient le bien avec effort, ils s'humilioient d'y trouver tant d'obstacles au dedans d'eux-mêmes. C'est qu'ils se craignoient comme leur ennemi : parce qu'ils avoient à étouffer ce sentiment purement naturel qui est souvent ennemi de la vertu. C'est qu'ils rougissoient de l'empire de cette loi des

sens qui combat celle de l'esprit. Et cette foiblesse que le commun des hommes se borne à regarder comme l'excuse du péché, ils la regardoient à plus juste titre comme la déplorable suite du péché qui a ravagé la Terre.

Considérées sous ce point de vue, nos inclinations devroient être pour nous un sujet de douleur; et nous ne voulons nous en faire qu'un prétexte de déréglemens. Pour céder plus librement à tous les désirs de la nature, nous affectons de ne rien apercevoir dans eux que de naturel, nous approuvons le désordre de nos penchans, pour nous autoriser à les suivre.

Soyons vrais, et nous conviendrons que c'est la lâcheté qui l'entretient, l'imprudence qui l'ex-

pose, l'habitude qui la fortifie; trois sources les plus ordinaires comme les plus fécondes de la foiblesse que nous accusons, au lieu de la corriger; trois Réflexions que je vais indiquer sommairement, en laissant à votre bonne foi le soin de les achever par les développemens et les applications qu'elles fournissent.

D'abord la lâcheté qui l'entretient. Nous nous gardons bien de vous laisser ignorer qu'il y a des difficultés à vaincre, pour vivre fidèle à la loi de Dieu. L'Evangile à la main, nous vous disons qu'il en coûte pour se combattre et pour triompher de soi, qu'il faut maîtriser ses inclinations, former son cœur, imposer silence à ses sens, dompter la chair, se renoncer à soi-même. On n'est

Disciple de Jésus-Christ qu'à cette condition; et malheur à nous, si nous cherchions à élargir la voie qui conduit au salut. Environnés d'écueils, assiégés d'ennemis qui nous pressent, tant au dehors qu'au dedans, nous sommes jetés dans la vie comme sur un champ de bataille où il nous faut toujours avoir les armes à la main. Vases fragiles, nous courons à chaque pas risque d'être brisés; le limon impur dont nous fûmes pétris s'empreint à tout notre être! Point d'exemption à ce tribut général; et c'étoit au nom de tous les enfans d'Adam que David s'écrioit: J'ai été conçu au sein de l'iniquité, et j'ai pris naissance dans le péché [*Ps.* L. 7.]. Vous avez grand soin de nous objecter ces tristes vérités; de nous répéter ces paroles du Roi-Prophête, mais

dans un sens bien différent du sien. C'étoit de sa part le langage d'un cœur humilié, et non l'aveuglement d'un cœur coupable. Il se retraçoit l'image de ses maux pour en implorer le remède; il ne cherchoit pas à diminuer la griéveté de son crime. Il s'affligeoit de sa foiblesse, et il ne la justifioit pas. Il puisoit dans le sentiment de sa foiblesse un motif de plus pour s'exciter au courage nécessaire pour en triompher. Il ne s'en faisoit pas un prétexte pour tomber dans des chûtes nouvelles.

Vous êtes foibles: qui vous le nie? C'est donc pour vous une nécessité de veiller sur vous mêmes, selon l'ordre précis que nous en donne à tous le Sauveur des hommes: L'esprit est prompt, disoit-il à ses Disciples, mais la chair est foible;

veillez donc et priez, afin de ne pas succomber à la tentation. [*Math.* XXVI. 41.-*Marc.* XIV. 38.]. Pour cela, ne vous abusez donc point par une fausse confiance dans vos propres forces. Si le plus fort doit craindre d'être renversé; à plus forte raison celui qui ne peut pas se refuser à lui-même l'aveu de sa foiblesse. La plus légère attaque suffit pour vous abattre, je vous crois; mais quelle preuve alléguerez-vous du courage avec lequel vous ayez résisté? Oui, du courage, mes chers Auditeurs, sans doute, il en faut contre tant de périls; mais vous, répondez franchement à S. Paul, qui vous demande, ainsi qu'il disoit autrefois aux Fidèles de la Judée, si vous avez résisté jusqu'à l'effusion de votre sang [*Rom.* VII. 25.]. Cette

question, je le sens, vous allarmeroit trop: Je vous demande, moi, simplement, quelle preuve vous auriez à nous fournir d'une générosité chrétienne qui ait essayé seulement de résister. Foiblesse réelle, si vous voulez; mais, avec plus de sincérité, vous conviendrez aussi qu'il y a manque de courage bien plutôt encore que manque de force.

Remarquez, en effet, Chrétiens mes Frères, et cette remarque est décisive, que ceux qui se plaignent de leur peu de force dans les combats que la loi de la chair oppose à la loi de Jésus-Christ, sont précisément ceux qui ne font aucun effort pour les surmonter. Ah! si, malgré leurs soins et leur zèle, je voyois, abattus sous le poids de l'Evangile ceux que leur fidélité soumet, j'aurois sans doute peine

à comprendre comment est praticable ce que personne ne réussit à pratiquer; mais quels sont les foibles? Avouez-le, mes chers Auditeurs, ce sont ceux qui veulent l'être; ceux qui ne font rien pour s'empêcher de l'être: ceux qui se récrient tant contre la mortification des sens. Vous n'entendrez sortir que du sein des plaisirs de la vie les déclamations d'une molle sensualité qui s'en nourrit. Ce n'est pas là le langage de ceux qui crucifient leur chair et ses convoitises, et qui entretiennent dans leurs ames le droit de leur commander. Quels sont ceux qui regardent, comme au dessus des forces humaines, cette pureté de mœurs qui fait la gloire de ceux qui la conservent? Vous n'entendrez soutenir la nécessité de céder à des feux

criminels qu'à l'audacieuse licence qui se plaît à les enflammer. Ce n'est pas là le langage de ces ames pures que la vertu des Anges rend supérieure aux foiblesses de l'humanité. Quels sont ceux qui accusent l'inévitable fatalité qui entraîne dans les erreurs du Monde? Vous n'entendrez affirmer qu'il est impossible d'échapper aux écueils du Monde, qu'à cette frivole vanité qui s'applique à lui plaire; qui affecte d'en méconnoître les illusions quand elle s'y livre, et qui les exagère ensuite pour s'y livrer. Ce n'est pas là le langage de ceux qui regardent le Monde comme une figure qui passe; qui en usent par nécessité, sans s'y attacher par aveuglement. Quels sont ceux qui traitent de puérile et de minutieuse l'obligation de veiller con-

tinuellement sur soi même? Vous n'entendrez de misérables objections contre cette attention nécessaire, que de la part de ces esprits dissipés qui semblent se dépouiller de la faculté de réfléchir, à mesure qu'ils écartent le sérieux de la réflexion; qui croyent n'exister qu'à la faveur des amusemens tumultueux sous lesquels ils voilent les devoirs attachés à leur existence; et qui s'occupent à s'étourdir, pour goûter sans amertume les joies insensées qui naissent de leur étourdissement. Ce n'est pas là le langage de ces esprits solides, saintement pénétrés de la présence du Dieu qui les observe, et qui cherchent dans ses regards la règle sûre et le consolant témoin de leurs œuvres. Quels sont ceux qui rejettent avec hauteur les vérités que

la Foi propose, et avec mépris les soins que la piété demande? Vous n'entendrez prononcer témérairement contre l'un et l'autre, que ces hommes pour qui l'indépendance est le bien suprême; qui refusent d'étudier la Religion pour se dispenser de les croire; qui défigurent le portrait des vertus chrétiennes, pour les abandonner sans remords. Ce n'est pas le langage de ceux qui s'empressent à connoître la solidité des preuves sur lesquelles est appuyée la Foi, et la noblesse des motifs qui dirigent la piété.

Après cela, qu'ils se plaignent d'être foibles. Eh! vous-mêmes, mes chers Auditeurs, comment ne le seriez-vous pas? Loin de diminuer dans vous cette opposition au bien qui vous en éloigne,

vous la nourrissez par les dispositions de choix dans lesquelles vous persévérez. Tout attrait pour la vertu doit nécessairement s'affoiblir, dès qu'on consent à être tout occupé des charmes du vice. En vivant comme vous vivez, vous vous persuaderez toujours que vous ne pouvez pas vivre autrement. Vous vous plaignez d'être foibles, dites plutôt que vous êtes lâches. La foiblesse est un défaut de pouvoir, la lâcheté est le défaut de la volonté. Ne confondez pas l'une et l'autre. La volonté, quand elle est vive, dispose bientôt à pouvoir; et, lorsque vous croyez ne pouvoir pas, c'est uniquement parce que vous ne voulez pas. Vous vous plaignez d'être foibles? Ah! vous dites vrai, et nous l'avouons: votre foiblesse est

même poussée à l'excès; et c'est pour cela que vous n'en êtes que plus condamnables, pourquoi? Parce que, à la lâcheté qui l'entretient sans cesse, vous ajoutez l'imprudence qui l'expose.

C'est un oracle de la sagesse éternelle : Que celui qui aime le péril, y périra [*Eccl.* III. 27.]. Comment, mes chers Auditeurs, vous défendre de votre propre foiblesse, quand elle vous est chère? Ne nous accusez pas de porter le fer trop avant dans la blessure; il le faut bien, puisque, loin de craindre votre mal, vous l'aimez! Oui, vous l'aimez, puisque vous repoussez et le remède et le médecin. Oui, vous l'aimez, puisque vous seriez fâchés d'être guéris. Que l'on vous parle de vous arracher cet œil, cette main qui

sont une occasion de chûte [*Marc.* IX. 46.] : vous prenez ardemment leur défense. Cette société vous engage dans des liens criminels : que l'on vous parle d'en rompre la chaîne ; on vous demande l'impossible. Ces spectacles irritent vos sens, enflamment votre imagination : que Jésus-Christ les condamne par les voix de ses Ministres : vous ne manquez jamais ni de raisonnemens, ni d'autorités mondaines pour les absoudre. Ces mauvaises lectures ébranlent votre Foi, compromettent votre innocence : que votre raison elle-même et votre propre expérience vous crient que vous n'y recueillez que des fruits de mort ; n'importe, il faut à tout prix connoître la science du bien et du mal. Vous convenez des périls qui vous en-

vironnent ; et vous les affrontez. Vous acccusez éternellement la sévérité des préceptes; et vous ne prenez aucune précaution pour les observer; de la violence de vos passions, sans cesse vous attirez le feu qui vous dévore. Faites un secret retour sur vos chûtes. Qu'eût-il fallu pour les éviter? Savoir les craindre. Vous eussiez échappé à l'ennemi, si vous en eussiez prévenu les attaques. Il n'eût pas triomphé de vous, si vous ne lui eussiez pas fourni de nouvelles armes. Le sentiment même de votre foiblesse eût été le principe de votre force. Une prudence chrétienne qui fuit le danger, tel est le préservatif que vous offroit le Christianisme; une imprudente sécurité, telle est la cause trop active qui entretient et vos foi-

blesses et vos prévarications. Bientôt l'habitude les a rendues presque incurables.

S'il m'étoit permis de demander à chacun de vous par quelle voie il a tristement abouti à cet état d'une mortelle langueur, dont il ne peut plus se résoudre à sortir, et qu'il déplore; ne me suffiroit-il pas de présenter à chacun de vous l'histoire de sa vie? S'agit-il de vous élever à Dieu par la prière? Non-seulement, vous n'y goûtez aucune consolation, ce n'est pas là ce qui en fait le mérite; mais vous accusez le dégoût qui vous saisit, et l'ennui qui vous en détourne. La légèreté d'une imagination toujours égarée sur les divers objets qui la frappent ou qui l'intéressent, voilà, selon vous, votre malheur. Mais combien de

temps avez-vous laissé s'écouler sans vous ressouvenir de Dieu? Quel oubli de ce qu'il y a de plus sacré dans les vérités de la Foi! Quelles omissions de ce qu'il y a de plus essentiel dans les devoirs du salut! Quel abandon des moyens qui pouvoient vous rappeler à vous-mêmes! Voilà votre péché. C'est l'excès de votre négligence qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de vous arracher à une occasion qui vous entraîne et qui vous perd? Nous vous voyons quelquefois verser des larmes. Hélas! ce ne sont pas des pleurs d'expiation sur les fautes que vous confessez; ce sont des pleurs de découragement sur les obligations que vous désespérez de remplir. Vous faites valoir la vivacité du sentiment, la force de l'inclina-

tion, l'ardeur de l'attachement; voilà, selon vous, votre malheur. Mais combien n'avez-vous pas resserré les liens funestes qu'il faut rompre! Combien le goût volontairement entretenu de la passion n'en a-t-il pas accru la violence! Combien n'avez-vous pas enraciné les affections que nous travaillons à réprimer! Voilà votre péché. C'est l'excès de vos criminelles attaches qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de régler vos mœurs et votre conduite sur les maximes de l'Evangile? Vous nous exposez ce qu'il y a de vif dans l'attrait, de séduisant dans les objets, de dangereux dans les circonstances, de soutenu dans la tentation. Voilà, selon vous, votre malheur. Mais combien n'avez vous pas ouvert d'entrées à ce

poison funeste qui vous dévore! Les images que la pensée forme, les impressions que la lecture opère, les maximes que la volupté débite, le langage que la tendresse tient, les sentimens que la licence adopte, la flamme que les regards excitent, la liberté que le fracas des plaisirs autorise, le désir de plaire que la vanité fomente, les artifices de la séduction dont le libertinage s'occupe: Voilà votre péché. C'est l'excès de vos déréglemens qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de pardonner une injure, d'aimer un ennemi, de remplir les devoirs de la Charité? Vous nous objectez votre propre cœur. Il sent, nous dites-vous, trop vivement, pour que les impressions s'effacent; s'il est singulièrement affecté du mal qu'il éprouve, c'est

qu'il est tendrement reconnoissant d'un bienfait quand il le reçoit; la même sensibilité qui le rend généreux, devient malgré lui un principe de haine; la délicatesse de sentiment ne peut être blâmable; on ne sauroit consentir à s'en faire le reproche; voilà, selon vous, votre malheur. Mais un orgueil secret que vous n'avez jamais cessé d'écouter, et une fierté jalouse qui vous a toujours représenté comme un avilissement ce pardon que le Christianisme vous ordonne comme une vertu; la satisfaction cruelle que vous avez constamment cherchée en humiliant quiconque avoit osé vous déplaire; le faux point d'honneur dans lequel vous avez fait gloire d'établir en partie le vôtre: Voilà votre péché. C'est l'excès de vos délicatesses, de vos

ressentimens, de vos animosités qui a produit l'excès de votre langueur. S'agit-il de porter votre croix selon la parole de Jésus-Christ [*Luc.* XIV. 27.]; d'obéir aux lois de la pénitence, de marcher à sa suite : vous nous exprimez énergiquement la répugnance que les souffrances inspirent, l'idée triste sous laquelle se présente à vous tout ce qui tend à affliger la nature, le désir d'être heureux, commun à tous les hommes : Voilà, selon vous, votre malheur. Mais le soin immodéré de sacrifier tout aux commodités de la vie, la superfluité du luxe ajoutée à l'abondance du nécessaire, l'amour du bien-être porté jusqu'au raffinement de la mollesse : Voilà votre péché. C'est l'excès d'un amour déréglé de vous-même qui a

produit l'excès de votre langueur.

J'en dirois autant de tous les divers points de la morale chrétienne, si le temps m'en permettoit l'utile détail; et je tiendrois à tous les Pécheurs le même langage. Puisque le péché est la blessure de l'ame; il est donc naturel que l'ame s'affoiblisse à mesure qu'elle multiplie les péchés, et que les excès de l'habitude produisent l'excès de la difficulté de la rompre. Une longue suite d'années employées à se satisfaire; un amas de penchans toujours flattés; l'assemblage de toutes les passions, qui, tour-à-tour, agitent un cœur, et qui le subjuguent; les fureurs de l'ambition qui le dirigent; les ardeurs de la cupidité qui le rongent; les

amorces du plaisir qui l'attirent; l'attachement aux biens sensibles qui l'absorbe; l'ivresse des joies du siécle qui l'étourdit: telles sont les causes journalières de cette foiblesse excessive dont on se plaint. J'en atteste la sincérité de ceux-mêmes qui en alléguent le prétexte; et je les forcerois à convenir qu'ils eussent trouvé plus facile d'éviter une première chûte, qu'il ne leur paroît aisé aujourd'hui de mettre une digue au torrent dont ils disent que par foiblesse ils suivent le cours. En conséquence, je leur demanderai en même temps s'il sont autorisés à s'en plaindre. Quoi! vous murmurez de ce qu'il y a aujourd'hui de pénible pour vous dans les routes de la vertu; et c'est parce que vous n'avez pas seulement voulu

essayer d'y marcher. Vous êtes effrayés de la morale pure de l'Evangile; et c'est parce que vous n'avez jamais écouté que la fausse morale du Monde. Vous n'éprouvez que des résistances à la voix de vos obligations; et c'est parce que vous n'avez jamais consulté que la voix de vos désirs. Vous gémissez de ce que vos penchans vous dominent; et c'est parce que vous n'avez jamais entrepris de leur commander. Oserez-vous le reprocher à Dieu? Est-ce donc sur lui que doit retomber le blâme de votre conduite? L'accuserez-vous de votre infortune, quand il est en droit de punir vos égaremens? Eh! quel est, mes chers Auditeurs, quel est sur la Terre, le genre de mérite qu'on puisse acquérir, sans s'exercer à ce qui le

forme? Comment prétendriez-vous devenir vertueux, sans prendre les moyens de l'être, et en prenant tous les moyens de ne l'être pas? Ce que vous appelez simplement le malheur de votre foiblesse est donc visiblement l'effet de votre péché.

Mais ce qui achève de rendre votre foiblesse inexcusable, c'est qu'elle devient toute volontaire.

SECONDE PARTIE.

Je n'oublie point, mes chers Auditeurs, ce dont je suis convenu avec vous, dès le commencement de ce Discours, que notre nature est fragile, inconstante, et toujours d'autant plus près de sa chûte, qu'elle croit en être le plus loin. Je l'oublierois, que S. Paul me

ramèneroit bientôt à cette affligeante vérité, quand il me dit en parlant de lui-même: Qu'il étoit porté à ne pas faire le bien qu'il vouloit, et à commettre le mal qu'il ne vouloit pas; quand il déclare qu'au sein même des révélations extraordinaires qui lui sont faites, il sent l'aiguillon de la chair qui l'avertit de son humanité, et lui fait craindre pour son propre salut. [II. *Cor.* XII. 7.—I. *Cor.* IX. 27.]. Mais il ne laisse pas oublier non plus que Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au delà de nos forces; [I. *Cor.* X. 13.], et que si nous venons à succomber, c'est un choix libre et déterminé de notre part qui nous a entraînés. Et certes, pouvons-nous croire que Dieu nous demande rien d'impossible? Il vous

avertît, nous dit S. Augustin, de faire ce que vous pouvez, de demander ce que vous ne pouvez pas, et il vous aide, afin que vous le puissiez: *Deus impossibilia non jubet, sed jubenda monet, ut et facere quod possis, et petere quod non possis, et adjuvat ut possis.* Dogme évident au jugement de la raison; car, quelle folie, continue le saint Docteur, de commander à quelqu'un ce qu'il ne peut pas exécuter? Et quelle injustice ne seroit-ce point de sa part de punir celui qui n'a pas eu le pouvoir de faire ce qui lui a été commandé? Comment donc, conclut-il en un autre endroit, un Dieu sage nous feroit-il des préceptes auxquels nous ne pourrions nous soumettre? Comment un Dieu bon nous puniroit-il pour des

crimes que nous n'aurions pas pu éviter? De là, la forte expression de S. Jérôme, lorsqu'il dit entendre avec exécration, ce sont ses termes, le blasphême de ceux qui attribuent à Dieu des commandemens que les hommes ne peuvent pas observer; et il est hors de doute, ajoute S. Basile, que si nous n'avions pas reçu de lui le pouvoir d'obéir, Dieu ne nous auroit rien ordonné, *Sine dubio non prœcepisset, nisi etiam facultatem fuisset largitus.* D'où il résulte; et prenez garde, je vous prie, à cette conséquence: d'où il résulte qu'en prétendant justifier votre péché par le prétexte de votre foiblesse, vous accusez, vous calomniez le Seigneur; car, s'il est vrai que vous soyez trop foibles pour être vertueux,

Dieu n'est donc pas équitable, en vous faisant un devoir de la vertu. Point de milieu : Ou ses lois sont injustes, ou vous êtes des prévaricateurs ; ou il vous commande sans discernement, ou vous désobéissez sans excuse ; ou les ordres que vous intime la Religion, sont des chimères, ou il est en votre pouvoir de les accomplir.

Mais qu'arrive-t-il ? C'est que le pouvoir que Dieu vous donne, vous ne pensez point à le rapprocher des obligations qu'il vous impose. Vous séparez la fin à laquelle Dieu vous appelle, des moyens qu'il vous fournit pour y arriver. Vous vous dites à vous-mêmes : Voilà ce que je suis, et voilà ce que je devrois être, sans ajouter : Voilà comment je puis le devenir;

comme si, dans l'enfoncement de quelque lieu profond, vous portiez de timides regards sur l'élévation où il vous est ordonné d'atteindre, sans voir qu'il est des degrés qui peuvent vous y conduire; ou comme si, uniquement occupés de la distance du terme auquel vous devez tendre, vous paroissiez oublier qu'il est une route qui aide à franchir le long intervalle qui forme l'éloignement. Vous faites à Jésus Christ l'injure de croire qu'il a pu vous donner un Evangile trop sublime pour votre portée, un joug impossible à porter, des commandemens trop durs pour pouvoir être mis en pratique, des préceptes bons, dites-vous, pour des Anges, et non pour des hommes, des exemples plus faits pour être admirés que pour être imités; qu'en

conséquence il vous trompe en vous ordonnant de marcher sur ses traces, quand il vous est impossible de les suivre; en vous prescrivant une perfection chimérique et trop au dessus de vos forces. L'aveu que vous faites de votre foiblesse se change en terreur, en pusillanimité. Ce n'est point défiance de vous mêmes, c'est abattement. Ce n'est point la crainte légitime de tomber, parce que vous êtes foibles quand vous êtes réduits à vous-mêmes; c'est la peur du combat, négligence coupable et défaut de volonté. Car, s'il est des secours pour la foiblesse, comme il n'est pas possible d'en douter; si ces secours rendent souvent les hommes supérieurs à leur foiblesse, comme l'expérience réussit à le confirmer, il n'y a donc plus foiblesse, mais

abus de liberté, mais une préférence criminelle donnée au péché; Dieu est absous, l'homme seul est coupable. Or, voilà mes Frères, la conséquence irrécusable à laquelle nous voulons vous amener, pour vous condamner vous-mêmes dans vos faux prétextes, et vous engager à changer de vie.

En effet, mes chers Auditeurs, c'est ici que nous pouvons et que nous devons vous dire, comme l'écrivoit S. Paul aux Ephésiens: Revêtez-vous des armes du Seigneur, *Accipite armaturam Dei.* [Eph. VI. 13.]; vous pourrez alors résister aux assauts de l'ennemi dans les jours de sa plus grande fureur, *Ut possitis resistere in die malo.* [Ibid.]. S'il est vrai, ainsi que le reconnoît l'Apôtre, que personne ne peut prononcer d'une

manière salutaire le nom du Seigneur Jésus, sans être inspiré de l'Esprit saint [1. *Cor.* XII. 3.]; il n'est pas moins vrai, comme le même Apôtre le confesse, que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie, *Omnia possum in eo qui me confortat.* [Phil IV. 13]. S'il est vrai que nous soyons constamment exposés à la tentation, il n'est pas moins vrai que la fidélité de Dieu ne permettra pas que la force de la tentation surpasse la nôtre, *Fidelis Deus qui non patietur vos tentari suprà id quod potestis.* [II. Cor. I. 18.]. En un mot, s'il est vrai que nous portons dans nous-mêmes notre ennemi le plus dangereux, il n'est pas moins vrai que la grâce de Dieu est avec nous pour nous défendre, lorsque sincèrement nous en implorons l'ap-

pui, *Gratia Dei mecum.* [1. Cor. xv. 10.].

Je vous accorde un moment que la vertu n'est point à votre portée: Pourquoi donc négligez-vous de recourir à Dieu qui en fait naître le désir, et qui en facilite les actes? Pourquoi cette fuite de la prière qui en obtiendroit infailliblement la grâce? Pourquoi ce dégoût habituel de nos saintes pratiques, cette indifférence pour l'auguste sacrifice de nos autels, et pour les sacremens qui la communiquent? A vous entendre, nous vous proposons ce qui est le propre des ames vertueuses; pourquoi donc vous éloignez-vous de ce qui tendroit à vous rendre vertueux? Ah! je comprends comment vous pouvez vous croire sans ressource, si ce qui est le soutien

des Foibles, vous ne l'envisagez que comme l'apanage des Forts. Ah! mes chers Auditeurs, si, au lieu de ces plaintes vagues et hypocrites par lesquelles vous n'accusez extérieurement votre foiblesse, que pour vous pardonner intérieurement vos chûtes, vous portiez au pied des autels l'humble aveu de vos besoins; si, au lieu de vous livrer à cette pusillanimité de sentiment qui sert de voile à l'audace de vos passions, vous vous rappeliez ce que la Foi vous apprend de la force de Dieu qui est la vôtre; si, au lieu de vous endormir dans une inaction funeste, en répétant avec langueur, *je ne puis pas,* vous réveilliez cette pernicieuse indolence, en disant avec générosité, *je veux!* Que bientôt vous pourriez efficacement ce que

sérieusement vous auriez voulu! Que bientôt, avec tous les secours de la grâce et des sacremens, tout Pécheurs que vous êtes, vous viendriez à bout de triompher de vous-mêmes! Je vous crois donc, quand vous étalez avec tant de complaisance ce qu'il y a de redoutable dans votre foiblesse; mais apprenez aussi de ce qu'il y a de fort dans les moyens que la bonté du Seigneur vous a ménagés pour vous relever de vos chûtes, et vous soutenir contre votre foiblesse.

Je vous suppose donc, mes chers Auditeurs, animés de ce désir sincère de conversion qui ne remet pas au lendemain, mais qui ne regarde pas derrière soi, et qui s'abandonne franchement aux saintes inspirations que la grâce de Dieu aime si souvent à faire

naître dans vos cœurs, où les affections étrangères viennent hélas sitôt l'étouffer; mais disposés enfin à trancher dans le vif; je vous suppose dans cette disposition généreuse dont parle l'Apôtre, quand il dit: Aussitôt que la grâce du Seigneur se fit entendre à mon cœur, à l'instant, à l'instant même, je n'ai plus acquiescé à la chair et au sang, *Continuò non acquievi carni et sanguinis.* [Gal. 1. 16.]; tels que l'Enfant Prodigue, vous écriant: Je reviendrai à mon Père, et il s'est mis aussitôt en route, recevant des mains de la Foi le bouclier dont elle arme ses serviteurs, pour combattre le généreux combat, et repousser, par son moyen, les traits enflammés de l'ennemi: quel changement alors s'opère dans vos sentimens et dans

votre conduite! Quelle lumière divine vous éclairera sur ces vérités saintes que vous redoutez, parce que vous avez craint de les regarder de trop près! Quelle force surnaturelle vous élévera au dessus de ces sacrifices dont le nom seul vous fait peur, parce que vous n'avez pas voulu éprouver encore combien le Seigneur est doux à ceux qui le servent! Combien le Monde et ses vains plaisirs, ses tentations et ses dangereux prestiges, changeront d'aspect à vos yeux! Aujourd'hui le péché se présente à vous sous des images riantes; une inclination qui flatte, des désirs qu'il satisfait, une prétendue liberté qu'il procure, un faux bonheur qu'il promet: A cette vue votre cœur s'est ému, votre fidélité fut ébranlée, elle succombe; voilà

votre foiblesse : Mais les trésors de colère que le péché amasse; mais le glaive de la vengeance divine que le péché suspend sur vos têtes; mais les horreurs de l'Eternel abyme que le péché creuse sous vos pas: A cette pensée, le même cœur s'allarme, il frémit, il s'élance vers Dieu, il s'écrie avec le Prophête : Des bords du précipice où je suis, du sein même du Monstre qui m'a englouti, je vous adresse, ô mon Dieu, une voix suppliante, *De ventre inferi clamavi.* [Jon. II. 3.]. Le Dieu de David pénitent, de Jonas humilié, vous a entendu: Voilà votre force. Aujourd'hui, il est vrai, le Monde vous attire par ses charmes séducteurs, l'empire des mœurs du Monde et de ses exemples vous engage, les douceurs de

la vie du Monde vous captivent: Voilà votre foiblesse; mais enfin vous reconnoissez dans le Ciel un Maître souverain qui a réprouvé le Monde, qui viendra juger le Monde, qui jamais n'admettra dans son royaume les partisans criminels du Monde; voilà votre force. Il est vrai, les objets sensibles vous frappent, les liens de la Terre vous occupent, leur possession vous enchaîne: Voilà votre foiblesse; mais évidemment ces biens ne font pas votre fin, puisque nécessairement ils vous échappent; mais évidemment ces biens ne sont que passagers, puisque nécessairement la mort vous en dépouille; mais évidemment ces biens n'offrent pas un bonheur complet, puisque nécessairement vous portez plus loin vos désirs:

Voilà votre force. Il est vrai, les piéges vous environnent, les écueils se multiplient, les caprices de la volonté préparent l'inconstance de la vertu : Voilà votre foiblesse; mais les vérités divines sont une règle immuable, mais l'œil divin qui éclaire votre conduite est toujours fixé sur vous; mais le moment de votre péché peut devenir celui de votre supplice; mais vous ouvrez l'Enfer sous vos pieds, dès que vous ouvrez votre cœur au crime: Voilà votre force. Il est vrai, la voix des passions est éloquente: Voilà votre foiblesse; mais la voix de la Religion est décisive; mais la voix de la grâce est insinuante; mais la voix de la conscience est habituelle; mais la voix du remords est accablante; mais la voix du bon exemple est

persuavive: Voilà votre force. Opposez situation à situation. Elle vous paroît dure l'obligation de la résistance; jetez un regard réfléchi sur le danger de celui qui succombe, comme sur les efforts qu'il doit vous en coûter pour être fidèle; comparez en le terme avec les suites de votre infidélité; les délices inénarrables du Paradis, avec les supplices éternels de l'Enfer, le temps de la miséricorde et les temps de la justice; la brièveté de cette vie qui nous est donnée pour mériter les récompenses qui ne finiront pas. Aujourd'hui vous bravez les arrêts de la justice de Dieu; demain vous pouvez être écrasé sous son bras. Un fil léger vous soustrait à sa colère: Que ce fil se rompe; vous êtes englouti dans l'Eternité.

A l'appui de ces réflexions salutaires, la Religion vous présente des secours qui contribuent le plus puissamment à les rendre efficaces, à savoir la grâce vivifiante de ses sacremens. Le tribunal de la pénitence vous offre l'expiation et l'absolution de vos péchés; la table eucharistique, le pain des forts, le gage de la vie éternelle; et, avec ses sacremens, tous les secours proportionnés à votre foiblesse.

Il ne vous reste donc plus aucun titre suffisant de réclamation contre vos devoirs. Et quel en seroit encore le prétexte? Seroit-ce que votre foiblesse est sensible, et que le secours ne l'est pas? Ce secours n'est pas sensible! Ah! dites d'abord qu'au lieu d'y recourir, vous n'avez point cherché jusqu'ici à en profiter; qu'en même temps

que vous vous plaignez de n'avoir pas de secours, vous en avez redouté le succès; que vous auriez voulu n'en avoir aucun, pour vous livrer à vos penchans sans crime; ou en avoir de telle nature, que vous ne trouvassiez aucune peine dans l'exercice de la vertu. Ce secours n'est pas sensible! Non, sans doute, si vous ne regardez comme tel que ce qui est du ressort des sens; mais ce qui parle à l'esprit, mais ce qui convainc la raison, mais ce qui touche le cœur, mais ce qui est l'expression de la sagesse, mais ce qui est la leçon de l'expérience, n'a-t-il donc rien qui puisse se faire sentir? Ce secours n'est pas sensible! Mais quoi de plus sensible pour vous que la vanité du Monde? Vous vous en plaignez. Que le tour-

ment des passions? Vous l'éprouvez. Que l'amertume des remords? Vous en êtes déchirés. Que le tranquille bonheur d'une conscience pure? Vous l'enviez. Que la paix de l'ame? Il y a eu un temps où vous l'avez goûtée. Ce secours n'est pas sensible! Quoi! vous ne sentez pas que le nombre des jours est limité; que leur terme s'avance; qu'il en est un où la mort viendra vous frapper; que de tous les biens qui peuvent vous appartenir, elle ne vous laissera que le mérite de vos œuvres; que seules elles vous suivront au tribunal de Dieu qui doit vous juger? Ce secours n'est pas sensible! Mais rendez sensible par la réflexion ce que la dissipation vous empêche d'apercevoir; élevez vos pensées vers Dieu, et laissez-les retomber sur

vous-mêmes; prenez et lisez la loi du Seigneur, écoutez ses Prophêtes, étudiez ses volontés, méditez les préceptes de son Evangile, l'ordre de sa Providence, les desseins de sa sagesse, les menaces de son courroux, les promesses de sa bonté, les témoignages de son amour; repassez, dans le sérieux d'une solide attention, la suite de vos années; voyez ce qui vous reste à ce moment de tous les désordres de votre vie passée; connoissez le vide et le malheur de tout ce qui n'a pas été l'ouvrage de la vertu. Ce secours n'est pas sensible! Ah! mes Frères, j'en appelle à votre cœur, il sent, comme malgré lui-même, l'horreur du vice; il se le reproche alors qu'il s'y abandonne; il est lui-même témoin contre vous, et condamne le premier sa foiblesse; il anticipe

le jugement que Dieu doit un jour prononcer.

Que si après cela il vous reste encore des combats à soutenir, des difficultés à vaincre ; pensez à la récompense et à la couronne qui sera le prix de votre victoire. Regardez autour de vous dans tout ce qui vous environne : dans le Ciel, Jésus-Christ lui-même qui en a quitté le glorieux séjour pour vous donner l'exemple de la généreuse résistance que vous devez vous imposer : à ses côtés, cette nuée imposante de témoins, tous hommes comme vous, foibles comme vous, et qui les ont surmontées; dans les Enfers, tant de victimes malheureuses qui gémissent d'y avoir succombé, et racheteroient, s'il étoit possible, par les plus douloureux sacrifices, la foiblesse

dont comme vous ils n'ont pas voulu triompher quand ils le pouvoient. Vous ne le pouvez pas! Et pourquoi, demande S. Bernard, ne pourrai-je pas ce que peuvent tant d'autres au milieu de qui je vis! Pécheurs comme ils l'avoient été, pourquoi ne deviendriez-vous pas pénitents, comme ils le sont devenus.

D'où vient, en effet, que tels et tels paroissent si différens d'eux-mêmes? Vous en faites la remarque, et souvent c'est de vous que nous l'apprenons. Cette Femme du Monde, éprise autrefois de ses vanités, n'aspiroit qu'à en être l'idole. Le jeu, le luxe, la parure, les agrémens de la vie, le cercle des amusemens, voilà quelles furent assidument ses occupations. Qu'on eût alors essayé de lui faire en-

tendre des paroles de salut; elle l'avoue, elle n'en eût pas pénétré le sens, elle n'en eût pas goûté les principes, elle n'eût pas cru qu'il lui fût possible de les adopter. Quel langage, si on lui eût parlé de prière, de recueillement, d'exercices de piété! Et cependant elle en donne aujourd'hui le touchant exemple. N'est-elle donc plus foible; ou comment, malgré sa foiblesse, a-t-elle cessé d'être ce qu'elle se persuadoit être par une sorte de nécessité? Le voici : Elle a réfléchi, elle a prié, elle a considéré le danger de son état, elle a fait de sincères efforts pour s'en retirer; heureusement elle en est sortie.

Cet Homme, autrefois tout mondain, ne se croyoit né que pour les plaisirs, et il concevoit à peine

que l'on puisse s'en détacher. Si, d'une part, il convenoit que l'Evangile réprouve le Monde; de l'autre, il rejetoit, sur l'inévitable séduction du Monde, l'opposition de ses mœurs aux règles de l'Evangile. A l'entendre, il n'étoit pas possible de vivre saintement que dans un cloître; et, par une suite d'erreurs, il eût voulu confiner dans les cloîtres l'obligation d'être Saint; et cependant aujourd'hui il édifie. N'est-il donc plus foible; ou comment, malgré sa foiblesse, a-t-il cessé d'être ce qu'il se persuadoit être par une suite nécessaire de sa fragilité? Le voici : Il a pénétré sérieusement l'importance de se réformer; il en a pris efficacement la résolution; il a mis généreusement la main à l'œuvre; et, parce que sa volonté étoit droite, le

premier pas lui a ouvert la route de la vertu qu'on le voit suivre avec succès.

Cette Personne, autrefois engagée dans le piége d'une inclination trop tendre, n'imaginoit pas qu'il fût en son pouvoir d'en étouffer les impressions. Elle accusoit son cœur pour en justifier les mouvemens. Elle plaignoit son sort; elle ne blâmoit pas ses dispositions pour ne pas s'avouer coupable; elle prétendoit n'être pas libre; et cependant aujourd'hui, affranchie de cet esclavage, elle consacre à Dieu seul des sentimens qu'il a seul le droit de fixer. N'est-elle donc plus foible; ou comment, malgré sa foiblesse, a-t-elle cessé d'être ce qu'elle se persuadoit être par une espèce de fatalité? Le voici : Elle a eu le courage de faire un pre-

mier sacrifice; elle a écarté le danger; une victoire complète a été l'heureux fruit d'un premier combat. La grâce a perfectionné son ouvrage. Le cœur est changé.

Ce Chrétien, lâche autrefois, éloigné de tous les exercices du Christianisme, les envisageoit avec dédain, les fuyoit par dégoût, en parloit avec mépris, et s'en dispensoit à dessein; et cependant aujourd'hui il est assidu dans nos temples; chaque jour ramène régulièrement, avec l'ordre de ses devoirs, sa fidélité à les remplir. Il sait en trouver le temps, et quelquefois même il y sent de l'attrait. N'est-il donc plus foible? Eh! comment, malgré sa foiblesse a-t-il cessé d'être ce qu'il se persuadoit être par un effet involontaire de son insensibilité? Le voici:

Il a compris qu'il devoit au moins à Dieu quelque hommage, il s'est reproché de ne lui en rendre aucun; il a commencé par adorer le Seigneur, il a fini par le goûter. Je ne dis rien, mes chers Auditeurs, que l'expérience n'atteste; et, s'il étoit ici quelqu'un (il en est peut-être) qui successivement se fût trouvé dans les deux états que je viens de décrire, je l'en prendrois à témoin.

N'est-il pas vrai, lui dirois-je, que vous pratiquez aujourd'hui ce qui pendant un temps vous avoit paru impraticable? Vous y rencontrez encore quelque obstacle: je le crois; c'est l'effet de la foiblesse naturelle; mais ces obstacles sont moins grands, à mesure que vous travaillez à les surmonter; et voilà la preuve du pouvoir que

vous avez de les vaincre. L'attrait de la tentation se fait sentir à vous malgré vous, et tend à vous détourner de vos devoirs: je le crois; c'est là l'effet de la foiblesse naturelle; mais l'exactitude à vos devoirs l'emporte sur l'attrait de la tentation; et voilà la preuve du pouvoir que vous avez de lui résister. Il vous échappe encore bien des fautes, moins nombreuses cependant et moins grièves qu'auparavant: je le crois; c'est là l'effet de la foiblesse naturelle; mais la sincérité du repentir les suit de près, et les expie; et voilà la preuve du pouvoir que vous avez de les réparer. Il est des temps où la vertu vous paroît plus pénible, temps de froideur, de sécheresse, d'aridité: je le crois; c'est là l'effet de la foiblesse naturelle;

mais, quoique avec moins de force sensible, vous agissez avec une aussi constante assiduité; et voilà la preuve du pouvoir que vous avez de dompter vos répugnances et de leur commander. Il est donc vrai que, malgré le malheur de votre foiblesse, il dépend de vous de ne pas lui céder. Il est donc vrai qu'avec le même principe de fragilité, vous êtes différent de vous-même selon la différence des dispositions dans lesquelles vous vous mettez. Il est donc vrai que ce qui vous paroissoit autrefois une impuissance pour le bien, vous devez le regarder aujourd'hui comme ayant été de votre part une détermination pour le mal.

Aussi, mes chers Auditeurs, quel est, pour un Pécheur converti, le langage des remords? Ah! les

remords ne reprochent avec tant de vivacité les fautes passées, que parce qu'ils rappellent la volonté libre qui les commit : Il n'y auroit pas lieu au repentir, si le péché eût été inévitable. On se condamne, par là même qu'on se repent ; et la régularité de la vie présente confond, sans réplique, toutes les vaines excuses des anciens égaremens. C'est comme si l'on se disoit à soi-même : Je pouvois alors ce que je puis aujourd'hui. Je me récriois sur l'austérité de mes devoirs ; et je devois plutôt gémir sur mon indolence. Je n'ai pas changé de nature ; et j'ai pu cependant changer de conduite. Tel est le motif pressant de la salutaire componction dont nous sommes fréquemment dépositaires. Avec la vertu, la vérité

reprend ses droits. Lorsque la vertu règle le cœur, la vérité éclaire l'esprit. Quand on renonce au péché, on reconnoît qu'on auroit pu n'être pas Pécheur.

Prévenez-les, ces reproches, mes chers Auditeurs; prévenez-le, ce châtiment. Recourez à la divine Miséricorde; cessez d'accuser votre foiblesse naturelle, et ne vous en prenez qu'à vous-mêmes des fautes où vous tombez. Une sincère pénitence vous en méritera le pardon, et les récompenses du Ciel seront le prix de votre pénitence. Je vous le souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA SEMAINE SAINTE.

NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu, qui cum in formâ Dei esset, semetipsum exinanivit.

Ayez dans vous les sentimens de Jésus-Christ, qui, étant Dieu, s'est anéanti lui-même. *S. Paul aux Philippiens*, Chap. II.

TANDIS que l'Eglise s'applique, durant les saints jours, à nous

remettre sous les yeux l'exemple de la plus parfaite humilité dans la personne du Fils de Dieu, anéanti, dit S. Paul, jusqu'à prendre la forme d'un esclave, humilié jusqu'à endurer, pour notre salut, le supplice infâme de la croix; pouvons-nous, Chrétiens auditeurs, insister trop fortement sur la pratique d'une vertu, sans laquelle, à proprement parler, il n'y a point de Christianisme. Déja nous vous avons parlé de la gloire de l'humilité chrétienne; et c'étoit la conséquence que le grand Apôtre tiroit des paroles que nous venons de vous faire entendre. Jésus-Christ, dit-il, s'est humilié, il s'est anéanti, *Exinanivit semetipsum*, et c'est pour cela que Dieu, son Père, l'a exalté en gloire, et qu'il lui a donné un nom au dessus de tous

les noms. Nous allons vous entretenir de sa nécessité. Avant de vous la proposer, d'après les leçons de l'Evangile, j'avois à détruire le préjugé que le Monde lui oppose. J'aurois donc à me reprocher de n'avoir point prêché assez chrétiennement une des plus importantes vertus du Christianisme, si, après vous avoir parlé dans un premier Discours (*), selon les principes mêmes de la raison; je ne vous faisois pas entendre une voix plus forte et plus efficace, celle de la Religion. Les hommes voudroient faire regarder l'humilité comme une vertu obscure; je vous en ai montré la solide gloire aux

(*) Vol. VI, pag. 155.

yeux même du Monde. J'ai par là combattu une erreur. Il en est une seconde plus dangereuse encore ; c'est celle qui voudroit ne voir dans l'humilité qu'une vertu de simple perfection. Opinion non moins fausse que j'entreprends de détruire, en vous montrant que l'humilité est une vertu nécessaire à tous les Chrétiens. *Ave Maria.*

On souscrit sans peine aux éloges que l'humilité mérite ; il en coûte davantage pour se convaincre de l'obligation étroite de les mériter. A mesure qu'on se forme une plus haute idée de cette vertu, on en renvoye la pratique à ce petit nombre d'Ames choisies qui marchent dans les voies sublimes de la perfection ; et l'on croit pouvoir, sans ce moyen,

suivre celles du salut. Rien néanmoins, mes chers Auditeurs, de plus certain que la nécessité indispensable de l'humilité. Si vous envisagez la loi chrétienne, l'humilité en est expressément l'objet; si vous faites attention aux vices que cette loi pure condamne, l'humilité seule peut en être le préservatif; si vous examinez mûrement le caractère des vertus que cette loi sainte prescrit, l'humilité en est la condition inséparable. Par conséquent nécessité de précepte; nécessité de précaution; nécessité de mérite. Donnons quelque jour à ces trois réflexions; et voyez si je suis fondé à soutenir, que, sans l'humilité, il n'y a point de véritable Christianisme.

PREMIERE PARTIE.

Oui, mes chers Auditeurs, l'humilité est un des principaux caractères des Chrétiens. Vertu inconnue aux Philosophes et aux Sages du Paganisme; on les a quelquefois entendu déclamer contre l'orgueil qui dictoit leurs frivoles déclamations. Je n'en apporterai pas pour preuve, la vanité que respiroit si sensiblement leur conduite, car il est possible de connoître et d'estimer une vertu, quoiqu'on n'ait pas le courage de la pratiquer. Mais je conclurai que l'humilité, telle que nous l'enseigne le Christianisme, fut pour eux totalement étrangère, de ce qu'ils n'en ont jamais exposé ni les vrais principes, ni les

solides motifs, ni le parfait caractère. Quelques-uns faisoient consister la gloire à paroître la fuir. Ils n'étoient pas humbles; ils étoient subtils. Ils changeoient l'objet de la vanité, ils n'attaquoient pas directement la vanité même. Quelques autres paroissoient affecter la générosité qui supporte les humiliations : ils n'étoient pas humbles; ils vouloient se montrer forts, et triompher, disoient-ils, des inconstances de la fortune, par les dédains d'une fière supériorité. Ceux-ci méprisoient la pompe et le faste; mais il se glorifioient de la pompe même et du faste de leurs mépris : ils n'étoient pas humbles; ils étoient ou secrètement jaloux, ou naturellement ennemis de l'étalage de la vanité. Ceux-là se paroient des dehors imposans d'une

remarquable simplicité, mais pour censurer hautement ceux dont ils se séparoient par humeur: ils n'étoient pas humbles; ils achetoient le droit de satyriser le genre humain par la bizarrerie de leur singularité.

C'est uniquement à l'école de Jésus-Christ que les hommes reçoivent les leçons de cette humilité réfléchie qui leur apprend à se bien connoître; de cette humilité vraie qui, avant que de former le langage, réforme les sentimens; de cette humilité intérieure qui fixe son séjour et son règne dans le cœur qu'elle sanctifie; de cette humilité éclairée qui découvre le prix réel des abaissemens; de cette humilité résignée qui consent au moins à les souffrir, si elle n'est point encore assez ardente pour

les aimer; en un mot, de cette humilité surnaturelle dans ses causes, et universelle dans ses effets, qui a Dieu pour principe, et dans laquelle Dieu n'aperçoit point de déguisement.

Or, c'est cette humilité, mes chers Auditeurs, que je dis être l'objet du précepte. Non, sans doute, ce n'est pas un simple conseil que donne Jésus-Christ à ses disciples, quand il leur dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* [Math. XI. 29.]. La preuve est sensible : puisque, voulant réprimer parmi eux quelques mouvemens d'une ambition déréglée, il en vient jusqu'à leur proposer, pour modèle, l'humilité d'un enfant, leur déclarant, en termes

exprès, que, ne pas s'en rapprocher, c'est se fermer le royaume des Cieux, *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum Cœlorum.* [Ib. XVIII.].

Ce n'est pas, mes Frères, que tout sentiment, tout retour sur soi-même, que la vaine gloire produit, quoique repréhensibles aux yeux du Seigneur, en soyent punis par une éternelle réprobation. Il peut se trouver, et il se trouve souvent des fautes légères dans le nombre de celles que la vanité occasionne; et, si je ne puis trop vivement exhorter les hommes à les prévenir, je dois éviter aussi de désespérer la foiblesse humaine qui les commet. Ainsi donc en établissant d'après tous les Docteurs, que la vanité nous rend toujours coupables, je

n'ai garde de confondre, sous la même idée, tous les péchés dont elle est la source, et d'attribuer le même degré de malice à un cœur qu'une complaisance passagère surprend, et à celui qu'un orgueil insensé pervertit; mais il n'en est pas moins vrai, puisque toute vanité est condamnable, qu'il existe une loi de l'humilité qui la combat. Il est vrai encore qu'il est une humilité si essentielle, que c'est pécher grièvement, que de s'écarter des règles qu'elle établit. Il est vrai que s'énorgueillir des dons de Dieu, ou jusqu'à méconnoître sa libéralité qui les distribue, ou jusqu'à lui en refuser l'hommage que sa grandeur exige, ou jusqu'à en préférer l'usage à l'accomplissement des devoirs que son autorité impose, ou jusqu'à

n'en pas accepter de sa main la privation que sa Providence permet, ou jusqu'à insulter amèrement ceux auxquels sa sagesse en a refusé la possession; c'est attirer le poids de son indignation et de ses châtimens.

Eh! comment méconnoître le précepte de l'humilité, si l'on approfondit avec quelque soin la Religion? Ses lois, ses enseignemens, ses maximes, son caractère, tout concourt à nous prêcher cette vertu. C'est par l'humilité que la Religion a établi son règne. C'est du sein de l'humilité qu'elle a vu éclater ses triomphes. C'est dans l'humilité qu'elle place sa gloire; c'est avec l'humilité qu'elle a remporté tant de victoires sur le Monde. C'est en y introduisant l'humilité qu'elle l'a converti. Je dirai plus

encore: car je vois l'humilité, dont la Religion nous fait un devoir dans la morale, tellement liée avec les mystères qu'elle nous propose, que, quand même il n'y auroit pas une loi positive et déterminée qui l'ordonne, ce précepte dériveroit naturellement des divers points que la Foi nous révèle. Ecoutons-la, mes chers Auditeurs, pendant quelques momens; et nous apercevrons toujours l'humilité comme le point fixe et invariable, où vont aboutir toutes les conséquences des vérités que nous découvre la révélation.

Elle en jette les premiers fondemens, en nous racontant la simple histoire de notre origine. Un vil limon, telle est la substance de ce corps sorti de la Terre, et qui doit bientôt y rentrer; destiné,

il est vrai, à servir de demeure à une ame immortelle que créa la puissance de Dieu, et qu'elle y unit; la condition de l'homme qui retraçoit en lui l'image de Dieu étoit brillante; mais, avili par le péché qui l'a rendu coupable, dépouillé de la justice originelle, assujetti aux misères de l'humanité, condamné à la mort, et privé du droit d'entrer dans le Ciel, son héritage et sa patrie, il n'a peuplé l'Univers que d'enfans de colère, qui naissent dans la disgrâce du Créateur; et voilà notre apanage. Si nous échappons à ses suites funestes, c'est par un bienfait que nous ne pouvions pas mériter par nous-mêmes. L'homme avoit creusé l'abyme, et Dieu seul pouvoit l'en retirer. Il l'a fait, mes chers Auditeurs; mais, quoique soutenus de sa force, quelle foi-

blesse nous reste! Quel penchant au mal! Quel désordre d'inclination! De nous-mêmes, c'est-à-dire, de nous seuls, nous ne pouvons rien faire de méritoire pour le salut. C'est principalement aux secours de la grâce que nous en devons les œuvres et la volonté. Cette grâce, par son nom même, annonce qu'elle ne nous est pas dûe. Elle naît de la bonté de Dieu, elle suit de ses promesses, elle est le fruit des mérites de son divin Fils. Souvent notre infidélité la néglige, notre liberté lui résiste, notre aveuglement la méconnoît, et notre obstination en abuse. Si notre docilité lui cède, notre persévérance est incertaine. Nous ignorons et l'état où Dieu nous voit dans cette vie, et celui dans lequel la Mort viendra nous fixer.

Eh! nous oserions croire qu'il nous soit permis de n'être pas humbles au milieu de ces assemblages d'humiliations! Des péchés personnels que la conscience reproche avec certitude, et dont la rémission ne nous est pas clairement connue, laisseroient à notre orgueil toute sa sécurité! L'idée d'un Maître suprême, dont un seul regard sonde les cœurs, ne nous rappelleroit pas à l'humble discussion de ce qu'il aperçoit dans le nôtre! L'attente d'un jugement décisif qui peut à chaque instant s'exercer, n'alarmeroit pas notre dépendance! La perspective d'une formidable éternité qui s'avance, n'exciteroit pas dans nous une salutaire terreur! Eh! il faut nécessairement ou effacer de sa mémoire de tels objets, ou voir l'humilité marcher à leur suite. Je ne connois pas

le secret de concilier la témérité de l'orgueil avec la vivacité de la Foi. A mesure que la lumière de celle-ci m'éclaire, elle m'humilie profondément. Je vois que la misère et le péché sont mon apanage : Comment donc, et par quel excès révoltant me pardonnerois-je d'y joindre l'orgueil?

S'il est capable de rougir, offrons lui ce que la Religion a de plus propre à le confondre. Dites-moi, Chrétiens, vous qui regardez l'humilité plutôt comme un mérite de perfection, que comme une vertu de devoir, et qui la laissez en partage à une piété éminente, comme si elle n'entroit pas dans les obligations étroites du Christianisme: reconnoissez-vous Jésus-Christ pour votre Législateur, votre Sauveur, et votre Modèle? Ma

demande vous étonne: je le crois. Mais, à plus juste titre, votre conduite me surprend.

Si vous professez la Religion d'un Dieu fait homme, humilié et anéanti, ses paroles sont donc votre oracle; ses exemples sont donc votre règle; vous savez donc, selon le témoignage de l'Apôtre, que c'est sur la conformité avec le fils de Dieu qu'est fondée l'économie de votre salut. En un mot, puisque vous êtes Chrétiens, vous adorez donc Jésus-Christ sur la croix. La vue seule de ce trône sanglant, sur lequel l'humilité le plaça, ne suffit pas pour en graver la loi dans vos cœurs! Vous reconnoissez votre Maître livré pour vous, aux excès de l'ignominie; et vous ne voulez être ses Disciples que dans l'éclat de la

gloire! Vous le voyez rassasié d'opprobres, et votre avidité des honneurs est insatiable! Vous venez devant lui courber vos têtes, et vous donnez libre carrière à l'enflure de vos sentimens! Vous lui dites : Seigneur, sauvez-moi; et vous ne l'entendez pas, quand il vous répond : Humiliez-vous!

Car, que vous dit autre chose, et comment peut vous l'exprimer avec plus de force, cette croix que la sagesse de Dieu a opposée à l'orgueil du Monde? Pensez-vous qu'elle ne demande de votre part que la stérilité d'un hommage de quelques momens? Que c'en soit assez de laisser à la porte de nos temples le superbe étalage de vos vanités, pour avoir droit de reprendre bientôt après les airs impérieux de votre fierté? Qu'il

vous soit permis de vous partager ainsi entre les démonstrations d'une humilité qui coûte peu, parce que l'exemple universel l'autorise, et les impressions habituelles d'un orgueil dominant que l'on ne vous voit jamais réprimer? Et qu'après avoir paru vous abaisser devant Dieu, par quelques actes d'une adoration au moins équivoque, si elle n'est pas souvent hypocrite, vous puissiez vous en dédommager sur les hommes, en les accablant de vos dédains? Si vous respectez cette croix, retenez donc ses leçons. Devant elle, vous prosternez vos corps, ce n'est pas tout: il faut apprendre d'elle à régler votre conduite. Il ne suffit pas de demander, au Sauveur, une place dans son royaume; il faut consentir à l'acheter, en partageant

son calice. [*Math.* XX. 22.]. La gloire que Dieu lui a donnée, nous dit Saint Paul, est le fruit de ses anéantissemens; [*Hebr.* II. 9.]. Il est donc juste, il est évidemment nécessaire que l'humilité vous ouvre la route qui doit vous faire parvenir à la posséder. Non, ne vous y trompez pas: Si vous n'êtes pas les Disciples d'un Dieu humble, jamais vous ne régnerez avec un Dieu triomphant.

Et de là, mes chers Auditeurs, de là, l'arrêt de réprobation prononcé solennellement contre le Monde, *Væ mundo.* [Math. XVIII. 7.]. Pourquoi? Parce que, scandalisé des humiliations de Jésus-Christ, il a traité de foiblesse et de folie l'éloquence d'un si grand exemple; parce qu'il se laisse conduire à la vanité de ses sentimens; parce qu'aux

désordres des sens, il ajoute ce que S. Jean appelle l'orgueil de la vie, *Superbia vitœ.* [1. *Jo.* 11. 16.]. Aussi nous est-il défendu d'aimer ce Monde, dit le même Apôtre; [*Id.* 1. 11. 15.]. Et si vous l'aimez, vous participez aux anathêmes dont il est manifestement frappé. Quel est au contraire, pour vous en garantir, le moyen nécessaire? C'est l'humilité. Nécessité de précaution contre les vices : elle en est le préservatif.

SECONDE PARTIE.

Combien de maux eût épargné à la Terre l'humilité, si, prévenant l'orgueilleux désir d'entrer en part de la science de Dieu, elle eût affermi le premier homme dans une légitime soumission! Il

ne se fût pas rendu coupable, s'il eût été humble. L'esprit d'orgueil qui lui en suggéra les sentimens, répandit dès-lors dans le Monde, avec le principe de tous les désordres, la cause de tous les malheurs. L'orgueil, depuis ce moment, n'a jamais cessé d'en être la source féconde. C'est ce péché que l'Ecriture nous dit formellement être la racine de tous les autres, *Initium omnis peccati est superbia.* [Eccl. x. 15.]. Tobie avertissant son fils d'écarter tout orgueil de ses discours et de ses pensées, lui représentoit ce vice de l'orgueil comme étant parmi les hommes l'universelle origine de leur perte, *In ipsâ enim initium sumpsit omnis perditio.* [Tob. IV. 14.]. Ce qui le fait envisager à S. Grégoire, comme le signe le plus marqué et le plus clair de

réprobation, *Evidentissimum reproborum signum superbia est.* D'où il suit que: Ne pas se précautionner par l'humilité, c'est préparer sa ruine; puisque c'est ouvrir dans son ame l'entrée à tous les crimes, que de ne le fermer pas soigneusement à l'orgueil.

Rien ne me seroit plus facile que d'accumuler ici des autorités aussi respectables par leurs poids que frappantes par leur nombre. Que j'ouvre les Livres saints; que je consulte les Pères; que j'interroge les Sages; tout vient à mon appui. Les hommes mêmes qui n'ont pas su acquérir les mérites de l'humilité, ont reconnu hautement les déplorables suites de l'orgueil. La raison, le sentiment, l'expérience, tout s'élève de con-

cert contre ce vice. Le dirai-je? L'orgueil s'arme contre l'orgueil. Il se déteste, lorsqu'il s'aperçoit. Celui sur lequel il a secrètement établi son règne, le voit avec indignation dans celui qui en laisse paroître l'empire; et la vanité ne souffre jamais davantage que quand il lui faut supporter celle d'autrui. Il faut à l'humilité elle-même toute sa force, pour résister à ce que l'orgueil laisse apercevoir d'odieux. Mais, pour en marquer mieux les funestes déréglemens, tirons une preuve sensible et palpable de la conduite des hommes. J'ose avancer que ce qu'elle présente de condamnable, a presque toujours pour mobile et pour premier ressort, l'activité de l'orgueil. Venons au détail.

Dieu nous révèle une partie de

ce qui étoit renfermé dans les trésors de sa sagesse. L'autorité de la Foi commande à nos esprits, et leur docilité est l'hommage dû à la vérité de la parole divine. Mais, parce que cette parole humilie cet esprit que le joug de la Foi doit captiver, aussitôt il proteste contre ses oracles; il refuse de souscrire à ses décisions. L'orgueil de l'Impie ne dit pas avec l'Ange rebelle: Je m'éleverai jusques dans les Cieux; à côté du trône même de Dieu, je placerai le mien, *In Cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum.* [Is. XIV. 13.]. Mais, par une audace aussi insensée: Je ferai, se dit-il à lui-même, je ferai descendre jusqu'à moi le trône de Dieu; je citerai ses Ministres au tribunal de mon intelligence; j'en-

trerai dans la profondeur de ses secrets, et je ne croirai point ce qu'il ne m'est pas possible d'expliquer. Dieu ne peut m'enseigner ce que je ne puis comprendre.

Ainsi pensent et parlent fièrement un nombre d'hommes qui n'accordent pas même à l'incompréhensible sagesse de Dieu, de pouvoir s'étendre au delà des bornes de la raison. Cette foible raison, l'orgueil en fait leur divinité; et, par le plus absurde renversement de l'ordre, ce n'est plus la raison qui doit à un Dieu infini l'hommage de sa soumission; mais c'est Dieu qui lui doit lui-même un compte exact de sa conduite. De là les résistances de l'Impiété. Qu'eût-il fallu pour en garantir? Ou que faudroit-il pour

les vaincre? Ah! donnez nous à instruire un esprit humble, quelque éclairé d'ailleurs qu'il puisse être; un esprit qui, connoissant la nature du vrai, sache en démêler les preuves, mais qui, se connoissant lui-même, veuille sentir jusqu'à quel point il peut approfondir la vérité; un esprit qui ne se persuade pas que la mesure de ses forces est la mesure de la puissance divine; un esprit qui, dans l'enceinte limitée de ses connoissances, ne prétende pas renfermer la sublime immensité de Dieu; et bientôt l'humilité fera un Chrétien fidèle de celui qui fut un incrédule présomptueux. Ce qu'on appelle force d'esprit, n'est que la force de l'orgueil

D'où partent les téméraires efforts de cette opiniâtreté soutenue qui,

sous prétexte de conserver l'ancienne Foi de nos Pères, la propose, l'arrange, l'interprête, l'altère et la dénature selon ses idées, plutôt que d'en recevoir les dogmes sacrés des mains de cette Eglise sainte, à laquelle seule Jésus-Christ en a confié l'invariable dépôt? Ce ne fut d'abord que la singularité hasardée d'un sentiment. Mais, parce que l'orgueil vint à sa défense; de cette opinion nouvelle, il fit éclore un système entier; il arma l'obstination; il révolta contre l'autorité; il enflamma le faux zèle; il forma les sectes; il déchira le sein de l'Eglise. Hélas! combien elle recouvreroit d'enfans soumis à sa voix, si ceux dont elle pleure les égaremens, daignoient entendre au moins la voix de l'humilité!

Mais, puisque je parle ici à des

Fidèles qui laissent à la Religion tous ses droits; faisons donc un pas de plus. Cette Religion, que vous dites croire si bien, pourquoi la pratiquez-vous si mal? Pourquoi ce dédain du culte extérieur qu'elle consacre? Cet éloignement des sacremens auxquels elle invite? Cette crainte de paroître imiter les bons exemples qu'elle propose? Cette opposition aux vertus qu'elle prescrit? Est-ce mépris, dégoût, lâcheté, foiblesse de votre part? Non; ou plutôt c'est tout cela réuni par un orgueil secret qui le produit. L'orgueil fait entendre aux Grands que l'appareil de la Religion est pour le Peuple. Pour ne pas se confondre avec celui-ci, on abandonne entièrement celui-là; comme si la qualité de Chrétiens ne suffisoit pas pour ranger hum-

blement toutes les conditions sous les étendards du Christianisme. L'orgueil effrayé frémit à l'idée des fautes dont la confession est nécessaire : il en détourne; comme si, à la honte réelle qui consiste seulement à les commettre, il ne falloit pas substituer l'humble aveu qui les expie. L'orgueil, avide des suffrages du Monde, redoute les railleries que paroît quelquefois attirer l'accomplissement des devoirs: alors, de peur d'édifier, on scandalise; comme s'il étoit plus important de plaire aux hommes que d'obéir humblement à Dieu. L'orgueil, même en estimant la vertu, rougit de celles qui le contrarient, qui le gênent. En convenant qu'il s'est égaré, il souffriroit, si l'on pouvoit remarquer son repentir. La prétendue honte

du retour le fait persister dans ses écarts. Il peut sentir la nécessité de faire le bien, mais toujours c'est l'humilité qui l'opère.

Allons plus loin encore; quel bien ne produiroit-elle point dans la société des hommes, si on l'opposoit comme une barrière aux désordres dont on y fait si fréquemment la triste énumération! Simplifions le remède, en remontant à l'unique source du mal. C'est l'orgueil. S'agit-il du pouvoir? Ou l'orgueil en abuse, s'il gouverne; ou il se méconnoît, s'il doit obéir; ou il tourmente, s'il est pressant; ou il murmure, s'il est foible; ou il forme le poids d'une autorité qui écrase; ou il excite la révolte d'une désobéissance qui se soulève. L'humilité est le nœud de la subordination.

Dans le niveau d'un même rang, d'où naissent tant de jalousies? Votre vanité souffre de ce qui peut effacer votre gloire : celle d'autrui vous irrite, si elle vous force à lui applaudir. Un mérite étranger devient aisément un crime aux yeux d'une rivalité orgueilleuse. Les honneurs d'une préférence sont autant de traits perçans dont il n'est que l'humilité qui puisse vous garantir.

D'où viennent ces altercations, ces émotions, ces clameurs dont le fracas retentit en tous lieux? S'agit-il de quelque grand intérêt? Y va-t-il de la fortune, de la réputation, de la vie? Non, un mot imprudemment échappé, une formalité omise; le simple soupçon d'une préséance affectée; le droit le plus mince disputé, ah! voilà

ce que l'orgueil blessé grossit; il s'exhale en dissertations minutieuses, en fades murmures, en étalage ridicule de prétentions, en reproches amers de méchanceté. Celle du public s'en amuse. Tout eût été prudemment assoupi par l'humilité.

D'où viennent, entre des concitoyens, d'anciens amis, des parens même, des inimitiés constantes? C'est l'orgueil qui préside à ces haines durables, et qui les nourrit. D'une part, il arrête toute démarche capable de les appaiser; de l'autre, il étouffe toute générosité à faire ou à recevoir les avances. Il rappelle soigneusement à celui-ci ce qui lui est dû: il persuade efficacement à celui-là que la circonstance autorise à ne pas le rendre. Ici, il observe, il calcule, il exige; là, il

conteste, il retranche, il refuse. Ce n'est pas toujours par l'impression du sentiment qu'on est ennemi; ce n'est pas par inimitié qu'on en affecte les dehors; c'est par vanité. Que l'humilité paroisse, et la réconciliation la suit.

D'où viennent, dans les entretiens, ces médisances, ces railleries, ces satyres? Ne sont-elles que les saillies d'un esprit enjoué, mais indiscret? Plus ordinairement elles sont la ressource d'un esprit superbe qui essaye de monter à un plus haut degré de réputation, en s'élevant sur les ruines de celle qu'il flétrit; qui déprime avec plaisir ce qui peut lui faire ombrage, et avec dédain ce qu'il veut ne pas estimer; qui présente avec complaisance l'image des ridicules d'autrui, pour goûter mieux la satisfaction de ne pas les retrou-

ver dans soi; qui se plaît à occasionner des comparaisons dont résulte pour lui quelque avantage. C'est là, tout au moins, le cruel amusement de la vanité; et l'humilité qui se connoît, accorde volontiers une indulgence dont elle se persuade qu'elle-même a besoin.

D'où viennent cette dureté, ces manières hautaines, cette difficulté d'accès, cette sèche précision de langage, ces rebutantes froideurs, à la vue desquelles s'évanouit l'esprit de société; c'est, dit-on, c'est l'effet du caractère. Et combien de fois, pourroit-on ajouter: C'est l'effet d'un caractère fier et impérieux; c'est l'indice d'une vanité sauvage et féroce; c'est le glaçant appareil d'un orgueil qui croit qu'il en impose, lorsqu'il ne réussit qu'à se faire redouter. On échappe à tous les écueils, quand

on a pour règle et pour guide l'humilité.

Aussi n'est-ce point exagérer, mes chers Auditeurs, que d'oser, après S. Grégoire, peindre l'orgueil suivi de tous les vices dont il est le chef, auxquels il communique son activité, et avec lesquels il partage les dépouilles de la vertu. Je le vois enflammer l'ambition, provoquer la colère, armer la vengeance, former les partis, semer la calomnie, et poursuivre l'innocence. Je le vois ravager la Terre, et l'inonder de sang; insulter même le Ciel, et vomir le blasphême. Ce qui a fait dire à S. Chrysostôme que l'orgueil transforme l'homme en Démon, et qu'il n'est point de malice infernale dont ne soit capable l'homme orgueilleux, *Hominem fecit Dæmo-*

nem. Et ce qui achève sa perte, c'est qu'en même temps que l'orgueil occasionne tous ces péchés, il les colore, il les justifie, il empêche de les apercevoir, et à plus forte raison de les condamner.

Voulez-vous mieux connoître encore l'étendue de son empire? Suivez-le, non plus seulement dans les effets qui ont avec lui un rapport direct, mais dans ceux qui ne paroissent pas au premier coup-d'œil avoir avec lui la même liaison. Vous le retrouverez presque toujours dans tous les défauts. On diroit qu'il en est l'ame; que, sans lui, il n'y auroit rien de mal sur la Terre. L'amour propre? C'est l'orgueil sous un nom plus doux. La présomption? C'est l'orgueil qui se flatte. L'imprudence? C'est l'orgueil qui refuse de con-

sulter : L'attachement à ses opinions? C'est l'orgueil qui s'irrite contre celles d'autrui. L'opiniâtreté? C'est l'orgueil qui ne sait pas céder. Le découragement? C'est l'orgueil qui ne sait agir que dans les succès. Je vous surprendrai peut-être; et néanmoins il est vrai que ce qui paroît d'abord n'être que l'effet du pouvoir des sens, est souvent l'ouvrage et la suite de la vanité. Celle-ci, quand elle se glisse dans un cœur, y précède la passion qui se prépare à le pervertir. Le désir de plaire, voilà le piége. La vanité persuade qu'elle ne recherche que l'agrément; et bientôt, sous ses auspices, de tendres engagemens se forment. Elle ne propose que d'orner l'idole, et insensiblement elle en exige l'adoration; elle jette ainsi dans

l'ame la première étincelle des feux qui doivent la consumer. Une ame vaine est à demi-subjuguée. La flatterie la séduit, la gloire l'énivre; elle s'expose aux dangers qu'elle multiplie, et dont elle ne craint que l'éclat. Que la sincérité de la componction l'avoue; ce fut dans les prétentions de la vanité que prirent naissance les désordres d'un cœur passionné. L'humilité en eût préservé la vertu.

Je pourrois ajouter encore (et peut-être, quoique moins importante, cette réflexion vous frapperoit davantage, puisque trop ordinairement on craint plus les malheurs que le péché), je pourrois ajouter que l'on trouve dans l'humilité un préservatif contre les malheurs mêmes. Eh! combien de fois l'orgueil traîne-t-il après lui

son châtiment! Sous les pas de l'ambition, il creuse le précipice. Par l'affectation du luxe, il conduit à l'indigence. Il ruine, en inspirant l'envie de paroître riche; il épuise, par les efforts qu'il demande; il change en ennemis les rivaux qu'il veut devancer. S'il paroît au grand jour, il a tout à craindre de la jalousie; si l'obscurité le concentre, il est rongé par ses propres fureurs. Des désirs ardens, des soupçons inquiets, des craintes amères, de violens transports de courroux, tel est son cortége : il n'est donc pour lui ni vertu, ni repos, ni tranquillité, ni bonheur.

Heureuse, au contraire, l'ame paisible que le calme de l'humilité met tout ensemble à l'abri et des crimes et des disgrâces. Eloi-

gnée des vices et des écueils, dans le secret d'une marche sage et prudente, elle tend directement à son terme par des voies moins embarrassées et moins pénibles; et son terme c'est la vertu. Mais, par là même qu'elle y aspire, elle doit de nouveau s'affermir dans l'humilité; pourquoi? Parce que l'humilité n'est pas seulement nécessaire d'une nécessité de précaution contre les péchés dont l'orgueil est la cause générale: mais parce qu'elle est encore nécessaire d'une nécessité de mérite, puisqu'elle est la condition inséparable des vraies vertus.

TROISIÈME PARTIE.

Quand je dis que l'humilité est nécessaire au mérite des vertus,

je m'appuye et sur l'expérience qui nous représente toujours les vertus les plus parfaites comme étant aussi les plus humbles, et sur des principes certains qui démontrent que dès qu'on n'est pas sincèrement humble, on ne sauroit être solidement vertueux.

Que l'humilité accompagne toujours les vraies vertus; c'est là, mes chers Auditeurs, une vérité dont la conviction est si forte et si générale, que le Monde lui-même censure, dans les personnes pieuses d'ailleurs, les plus légers écarts de la vanité, comme une tache qui obscurcit et qui dément l'éclat de la piété. Censure, il est vrai, souvent trop rigoureuse, si l'on ne fait attention qu'aux motifs qui la déterminent, et à la manière amère dont elle se produit;

puisqu'enfin la piété qui combat les vices, ne les déracine pas tout-à-coup; et puisque souvent c'est plutôt pour humilier la vertu, que le Monde en observe les légers défauts, que pour corriger en lui ces défauts mêmes; mais censure néanmoins équitable et fondée, en ce qu'elle suppose que c'est toujours sous les traits de l'humilité que la vertu doit paroître.

Et c'est ainsi, en effet, que la Religion m'en retrace l'image. Je vois la cendre jointe au cilice pour servir de symbole à la pénitence; c'est que l'humilité du cœur en accompagne le repentir. Je vois à l'extrémité du temple le Publicain qui n'ose pas lever les yeux, tandis qu'il demande grâce; c'est que l'humilité sollicite le pardon que la confiance espère. Je vois, à la

suite de Jésus-Christ, une Femme qui, rebutée en apparence par ses mépris, lui avoue qu'elle les mérite, et persiste avec succès à implorer sa puissance; c'est que l'humilité soutient la prière et en fait l'efficacité. Je vois, dans les transports d'un saint amour, Magdeleine prosternée devant le Sauveur; c'est que la Charité qui l'enflamme est dirigée par l'humilité. Il faut vous convaincre par les plus frappans exemples. Je vois la plus parfaite des créatures, la plus sainte des Vierges, celle qu'un Dieu a choisie pour être sa mère: je la vois opposer, à la supériorité de la gloire qu'on lui annonce, l'humble témoignage de sa bassesse et de son néant. Je le vois lui-même, ce Dieu incarné, aux pieds de ses Apôtres, et leur

donnant l'exemple, dans sa personne, de l'humilité qu'ils doivent prêcher en son nom.

C'est sur des traces si respectables et si sûres que s'est formé ce nombre de Héros chrétiens dont l'Eglise a consacré le souvenir dans ses fastes, et qu'elle a placés sur ses autels. Toujours, au milieu des vertus qui en ont fait des Saints, l'humilité s'est montrée dans eux comme l'aliment de leur sainteté. Plus d'une fois la sainteté a mêlé la splendeur à celle du trône. De puissans Monarques ont fait servir leur gloire à celle de la Religion. Alors, jusques au sein même de leur grandeur, on a remarqué ces humbles sentimens qui, laissant à la sublimité du rang toute sa dignité, manifestent la perfection de l'ame. On a vu se

réunir à l'autorité qui commande, l'humilité qui s'abaisse; la même main qui faisoit respecter le sceptre, se faire admirer en servant les Pauvres; et ceux qui, par leur pouvoir, sont l'image de Dieu sur la Terre, donner à la Terre le grand exemple du pouvoir qu'ont sur les hommes les leçons d'un Dieu. Plus d'une fois, l'éclat d'une sainteté éminente s'est joint à celui de la science la plus profonde. Alors, jusques dans le sein de l'érudition la plus étendue et de la capacité la plus vaste, on a remarqué cette humble simplicité qui rapporte au Père des lumières toutes celles qu'il répand. On l'a vue, dis-je, associer, à la pénétration de la sagacité, la docilité de la soumission; à la force du raisonnement, la vivacité de la Foi;

au mérite des plus ingénieuses recherches, la naïve ingénuité de la plus modeste candeur. Plus d'une fois, l'héroïsme de la sainteté a brillé avec celui de la bravoure et des exploits. Alors, jusques au milieu de la célébrité et des triomphes, on a remarqué cette humble reconnoissance qui rend grâce, au Dieu des armées, des honneurs de la victoire. On a vu, prosterné humblement dans les temples le même Héros qui avoit paru si formidable dans les combats, déposer aux pieds de Dieu qui en règle le sort, les palmes qu'il y avoit cueillies; adorer son maître, après avoir dompté ses ennemis, et couronner ses succès par l'humilité qui en rend hommage au souverain Arbitre des événemens. Plus d'une fois, le

crédit éclatant de la sainteté a été signalé par des miracles. Alors, jusques au milieu des acclamations d'un peuple étonné, on a remarqué cette humble timidité qui craint qu'on attribue à l'homme des merveilles dont il n'est que l'instrument, et dont Dieu seul peut être l'auteur. On a vu la grandeur d'un prodige relevé par le prodige aussi étonnant peut-être de l'humilité qui en fait la gloire; qui se cache, après avoir montré la force du bras de Dieu, et qui se dérobe aux applaudissemens des hommes, pour ne recevoir que de Dieu seul la récompense de ses vertus.

Je ne dis rien, mes chers Auditeurs, dont les annales de la Religion ne mettent la preuve dans le plus grand jour. Et, lorsqu'elle nous peint, en traits sublimes, les

connoissances de ses Prophètes, le zèle de ses Apôtres, le courage de ses Martyrs, elle a soin d'orner le tableau de leurs vertus, en y ajoutant celui de leur humilité! C'est à ce signe qu'elle les avoue; et c'est par là qu'elle les caractérise. D'accord avec elle sur ce point, vous en jugez ainsi, mes chers Auditeurs; selon vous-mêmes, c'est l'humilité qui distingue les hommes solidement vertueux de ceux qui n'en ont que l'apparence. Toute vertu qui n'est pas humble vous devient suspecte; d'où je conclus que vous sentez la liaison de toutes les vertus avec l'humilité.

Cette liaison, des principes certains la rendent plus sensible encore, parce qu'ils prouvent que sans l'humilité, il n'est point de véritable vertu. Je parle des ver-

tus chrétiennes; or, leur caractère est de reconnoître Dieu pour principe et pour fin; de rappeler tout à Dieu et à sa gloire, de confesser qu'on a sans cesse besoin de ses secours; et, sans l'humilité, je ne vois, ou qu'une vertu qui s'aveugle, ou qu'une vertu qui présume, ou qu'une vertu qui se recherche elle-même; et jamais ni l'aveuglement, ni la présomption, ni l'intérêt du temps ne méritèrent le nom de vertus.

J'appelle aveuglement, cette complaisance avec laquelle une vertu orgueilleuse se contemple pour s'admirer. Entendez le Pharisien superbe s'écrier dédaigneusement qu'il n'est point souillé des vices dont les autres hommes se rendent coupables, *Non sum sicut cœteri hominum.* [Luc. XVIII.

11.]. Il s'applaudit, il s'exalte en présence du Dieu dont il devroit célébrer la grâce, et bénir la miséricorde. On diroit qu'il n'est redevable qu'à lui même, et à lui seul de la bonté de ses œuvres. Est-ce là le langage de la vertu? Non, toujours plus humble, à mesure qu'elle est plus éclairée, elle est plus portée à se confondre du peu de bien qu'elle fait, qu'à se glorifier du mal qu'elle évite. Elle compare la grandeur des hommages que Dieu mérite, avec la foiblesse de ceux qu'elle lui rend. Elle se connoît capable des excès dont, avec l'aide de Dieu, elle se préserve. Elle n'a garde d'attribuer uniquement à ses efforts ce qui l'excite et qui la soutient. Et voilà ce qui nous explique comment des Justes déprisoient leur propre

vertu : celle qui s'estime, se méconnoît.

J'appelle présomption, cette confiance avec laquelle une vertu orgueilleuse se repose imprudemment sur ses forces. La véritable vertu est timide, et cette timidité devient son salut. Hélas! du bien au mal il n'y a qu'un pas : c'est l'avoir fait à moitié, que d'oser se répondre qu'on ne le fera jamais. Il n'est ordinaire de l'éviter qu'à ceux qui le croyent facile. Pour engager le Seigneur à veiller sur nous, il faut que l'humilité lui témoigne qu'on ne s'appuye que sur lui. Craignez-vous votre inconstance? Votre crainte alors me rassure. Vous présumez de vos résolutions : Tremblez; tout est prêt à s'évanouir. De là tant de chûtes fameuses; leur honte fut le châ-

timent de la vanité téméraire qui avoit osé ne pas les redouter. Elles nous ont appris que ce qui rend les vertus durables, c'est l'humilité.

J'appelle intérêt, cette avidité frivole avec laquelle une vertu orgueilleuse recherche sa propre gloire comme le prix de ses efforts. Faudra-t-il donc, hommes vains, que Dieu vous récompense par la participation de la sienne, dès que vous n'agissez que par la vôtre? Doit-il être le rénumérateur des actions dont il n'est pas le motif? Les larcins que vous lui faites seront-ils pour vous un mérite? Que la vanité vous couronne, puisque c'est pour ses intérêts que vous combattez. Vous paroissez vertueux, je le vois: vous croyez l'être; je le sais. Vous l'êtes même dans un sens; je le suppose. Mais vos vertus, comme

le dit S. Augustin de celles des Sages du Monde, sont toutes profanes: elles ne s'élèvent pas jusques à Dieu, comment vous éleveroient-elles vous-mêmes jusques à lui? L'amour de la louange, continue le saint Docteur, vous fait perdre celles que vous méritez par des actions louables. Le sentiment de l'orgueil, auquel vous adhérez, vient vous en enlever le fruit; c'est l'humilité qui leur donne et qui leur conserve leur valeur. Il y a donc, conclut-il, il y a cette différence entre l'orgueil et les autres vices, que ceux-ci ne se rencontrent que dans les actions criminelles, tandis que la vanité est à craindre dans les œuvres même que la piété produit, *Vitia.... cætera in peccatis, superbia verò in rectè factis timenda est.*

Ajoutons, c'est une juste conséquence, ajoutons que, si l'orgueil peut sensiblement s'insinuer jusques dans l'humilité même, il en détruit le mérite. Son langage n'est plus qu'hypocrisie, si le sentiment le désavoue. Dieu réprouve cette duplicité qui ne se pare des apparences de la modestie, que pour s'en acquérir la gloire. Les dehors de la vertu ne sont point la vertu même. On n'est pas humble, quand on n'aspire qu'à le paroître. Pût on même en soutenir longtemps le rôle; ce ne seroit qu'une constante illusion. La vertu n'est point, quand elle n'est pas dans le cœur.

Il est donc vrai que l'humilité est inséparable des vertus. C'est le fondement sur lequel elles sont établies et qui les soutient; c'est

l'aliment qui leur donne l'accroissement et la perfection; c'est la force qui les garantit de la décadence et de la ruine: c'est le rapport sous lequel Dieu les reconnoît et les juge dignes de lui.

Persuadés de la nécessité de cette vertu, il ne vous reste donc qu'à en surmonter les obstacles. Plus ils vous paroissent grands, plus ils vous avertissent qu'il faut les vaincre. La vivacité de l'orgueil en étale elle-même les dangers. Les répugnances que la vanité éprouve, marquent sensiblement les pièges qu'elle tend. Et c'est déja pour vous un commencement de guérison, que de connoître le mal. Faites plus: de la connoissance approfondie du mal, tirez-en le remède; et faites servir, à la sincère humilité de vos sen-

timens, le principe même de vos vanités.

Sont-ce les honneurs, le pouvoir, le rang qui nourrissent l'orgueil? Eh! pensez, tandis que les hommes vous rendent des hommages, qu'il est un Dieu auquel les vôtres sont dûs. Fussiez-vous comme les Dieux de la Terre, devant lui vous êtes des hommes. Les faveurs même qu'il vous accorde multiplient les devoirs qu'il vous prescrit. A mesure qu'il répand sur vous plus d'éclat, il attend de vous plus de gloire. Puisqu'en vous élevant, il vous expose aux regards, il vous charge des leçons de l'exemple. Plus de bienfaits de sa part rendroient plus inexcusable votre ingratitude. Plus de poids dans vos actions, en rend les suites plus importantes. Plus d'étendue dans

une administration demande un compte plus exact. Les distinctions dont vous jouissez dans le temps sont passagères. La mort produit l'égalité; il n'est que la vertu qui mette entre les hommes une essentielle différence. Laissons, laissons parler Dieu lui-même; il montrera qu'il est le Seigneur et le Maître : il jugera les justices; il exercera le jugement le plus sévère sur ceux qui auront eu en main son autorité. Que les Puissans du siécle, s'ils sont coupables, s'attendent aux effets d'un puissant courroux, *Judicium durissimum his qui præsunt fiet..... Potentes autem potenter tormenta patientur.* [Sap. VI. 6.-VI. 7.]. Qu'y a-t-il dans ces vérités de favorable à l'orgueil ?

Sont-ce les biens, les possessions,

les richesses qui le nourrissent? Ah! pensez qu'il est un Dieu à qui tout appartient, et qui vous a moins établi le propriétaire de vos trésors, qu'il ne vous en a fait simplement le dispensateur. Envain vous vous applaudissez de la pompe de votre magnificence; il faudra compter un jour avec le Seigneur. Dépouillé par un arrêt de mort, ce n'en sera pas assez de voir vous échapper un ample héritage: quelle immense et subite discussion, et des acquisitions dont vous l'aurez grossi: elle se fera au tribunal de l'équité; des distributions que les Malheureux en auront demandées inutilement; elle se fera selon les règles de la Charité; et des profusions qu'en aura occasionné l'excès du luxe: elle se fera selon les lois de la sagesse, et non selon

les prétentions de la vanité. Ces hommes si fiers de leurs richesses, nous dit l'Esprit saint, ont été frappés du sommeil de la mort, et ils n'ont rien trouvé dans leurs mains, *Dormierunt sommum suum, et nihil invenerunt omnes Viri divitiarum in manibus suis.* [Ps. LXXV. 6.]. Qu'y a-t il dans cette perspective qui soit favorable à l'orgueil ?

Sont-ce les talens, les connoissances et les qualités de l'esprit qui le nourrissent ? Ah ! pensez que Dieu exigera plus de ceux auxquels il aura plus donné. Ce qui n'est dans vous que le don de Dieu, ne sauroit être pour vous un mérite. L'usage que vous en faites, décidera seul de la véritable valeur. Prenez garde, écrivoit S. Paul aux Colossiens, que,

par les subtilités trompeuses d'une philosophie toute humaine, les hommes ne vous séduisent [*Cor.* II. 8.]. Craignez, vous dirai-je, selon les mêmes principes, de vous tromper ainsi vous-mêmes, et de vous évanouir dans vos pensées. Il n'est de vraie sagesse que celle qui est selon Dieu. Il est une fausse sagesse que Dieu punit par l'aveuglement; de grandes erreurs sont souvent le triste châtiment de la vanité des grands Génies. Si Dieu n'en est pas le guide, il les dédaigne, il les livre à la perversité de leur sens réprouvé qui les déshonore et qui les perd, *Tradidit illos Deus in reprobum sensum.* [Rom. I. 28.]. Qu'y a-t-il dans cette menace de favorable à l'orgueil?

Quel est enfin l'aliment qui le

nourrit? Est-ce la faveur du Monde? Mais vous êtes les Disciples d'un Dieu Sauveur que le Monde persécute. Plaire au Monde, nous dit S. Paul, c'est n'être plus serviteur fidèle de Jésus-Christ [*Gal.* 1. 10.]. Sont-ce les avantages aussi frivoles que peu durables, d'une existence heureuse qui fuit avec le temps, d'une beauté que les années rongent, d'un corps que le tombeau aura dans peu dévoré? Seroient-ce enfin vos vertus mêmes? Mais, sans parler de ce qu'elles ont d'imparfait en elles, des écueils qui les environnent, des tentations qui peuvent à chaque instant les ébranler; il ne faut qu'un regard orgueilleux pour les ternir.

Tout se réunit donc pour vous persuader l'humilité. Vertu noble qui règle les cœurs, sans les abattre;

les rangs, sans les confondre; les honneurs, sans les détruire; le maintien, sans l'avilir; le pouvoir, sans y déroger. Vertu de laquelle naissent les autres, la docilité à la parole de Dieu, la fidélité à ses lois, la résignation à sa volonté; la douceur qui prévient vos Frères, la Charité qui les secourt, la patience qui les supporte; et, par rapport à vous, la paix qui tranquillise, la modération qui se contente de peu, la confiance qui met en Dieu sa force et son espoir. Il ne trompera pas votre attente, Amés humbles, il vous soutiendra dans ce Monde par sa grâce; il vous couronnera dans l'autre de son éternelle gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE SAINTE.

FAUX PRÉTEXTE DE L'EXEMPLE DU GRAND NOMBRE.

Sermon à l'occasion de la Cêne, prêché devant la Reine.

Exemplum... dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci vobis, ita et vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez vous-mêmes ce que j'ai fait à votre égard. *Evang. de ce jour, S. Jean.* Chap. XIII.

MADAME,

De tous les exemples que Jésus-Christ a donnés aux hommes, il

n'en est aucun qui ne leur présente un objet frappant d'admiration et un modèle parfait de vertus. Mais la sublimité de celui qu'il donne en ce jour à ses Apôtres, est peut-être de tous le plus capable d'étonner le Monde, et il est par là même celui que le Monde est le moins disposé à imiter. L'orgueil, que cet exemple confond, se révolte à la seule invitation qu'on lui fait de le suivre; et, moins il conçoit ce qu'il y a d'étrange dans les abaissemens d'un Homme-Dieu, plus il résiste à les envisager comme une règle.

Cependant, par un effet presque aussi surprenant aux yeux du Monde, que lui paroît l'être l'exemple de Jésus Christ, nous voyons l'efficacité de ces exemples renouveller et produire, dans le Monde chrétien, ce qu'a enseigné, prati-

qué et conservé le divin Auteur du Christianisme. Nous voyons, courbés devant les Pauvres, et abaissés à leurs pieds, ceux que les Riches et les Grands honorent et révèrent comme leurs Maîtres; nous voyons la majesté du trône se parer religieusement de l'humilité de l'Evangile, et les mains qui portent le sceptre servir solennellement ceux qui, à titre de leur misère, sont appelés spécialement les Frères de Jésus-Christ.

Telle est, Chrétiens auditeurs, dans les Maîtres du Monde, la preuve touchante de l'empire de la Religion; mais tel est aussi pour eux, j'ose le dire, l'heureux privilége du leur. Plus élevés que le reste des hommes, ils retracent aussi, d'une manière plus sensible, la conduite du Dieu Sauveur, et

et c'est véritablement aujourd'hui qu'ils trouvent leur gloire dans leur grandeur, puisque c'est leur grandeur même qui les met plus en état de contribuer à la gloire de Jésus-Christ.

Oui, Chrétiens, cette édifiante cérémonie dont vous êtes témoins; cette cérémonie dont l'esprit de la Religion doit être l'ame, puisqu'elle doit son mérite et son éclat aux principes de la Religion: cette cérémonie, en vous rappelant le trait mémorable de l'Homme-Dieu que vous adorez, vous remet sous les yeux la solide instruction que renferme son exemple. Et n'est-ce point parce que cette instruction est de l'utilité la plus importante, que Jésus-Christ a voulu que non-seulement le souvenir, mais la réalité même de l'action con-

servât à cet exemple toute sa force?

Sans entrer dans le détail des instructions que nous donne le fait particulier que l'Evangile nous raconte, et qui fonde la touchante cérémonie à laquelle vous assistez, Chrétiens auditeurs, je me bornerai à celle qui résulte naturellement des paroles de notre texte : Je vous ai donné l'exemple, dit Jésus-Christ à ses Apôtres, *Exemplum dedi vobis.* Il ne se contente pas d'enseigner; il pratique lui-même ce qu'il enseigne, assuré, comme parle un saint Docteur, que l'exemple est la plus puissante de toutes les exhortations. Eh! qui ne connoît l'empire de l'exemple? Il autorise, il enhardit; on diroit presque qu'il justifie. Ce n'est pas qu'on osât regarder comme bien

solide cette justification, si on l'examinoit mûrement, et dans le silence des passions. Mais, au lieu de réfléchir, on agit; au lieu de peser ce qu'a de foible le prétexte de l'exemple, on s'y laisse entraîner; au lieu d'en évaluer les impressions, on les suit. De l'exemple du grand nombre, résulte une sorte d'encouragement que la multitude produit. L'exemple du petit nombre semble au contraire perdre de sa force, par la comparaison que l'on en fait avec celui qui le couvre. Et comme si l'on pouvoit se croire en sûreté sous l'empire usurpé de la multitude; on en partage l'agitation; on s'y livre, sans envisager le terme funeste auquel elle conduit.

Tel est, mes chers Auditeurs, le dangereux prestige qu'il est

singulièrement intéressant de dissiper, en appréciant avec attention la nature des divers exemples. Je dis, à ce dessein, que l'exemple du grand nombre n'a pas de quoi vous rassurer; ce sera le sujet de la première Partie. J'ajoute que l'exemple du petit nombre a de quoi vous condamner; ce sera le sujet de la seconde, et tout le partage de ce Discours. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Depuis que le péché est entré dans le Monde, l'exemple lui a servi de prétexte. Il n'y avoit encore sur la Terre que deux Créatures intelligentes, lorsque l'une entreprit d'excuser sa désobéissance par l'indocilité de l'autre.

Mais Dieu n'accepta pas la frivole justification du Coupable, et il prononça contre lui l'arrêt dont il cherchoit à éluder les rigueurs. Qu'elle est donc bien sensible, Chrétiens auditeurs, l'illusion de ceux qui essayent de se rassurer par la multitude, des exemples qui les séduisent, et qui cherchent une sorte d'apologie de leur conduite dans la conduite de ceux dont ils sont les imitateurs!

Eh! sur quels principes espéreroient-ils être moins criminels, ceux que l'exemple du grand nombre semble inviter à le devenir? Premièrement: le grand nombre n'est point leur règle; par conséquent il ne peut point autoriser ce qu'il y a dans leur vie de déréglé. Secondement: loin que l'exemple du grand nombre forme une espèce d'autorité, il

fournit lui-même un motif puissant de ne pas le suivre. Troisièmement enfin : comme le grand nombre ne sauroit suffire pour justifier les désordres, il ne soustraira pas à la justice qui les punit. Vérités qu'il ne faut qu'exposer pour en faire sentir la force.

Si le grand nombre pouvoit servir de règle, ce seroit des hommes, et non du Seigneur que vous recevriez la loi. Du moins il dépendroit des hommes d'affoiblir, d'abolir même la loi du Seigneur, si l'universalité de leurs exemples pouvoit énerver la force de ses préceptes. Conséquence dont l'absurdité monstrueuse tendroit à établir législateurs sur la Terre ceux qui disputeroient à Dieu le droit de la gouverner. La Terre peut-elle donc oublier que Dieu dit à tous

et à chacun de ceux qui l'habitent: Observez mes préceptes, exécutez mes volontés, *Custodite præcepta mea, et facite ea.* [Levit. xx. 8.]? Les Chrétiens ignorent-ils que Dieu défendit expressément à son Peuple d'imiter les nations dont il étoit environné, *Præceperat..... ut non facerent sicut et illæ faciebant?* Le Seigneur ne les a-t-il pas instruits, par la bouche d'Isaïe, à ne point entrer dans la voie d'un Peuple indocile, *Erudivit me ne irem in viâ Populi hujus.* [Is. VIII. 11.]? Ne leur a-t-il pas déclaré qu'il falloit recourir à la loi et au témoignage de Dieu, *Ad legem magis et testimonium.* [Is. VIII. 20.]?

Ce n'est donc point la voie du Monde, la voie des hommes que Dieu vous ouvre pour vous con-

duire à lui : ce n'est pas même la voie de vos ayeux et de vos pères que vous devez suivre, à moins qu'ils n'ayent eux-mêmes suivi ce que l'Ecriture appelle la voie du Seigneur, *Viam Domini.* [Ps. XVII. 22.]; c'est-à-dire la voie de ses commandemens, *Viam mandatorum.* [Is. CXVIII. 31.]. Dans toute autre route, dit S. Jérôme, ceux qui vous conduisent, ne sont pas vos guides, *Non viœ duces;* ils ne sont que les complices de vos égaremens, *Sed erroris comites.* L'Univers entier parût-il secouer le joug de la Loi divine, elle conservera toujours la supériorité d'empire que lui imprime l'autorité du suprême Législateur ; ce sera toujours à Dieu que vous serez débiteurs de l'observation entière de la loi, selon l'expression de Saint

Paul, *Debitor.... universæ legis faciendæ.* [Gal. v. 3.]; Et, comme ajoute l'Apôtre S. Jacques, ce sera toujours la loi qui vous accusera de vos transgressions, *Redarguti a lege quasi transgressores.* [Jacob. II. 9.].

Les Cieux et la Terre passeront, disoit Jésus-Christ, mais mes paroles ne passeront jamais [*Math.* XXIV. 35.]. Tel est le caractère divin de cette parole sainte, que, nécessairement immuable, rien ne peut ébranler, ou les dogmes qu'elle enseigne, ou les préceptes qu'elle intime. D'où il suit, par une conséquence également nécessaire, qu'il n'est rien aussi qui doive altérer la soumission aux vérités qu'elle révèle, et aux ordres qu'elle prescrit. Dès-là votre règle unique et invariable, Chrétiens auditeurs;

c'est la loi. Voilà le seul flambeau qui doit diriger votre marche; il peut seul dissiper les ténèbres que forment autour de vous les préjugés, les usages, les exemples réunis, pour en obscurcir la lumière.

Fut-il vrai (ce qui est bien éloigné de l'être), fut-il vrai qu'il reste à peine des Chrétiens vertueux sur la Terre; où seroit la solidité de l'objection contre les lois du Christianisme? Est-il une seule loi (je n'excepte pas cette loi naturelle que la philosophie du siécle consent à reconoître, pour ne reconnoître qu'elle); est-il, dis-je, une seule loi qui ne compte plus d'infracteurs que d'observateurs dociles? Mais le nombre des infractions forme-t-il un titre légitime contre leur autorité? N'exis-

te-t-il plus le devoir d'une probité sévère; parce que rarement on en voit réunis tous les traits? N'est-il plus dans les ames un sentiment qui répugne à la duplicité et à la fraude; parce que difficilement on trouve de la bonne foi parmi les hommes? Est-elle abrogée cette loi de décence qui exige l'honnêteté des mœurs; parce que si fréquemment elles sont corrompues? Une multitude de séditieux, quelque grande qu'on la suppose, justifieroit-elle le crime de la rébellion? Qui porta jamais l'excès du délire jusqu'à envisager, dans le règne des vices, une suite de réclamations contre les droits de la vertu?

D'après ces maximes qu'établit la droite raison, il est donc certain, Chrétiens auditeurs, que ce n'est pas de la conduite des hommes

qu'il faut rapprocher la vôtre, pour en apprécier le mérite; mais de la loi à laquelle vous devez la conformer. Séparez-vous quelques momens par la réflexion de ce Monde qui vous entoure; paroissez seul au tribunal de l'Evangile; écoutez-en les décisions; soumettez-leur le tableau de votre vie; examinez ensuite; prononcez et jugez-vous. Ailleurs, confondu dans la foule, vous fixez peu vous-mêmes vos propres regards. Il n'est presque rien qui vous étonne dans vous, dès que vous l'apercevez dans les autres. Une conduite qui vous est commune avec un grand nombre, affoiblit ce que le reproche a de personnel; la ressemblance vous fait illusion; et, de la multitude à laquelle un esprit d'imitation vous associe, résulte une sorte

d'étourdissement qui vous dérobe à vous-mêmes.

Ah! Chrétiens! que vous vous verriez d'un air différent, si, n'envisageant que vous, et n'écoutant que votre conscience, vous ne consultiez aussi que la loi! Vous apprendriez de vos remords, que ce qui est le péché de plusieurs, n'est pas moins le vôtre : que la voix de la Religion ne sauroit être justement étouffée par la voix du Monde : que si le Monde vous en rend les impressions moins sensibles, c'est un avertissement de plus qui vous en montre le danger. Non, sans doute, non : la dissipation, dont il est si habituellement l'occasion et le théâtre, ne justifie point votre peu de vigilance sur vos discours, sur vos pensées, sur vos sens. Les médi-

sances, dont ordinairement il s'amuse, n'excusent pas vos conversations dont la réputation du Prochain est la malheureuse victime. Les pernicieuses lectures, dont facilement on s'y occupe, ne vous sont pas moins interdites ; et, de ce qu'un livre qui blesse la foi, est entre les mains d'un grand nombre, il ne s'ensuit pas qu'il puisse, sans blesser votre conscience, se trouver entre les vôtres. L'Eglise réclamera sans cesse contre l'infraction des lois de l'abstinence et du jeûne, malgré l'étendue de l'indocilité qui en viole si scandaleusement le précepte. Les Pauvres seront toujours confiés à vos soins, malgré les communs excès d'un luxe qui, en paroissant diminuer la superfluité des biens dans chaque état, diminue nécessairement aussi les

ressources de celui des Malheureux. Les droits inviolables de la vertu et de l'innocence vous reprocheront toujours la nature des amusemens, le péril des occasions, la séduction des spectacles où tant de piéges leur sont préparés; et, pour vous, quel frêle appui dans l'empressement de ceux qu'ils attirent, et dans les vaines apologies de leurs partisans!

De bonne foi, mes chers Auditeurs, pensez-vous que les sectateurs du Monde, quelque nombreux qu'ils puissent être, rendront sans effet les malédictions dont l'Evangile a frappé le Monde? Croyez-vous que, personnellement pour vous, et relativement à votre salut, votre vie sera moins inutile, moins vide, moins coupable aux yeux de Dieu, parce que dans le Monde c'est la

vie d'un grand nombre? Les regarderez-vous moins comme réprouvées par le Christianisme, ces maximes d'orgueil, de point d'honneur, de haine et de vengeance; parce qu'elles sont adoptées et répétées par un grand nombre? De ce qu'un grand nombre ne s'occupe dans le temps que des intérêts, des plaisirs, de la fortune de cette vie; conclurez-vous qu'il est moins important de mériter les récompenses de l'autre? Eh! si l'exemple, à qui vous attribuez la force d'entraîner, avoit dans votre idée le droit d'absoudre; selon vous, au mépris des droits de Dieu, le vice, l'erreur, l'impiété, l'idolâtrie, seroient donc impunis et triomphans, dès qu'il plairoit aux hommes d'en accréditer le règne? Cette conséquence

vous révolte: Aussi, mes chers Auditeurs, est-il vrai que l'exemple du grand nombre, loin de vous autoriser, vous fournit lui-même un motif pressant de ne pas le suivre.

De tout temps, l'exemple de la multitude a présenté l'idée du danger. Déja, dans l'ancienne loi, Dieu en avoit prévenu les impressions. Et, parce qu'il en connoissoit le piége, il avoit eu soin de le découvrir, en avertissant de ne pas suivre la multitude qui entraîne au mal, *Non sequeris turbam ad faciendum malum.* [Eccl. XXIII. 2.]. C'est, en effet, de l'aveu général, c'est ordinairement au mal que le grand nombre invite par ses exemples. Vous ne l'ignorez pas, et il est peu nécessaire de vous répéter aujourd'hui, avec Salvien, que la

sainteté du Christianisme est malheureusement profanée par les désordres d'un grand nombre de Chrétiens; avec S. Bernard, que ce qui colore les vices dans le Monde, c'est le grand nombre de ceux qui s'y livrent; avec S. Augustin, que les péchés, quoique griefs, cessent de le paroître, lorsque l'exemple du grand nombre les multiplie; avec le même Père, que si dans le grand nombre on trouve encore la connoissance de la loi, on ne la retrouve pas dans leurs mœurs, *Legem tenent memoriâ, non implent vitâ.* Les mœurs du Monde vous annoncent donc elles-mêmes que, les suivre, c'est vous condamner au tribunal de la loi.

Oserez-vous, pour votre justification, alléguer au suprême Lé-

gislateur, ce que vous nous dites quelquefois, ce que vous vous dites à vous-mêmes : J'étois dans le Monde : j'ai vécu comme on vivoit dans le Monde : je me suis conformé aux usages du Monde? Voilà votre excuse; et voici la réponse du Seigneur. Jésus-Christ l'a consignée dans l'Evangile. Elle est aujourd'hui sous vos yeux, pour diriger votre conduite. Au dernier jour, il vous la rappellera, pour dissiper et pour confondre, hélas! trop tard, votre aveuglement : Vous avez vécu comme on vivoit dans le Monde; mais (terrible et victorieuse parole), mais j'avois prononcé solennellement anathême contre le Monde, *Væ Mundo;* et je vous avois clairement défendu par la voix d'un de mes Apôtres, d'en être les imitateurs, *Nolite con-*

formari huic sæculo. [Rom. XII. 2.]. Vous avez suivi la voie que vous traçoit le grand nombre; mais cette voie large et spacieuse est précisément celle que je vous avois dit conduire à la perdition, *Spatiosa via est quæ ducit ad perditionem.* [Math. VII. 13.]; et la multitude qui y marchoit devant vous, étoit elle-même l'indice certain que je vous avois donné pour vous en marquer le péril, *Multi sunt qui intrant per eam.* [Ibib.]. Cette voie, qu'a suivie le grand nombre, vous attiroit, parce qu'elle étoit moins pénible et moins dure; mais, par là même qu'elle étoit douce, elle devoit vous être suspecte; puisque, selon mes oracles, il falloit des efforts pour parvenir au salut, *Contendite intrare* [Luc. XIII. 24.]. Et ne vous avois-je pas

formellement ajouté, que c'est le petit nombre qui veut en prendre la route, *Pauci sunt qui intrant per eam.* C'étoit donc le petit nombre qui devoit vous servir de guide. Ceux qu'il falloit imiter, c'étoit cette portion choisie d'Ames chrétiennes qu'occupoit le zèle de ma loi, que distinguoit la fidélité à la remplir, et qui vous forçoit vous-mêmes à remarquer le doux éclat d'une piété qui, en fixant vos regards, devoit servir à en ranimer l'attrait et le sentiment dans vos cœurs.

Si vous faites, mes chers Auditeurs, un retour secret sur l'estime qu'excite naturellement dans vous une conduite chrétienne, vous en conclurez, quelque estimable qu'elle soit en elle-même, qu'elle vous frappe plus encore,

parce qu'elle est moins ordinaire; qu'elle reçoit un nouveau lustre du contraste qu'elle forme avec la conduite du grand nombre; et que c'est cette opposition même à la vie commune des hommes qui contribue à relever, à vos yeux, la gloire de la vertu. Nouvelle preuve, par la conséquence ultérieure qui en dérive, qu'au lieu de vous justifier intérieurement par le nombre des exemples, le cri même de votre conscience vous répète avec David: Heureux celui qui s'éloigne de la voie des Pécheurs, *Beatus vir qui..... in viâ peccatorum non stetit.* [Ps. 1. 1.].

Y avez-vous fait réflexion, mes chers Auditeurs? D'accord sur ce point avec l'Evangile, vous trouvez, dans le jugement même que vous portez de la multitude, de

quoi vous prémunir contre la séduction de ses exemples. Vous la voyez sous ses véritables traits, quand un intérêt secret de passion ne trouble pas vos regards; et vous blâmez en général ce qu'en détail vous vous permettez d'imiter. Quelles sont vos idées sur le grand nombre des hommes, lorsque d'un coup-d'œil vous envisagez l'universalité de leurs vices! Quel tableau vous nous tracez de leur faste, de leur orgueil, de leur cupidité, de leur injustice, de leur jalousie, de leur déréglement, de leur dépravation! A peine trouvez-vous parmi eux l'exercice de ces vertus que prescrit une sagesse humaine, et qu'on affecte de regarder comme totalement indépendantes des principes du Christianisme, la sincérité, la droiture, le désintéressement,

l'équité ! Comment donc y trouveriez vous la pratique des vertus chrétiennes, cette Foi qui soumet l'esprit, cette pureté de mœurs qui les règle, cette patience qui supporte les maux, cette douceur qui oublie les injures, cette humilité qui réprime l'amour de la gloire, cette piété qui journellement en reproduit les actes? Eh! puisque, de votre aveu, le grand nombre fixe peu votre estime; comment peut-il fixer votre règle de conduite ?

Ah ! mes chers Auditeurs, ce que le Monde pense et dit de lui-même, ne prouve-t-il pas qu'il sent la nécessité de se condamner? Lorsque si unanimement on y gémit sur la perversité du siécle, ne prononce-t-on pas équivalemment qu'un grand nombre se pervertit ? Et dès

que les maux y sont si communs et si visibles, n'avertissent-ils pas eux-mêmes qu'on est inexcusable de n'être pas attentifs à s'en garantir?

C'est aussi d'après la juste persuasion que l'on s'égare sur les pas de la multitude, que l'on en fait toujours redouter l'écueil particulièrement à ceux dont la jeunesse et le sort intéressent. Quels sont les conseils que dicte le zèle? Si l'on en excepte de légitimes usages reçus dans le Monde, et qui sont le lien de la société, sans altérer la vertu; avec quel soin on les précautionne contre l'empire de l'exemple! Quelles judicieuses leçons on leur donne sur le choix des amis qu'ils s'attachent, des liaisons qu'ils forment, des personnes qu'ils consultent! Ce choix n'a-t-il pas toujours pour

objet le petit nombre de ceux que le suffrage public honore, parce qu'une sagesse particulière les distingue? Or, d'où vient ce langage? C'est que l'expérience journalière apprend que, marcher sur les traces du grand nombre, c'est s'éloigner infailliblement des sentiers de la vertu. Dans l'ordre même purement naturel, c'est une maxime avouée et reconnue des Sages du Monde, qu'il faut suivre la certitude des principes, et ne pas céder aux illusions de l'exemple; que s'affranchir de son esclavage, c'est le droit précieux de la raison; et que la prudence consiste à se rapprocher de la moins nombreuse et de la plus saine portion des hommes.

Ainsi, quand il y va de quelque grand intérêt, agit-on personnel-

lement soi-même. Quelque multipliés qu'en puissent être les exemples, l'homme qui réfléchit, se consulte; il s'interdit les dépenses du luxe, les hasards du jeu, l'appareil de la magnificence qui exposeroient sa fortune. Il pèse mûrement ses projets, il calcule sagement ses facultés; il ne se décide point sur ce qu'il voit faire à autrui, mais sur ce qu'il peut lui-même; par là, il prévient sa chûte, à laquelle insulteroient peut-être les premiers de ceux qui l'auroient occasionnée par leurs exemples.

Or, mes Frères, quel intérêt plus grand et plus digne de vos soins que celui de votre ame! Et par quelle fatale confiance paroissez-vous la livrer à ceux qui méconnoissent le prix de la leur! Si la lumière du Christianisme ne

brilloit plus à vos yeux; si vous en aviez abjuré la Foi; si, plongés dans les ténèbres de l'impiété, vous ne vous proposiez pour terme que celles du néant; la sacrilège stupidité de vos erreurs n'en réaliseroit pas l'objet; mais je ne m'étonnerois plus alors que le torrent de l'exemple, réuni à celui des passions, vous précipitât plus rapidement dans l'abyme d'une malheureuse éternité.

Mais c'est à des Chrétiens que je m'adresse. La Religion les éclaire encore, ils en connoissent encore les lois; ce n'est pas encore dans eux l'opiâtreté de la résistance, c'est uniquement la foiblesse qui les enfreint, qui les combat. La Foi subsiste encore dans leur esprit; et l'apostasie est dans leur conduite! Le Christianisme règle encore leurs

pensées, et c'est l'exemple qui règle leur vie! Ah! comment, puisque si positivement l'Evangile le condamne, et que l'expérience vous en montre si sensiblement la séduction, comment donc vous déterminez-vous à le suivre! Quelle communication, dit l'Apôtre, peut-il y avoir entre le Fidèle et l'Infidèle? Quelle ressemblance peut-il se trouver entre le temple de Dieu et les Idoles? Vous êtes, reprenoit-il, le temple du Dieu vivant. [II *Cor.* VI. 15. 16.]. Séparez-vous, dit le Seigneur, *Separamini, dixit Dominus.* [Num. XV. 21.]. Séparation, mes chers Auditeurs, qui n'est pas sans doute celle d'une solitude totale que votre état vous interdit, mais séparation de principes, de maximes de conduite que le Christianisme vous ordonne. Et voilà comment Dieu fait servir le mal à

opérer le bien; comment l'exemple qui perd les uns contribue aux précautions des autres; comment la contagion de cet exemple invite elle-même à y opposer l'efficacité du remède. Voilà pourquoi nous voyons les ames vraiment chrétiennes le devenir toujours plus, à mesure que le grand nombre l'est moins. Et, s'il est des personnes qui se séparent réellement et entièrement du Monde; c'est que le Monde en fait lui-même naître le désir. On le fuiroit avec moins d'empressement, s'il y avoit moins de péril à vivre au milieu de lui. On consentiroit plus aisément à pratiquer la vertu sous ses yeux, si l'on n'y craignoit pas la funeste inondation des vices. Mais lorsqu'on voit s'accomplir la parole de Jésus-Christ par les désordres du grand nombre,

on cherche avec ardeur la sûreté d'un asile, pour n'en pas partager les malédictions dont sûrement il ne préservera pas.

Faut-il emprunter ici le sublime langage de Job, pour vous rendre le défi solennel que la puissance du Seigneur fait à la foiblesse des hommes, quand Dieu dit à Job, de dessus le trône de sa gloire : Prétendez-vous détruire l'équité de mes jugemens, et, pour vous justifier, me condamner moi-même, *Numquid irritum facies judicium meum et condamnabis me, ut tu justificeris* [Job. XL. 5.]? Avez-vous, ajoute-t-il, la force du bras de Dieu? Votre voix tonne-t-elle comme la sienne? Pouvez-vous, comme Dieu, dissiper les Superbes dans votre fureur, humilier leur orgueil par un seul de vos regards,

briser et fouler aux pieds les Impies dans le lieu même où ils s'élèvent? Alors j'avouerai, continue le Seigneur, que votre droite a le pouvoir de vous sauver, *Confitebor quod salvare te possit dextera tua.* [Ibid. 9.]. Non, mes chers Auditeurs, une vérité si palpable n'exige pas à ce moment des idées si fortes. Pensa-t-on jamais qu'en multipliant ses créatures, Dieu s'étoit donné des maîtres? Ses lumières sont-elles trop bornées pour découvrir tout? Son pouvoir est-il trop foible pour tout punir?

Vous en êtes témoins: c'est d'abord en détail que Dieu exerce ses vengeances. La Mort, qui premièrement en est le ministre, arrache du milieu des Pécheurs celui dont le moment est arrivé. Loin

du nombre tumultueux des vivans, transporté seul au tribunal de Dieu, il n'y trouve que Dieu et sa loi. Ainsi, du milieu de vous ont disparu tant d'hommes dont vous aviez enhardi les déréglemens. De quelle ressource est aujourd'hui pour eux la prétendue autorité qu'ils osèrent chercher dans les vôtres. Ah! tandis que vous persévériez sur la Terre dans une sécurité funeste, ils gémissoient sous les justes rigueurs du sort que cette pernicieuse tranquillité vous prépare. Vous disparoîtrez ainsi vous-mêmes. Retranché de la société des Coupables qui vous auront déguisé le danger de l'être; seul vous tomberez tout-à-coup entre les mains du Dieu vivant. Vous laisserez après vous, sur la Terre, le grand nombre des Pécheurs, et vous ne

serez suivi que du grand nombre de vos péchés. A peine le grand nombre s'apercevra que vous ne partagez plus ses plaisirs; et déja vous serez condamné pour avoir participé à ses désordres. A peine on répandra sur vous quelques inutiles larmes; et déja Dieu y aura versé le torrent de son courroux. Bientôt les hommes seront consolés d'avoir vu pour vous s'ouvrir le tombeau dont ils ne purent pas vous épargner les horreurs; et déja Dieu aura refermé sur vous l'abyme de sa justice, dont tous les mortels réunis ne vous retireront jamais. Viendra le jour auquel, en présence de tous les hommes, chacun entendra confirmer son éternel arrêt, et où Dieu se vengera des outrages de la multitude, sous les yeux de cette multitude même.

Consternée et tremblante, alors protégera-t-elle par le nombre ceux qu'elle aura séduits par ses erreurs? Le Livre de la loi où en sont gravés tous les préceptes; le Livre des consciences où en sont écrites toutes les transgressions; voilà ce qui fixe toutes les pensées; ce qui anéantit tous les prétextes; ce qui, du grand nombre de Criminels réunis, n'offre à l'Univers épouvanté, et ne présente à Dieu même que l'assemblage des victimes de sa colère. La Terre depuis longtemps auroit dû s'instruire de ce que lui prépare de redoutable l'universalité des crimes dans l'universalité de la punition. L'iniquité devenue générale parmi les hommes, dès les premiers âges du Monde; voilà le nombre des Coupables, *Multa malitia hominum in Terrâ.*

[Gen. VI. 5.]. Le Monde enseveli sous les eaux; voilà l'étendue de la vengeance. Elles périrent ces villes abominables qui ne purent pas offrir dix Justes, en faveur desquels Dieu consentoit à les épargner. Le cri de leurs désordres monta jusqu'au trône du Seigneur. Il fit pleuvoir sur elles le feu vengeur qu'elles avoient allumé par leurs excès, *Dominus pluit ignem et subvertit civitates.* [Gen. XVIII. 24]. Il est donc vrai que nous rendrons compte, chacun en particulier, de nous-mêmes et de nos œuvres. Et par conséquent il n'est rien dans l'exemple du grand nombre qui nous rassure. Mais il n'est pas moins vrai que l'exemple du petit nombre a de quoi nous condamner.

SECONDE PARTIE.

A la vue de cette multitude dont on fait valoir l'exemple, il seroit naturel de dire des Chrétiens, ce que S. Paul disoit autrefois des Juifs : Est-ce donc que Dieu a rejeté entièrement son Peuple ? *Numquid Deus repulit Populum suum?* [Rom. XI. 1.]. A Dieu ne plaise que nous le pensions, répond aussitôt l'Apôtre, *Absit*. Et il en fournit la preuve dans lui-même : car, ajoutoit-il dans un sentiment de reconnoissance de sa vocation à la Foi, je suis moi-même de cette nation qui refuse de s'y soumettre, *Nam et ego Israelita sum.* Il rappelle ensuite la parole du Seigneur au Prophète Elie. Celui-ci se plaignoit à Dieu des prévarications d'Israël, au

milieu desquelles il croyoit être seul resté fidèle, *Et ego relictus sum solus*. Que lui répond le Seigneur, remarque S. Paul? Non, Prophète, non, tous n'ont pas courbé le genou devant Baal; je me suis conservé un nombre de véritables serviteurs qui n'ont pas adoré l'idole, *Reliqui mihi septem millia virorum qui non curvaverunt genua ante Baal.* [Ibid.]. De même, continue l'Apôtre, il est encore parmi nous un nombre choisi qui a profité des grâces de salut, *Sic ergo et in hoc tempore reliquiæ secundùm electionem gratiæ salvæ factæ sunt.* [Ibid. 5.].

Et voilà incontestablement, mes chers Auditeurs, ce que j'ai droit d'appliquer à notre Siécle, où, malgré les tristes ravages du vice,

nous avons souvent la consolation d'applaudir à la vertu, et à de grandes vertus. Non, la vertu, j'entends celle que loue le Christianisme, n'est point exilée de dessus la Terre; mais, souvent ignorée et toujours modeste, elle chérit l'asile de la solitude, elle se produit paisiblement sous le voile de l'humilité, et forme journellement encore une portion nombreuse d'Ames chrétiennes dont la Religion règle la vie, et dont la vie honore la Religion. Or, je soutiens que leur exemple condamne ouvertement ceux qui refusent de le suivre. Pourquoi? Parce que leur conduite réfute efficacement les deux prétextes dont ils autorisent l'irrégularité de la leur. Ce que la loi présente de pénible, ils l'allèguent en preuve de l'impossibilité

de l'observer; et le bon exemple démontre invinciblement possible l'accomplissement de la loi. Ce qu'il y a dans leurs dispositions personnelles de plus opposé à la loi, ils le transforment en obstacles insurmontables pour eux; et la diversité des bons exmples prouve clairement qu'il n'est aucune difficulté dont il ne soit possible à tous de triompher par la fidélité à la loi.

Qu'il soit possible d'accomplir la loi de Dieu; c'est ce qui résulte évidemment de l'idée de Dieu même. Seroit-il juste, s'il prescrivoit aux hommes des devoirs qu'ils ne pourroient pas remplir? La notion du crime ne renferme-t-elle pas nécessairement la liberté de ne pas le commettre? La raison ne dicte-t-elle pas qu'émanent en même temps du trône de Dieu et

les préceptes qui nous assujettissent à ses volontés, et les secours qui en facilitent l'observation ? C'est la doctrine formelle de S. Paul, lorsqu'il écrivoit aux Corinthiens : Dieu est fidèle ; il ne permettra pas que l'épreuve surpasse vos forces, et il vous aidera à la supporter avec mérite, *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari suprà id quod potestis, sed faciet cum tentatione proventum.* [1. Cor. x. 13.].

Or, cette grâce que l'Apôtre annonce, l'exemple vous la rend sensible et palpable, si je puis m'exprimer ainsi, puisqu'il n'est aucun de vous qui n'ait sous les yeux la docile fidélité qui y répond. Et, pour parler encore le langage de S. Paul, lorsqu'il rappeloit aux premiers Chrétiens qu'étant au milieu d'une nation per-

verse, ils en attiroient l'attention, comme les astres fixent les regards de l'Univers qu'ils éclairent; nous pouvons dire avec vérité qu'un nombre de Chrétiens solidement vertueux répand encore aujourd'hui une lumière brillante dont l'éclat vous expose tout-à-la-fois ce qu'il y a de respectable et de possible dans la docilité aux lois du Christianisme, *In medio nationis pravæ... sicut luminaria in Mundo.* [Phil. 11. 15.]. Disons plus encore, et toujours selon la pensée du même Apôtre: Cet exemple est, dans les vues de Dieu, un secours qu'il ménage aux hommes, pour les attirer à lui; c'est une nouvelle grâce qui vient à l'appui de celles qui éclairent l'esprit, qui touchent le cœur, qui échauffent la volonté; parce qu'elle présente, réduits en

actions, les vertueux desseins qu'inspirent les autres grâces. Et de là vient que S. Pierre conclut en nous exhortant à glorifier Dieu par le témoignage édifiant de nos œuvres, *Ex bonis operibus vos considerantes glorificent Deum.* [1. Petr. IV. 16.].

Pour obéir à la loi de Dieu, il est sans doute des difficultés à vaincre. Mais, évidemment aussi, elles ne sont pas invincibles, puisqu'il est un nombre considérable d'hommes qui les surmontent. Je l'avoue: Si, en les voyant sérieusement appliqués à connoître les lois du souverain Législateur, vivement pénétrés de l'obligation de lui être soumis, généreusement déterminés à en exécuter les ordres, solliciter humblement les secours qu'il prête, employer pru-

demment les moyens qu'il présente; je voyois cependant leur plus sincère et leur plus ardente volonté universellement sans succès: alors la difficulté des préceptes divins me paroîtroit surpasser les forces humaines; comment croire que la sagesse commande, lorsqu'une parfaite soumission ne parvient pas à obéir?

Mais est-ce donc là votre caractère, vous qui, par vos murmures contre la sévérité de la loi de Dieu, croyez vous autoriser à l'enfreindre? Ah! ce qui vous paroît dans elle un excès d'austérité ne vient dans vous que d'un excès d'indolence. La connoissez-vous bien cette loi dont vous vous plaignez? Avez-vous attentivement approfondi la solidité de ses principes, la justice de ses préceptes,

la convenance de ses rapports, la sublimité de ses avantages, l'abondance de ses douceurs? Pour arriver au terme qu'elle vous montre, êtes-vous seulement entrés dans la voie qu'elle vous trace? Faites parler ici, pour votre défense, la vivacité de vos bons désirs, la sagesse de vos précautions, l'éloquence de vos efforts. Justifiez vos démarches; ou faites cesser l'injustice de vos reproches. Vous sied-il de regarder comme impraticable la route qui conduit à Dieu, vous qui à peine avez fait quelques pas pour vous en rapprocher, et qui décidément n'avez voulu suivre que celle du Monde?

Voyez s'en éloigner courageusement, et marcher sur les traces de Jésus-Christ ce nombre de vrais Chrétiens auxquels il dit par sa

grâce, comme il le dit autrefois à ce Père qui sollicitoit auprès de lui la délivrance de son fils: Tout est possible à celui qui croit, *Omnia possibilia sunt credenti.* [Marc. IX. 22.]. Et pouvez-vous révoquer en doute le nombre des saints effets qu'opère journellement, dans les ames soumises, l'efficacité de la Religion? Parmi les divers points de la loi divine dont votre lâcheté s'allarme, quel est celui dont vous ne connoissiez pas de fidèles observateurs; et combien dont vous connoissez l'entière fidélité à tous les points de la loi!

Quoi, mes chers Auditeurs, c'est ici votre sincérité que je réclame; Quoi! il n'existe pas des vertus chrétiennes sur la Terre! La Religion de Jésus-Christ ne forme pas de vrais Chrétiens! L'autorité

de ses enseignemens ne soumet pas leur esprit! L'Evangile ne règle pas leurs mœurs! Quoi! la pénitence n'a pas ses victimes, la charité ses modèles, la résignation ses héros! Ah! j'en appelle à l'hommage que le Monde rend lui-même aux vertus évangéliques, en s'efforçant à les décrier. Ce qu'il appelle crédulité, c'est la Foi; ce qu'il traite de superstition, c'est le culte; ce qu'il caractérise de minutie, c'est la piété; ce qu'il nomme fanatisme, c'est le zèle; ce qu'il taxe de folie, c'est la folie de la Croix. La Croix est donc encore l'étendard sous lequel sont rangés un nombre de Chrétiens qui font gloire de le suivre. Je vais plus loin: J'en appelle au témoignage des Impies, et à la scandaleuse continuité de leurs efforts. Ah!

si la loi de Dieu n'avoit pas un nombre d'observateurs véritablement fidèles, elle n'auroit plus d'ennemis. La Religion ne seroit pas combattue avec acharnement par les uns, si elle n'étoit pas généreusement suivie, sincèrement respectée, et constamment pratiquée par les autres. Ils publient, comme malgré eux, les vertus qu'elle produit, ceux qui travaillent à la détruire. Et les assauts livrés sans cesse au Christianisme, deviennent la preuve irréfragable que le Christianisme conserve tout son empire sur l'esprit et sur le cœur d'un nombre de parfaits Chrétiens. Si l'on ne voyoit pas triompher toujours ses oracles et ses droits, au milieu même des erreurs et des vices; à quel but seroit donc dirigée l'odieuse conspiration dont il est l'objet?

La présence du Sauveur, dit S. Jérôme, faisoit le tourment des Démons, *Præsentia Salvatoris, tormenta..... Dæmonum.* Ce qui de nos jours agite encore le Démon de l'Impiété, c'est la vue des Disciples nombreux et fidèles de Jésus-Christ, qui en connoissent la voix, qui en remplissent les préceptes, qui en fréquentent les sacremens, qui en suivent les maximes, qui en espèrent les récompenses. C'est à la vue de la fermeté de leur créance, de la régularité de leur vie, de l'édification de leur piété, que les Impies, pour appliquer ici avec justice l'expression du Prophète, redoublent leur frémissement, *Fremuerunt;* et que même, dans le sentiment d'une haine et d'une fureur infernales, ils se liguent contre le Seigneur et contre son Christ,

désespérés de ne pouvoir pas en abolir le règne, *Adversùs Dominum et adversùs Christum ejus.* [Ps. 11. 1.]. Il est donc vrai, et sensiblement vrai que les vertus chrétiennes se produisent encore aujourd'hui dans tout leur éclat, et par conséquent que cet exemple agit encore dans toute sa force. Et c'est parce que la force de cet exemple condamne visiblement l'infidélité du Monde; que le Monde oppose l'amertume de ses censures et l'apparence de ses mépris à cette éloquente condamnation. C'est cette condamnation qui rend odieuse au Monde la conduite de ceux qui, par une vie régulière, ne cessent de la prononcer. Aimable par elle-même, la vertu n'est quelquefois exposée aux traits de la méchanceté, que parce qu'elle est un reproche subsistant du vice. Elle blesse, comme

dit S. Augustin parlant de la vérité, elle blesse ceux qu'elle instruit. Ils lui refusent leurs applaudissemens, parce qu'elle opère une conviction qui agite leur conscience. Ils évitent d'apercevoir ce qu'ils ne veulent pas imiter. ils redoutent ce langage muet dont la force rend un témoignage frappant à la possibilité d'observer la loi.

Pour s'en défendre plus encore, ils affectent de faire valoir ce qu'il y a pour eux de personnel dans les obstacles, et de plus opposé à l'accomplissement de la loi; second prétexte que refute aussi efficacement la diversité des bons exemples.

Je n'ignore pas, Chrétiens auditeurs, qu'il est des hommes heureusement nés, dont on peut dire, d'après l'Ecriture, qu'ils ont reçu en partage une ame portée au bien, *Sortitus animam bonam.* [Sap. VIII. 19.]; tandis que de fâcheuses qua-

lifications annoncent d'une manière plus marquée dans d'autres la dégradation de la nature humaine. On croit le remarquer dans des enfans qui montrent des penchans odieux, avant que de pouvoir se livrer à leurs impressions; et voilà sans doute l'objection la plus séduisante; mais qu'il est aussi aisé de résoudre.

Vous avouerez sans peine qu'il en est de l'excès du mal comme des prodiges dans le bien. L'un et l'autre sont rares. Il est peu d'hommes qui ne se portent naturellement qu'à la vertu; il en est peu aussi qui ne se sentent entraînés que vers le vice. De l'état ordinaire qui renferme une pente au mal et un attrait pour le bien, résulte la liberté du choix qui fixe la volonté à l'un ou à l'autre. Quel que soit le parti pour lequel

elle se décide, il faut des efforts. La vertu combat les penchans, mais le vice contrarie la conscience; et la conscience paisible est un bonheur que n'égalera jamais la satisfaction des penchans. Si cet état n'est pas le vôtre, vous voulez donc que nous supposions dans vous un naturel indomptable qui ne vous laisse pas le pouvoir de le dominer et de le soumettre? Humiliant aveu dont vous rougiriez, s'il n'étoit pas sollicité par l'intérêt puissant des passions, dont vous ne consentez à vous représenter honteusement l'esclave, que pour vous affranchir de l'empire honorable du devoir!

Ne pourrois-je pas d'abord vous opposer vous-mêmes à vous-mêmes, et vous demander si l'ambition, l'intérêt, la politique et l'honneur ne vous engagent pas fréquemment

à vous maîtriser, et si vous ne faites pas à votre fortune, à votre gloire, à votre vanité, dans le temps, des sacrifices que vous refusez à votre ame pour le bonheur, le seul essentiel, celui de l'Eternité. Mais, pour en venir aussitôt au point décisif; il me suffit de vous ajouter que c'est une erreur de penser que la force de la tentation surpasse celle de la grâce, *Fidelis Deus*, etc.

Si l'ennemi du salut étoit plus puissant sur vous que le Dieu qui en est l'auteur; quelles conséquences résulteroient de ce principe? L'impossibilité d'être vertueux vous affranchiroit donc nécessairement des lois de la vertu. Ces lois n'existeroient donc pas pour vous, dès que vous pourriez les enfreindre sans crime. Du défaut de liberté dans vous suivroit

donc infailliblement l'impunité de celle de tous vos penchans. Et, dans une indépendance chimérique de l'autorité de Dieu, comme vous n'auriez pas la force nécessaire pour lui obéir, Dieu lui-même n'auroit donc pas le droit de vous commander. Dispense si visiblement erronée, si manifestement abusive, si évidemment sans appui, qu'elle est bien moins l'excuse des passions, que le fruit de leurs excès, que l'effort de leur désespoir, et le langage de leur délire.

Ce qu'il faut donc uniquement conclure de la grandeur des obstacles par lesquels vous cherchez à justifier leurs écarts, c'est qu'il est pour vous une spéciale obligation de connoître et d'employer les moyens qui vous aideront à les vaincre. Eh! c'est une première grâce de Dieu que de vous

imprimer une idée vive de votre foiblesse, puisque cette connoissance vous avertit de la nécesssité des précautions. La conviction de cette foiblesse, à mesure que vous la sentez plus grande, vous presse de fuir plus soigneusement les dangers, et de demander plus abondamment à Dieu les secours. C'est avec ces secours que des hommes aussi foibles, et plus foibles encore que vous, sont vainqueurs. Eux-mêmes, armés du bouclier de la Foi, quelle force ne trouvent-ils pas dans celle de l'autorité qui impose les préceptes, et dans celle de la vengeance qui en puniroit les transgressions! Que la vertu est douce, dit S. Bernard, à ceux qu'occupe le souvenir des maux qu'entraîne le vice! *Hæc quàm dulcis meditanti flammas!* Il n'est aucun attrait à la séduction

duquel ils n'échappent; il n'est aucune occasion dont ils ne redoutent le piége. La vigilance les prémunit, la constance les soutient, Dieu les aide. Et, comme, selon la doctrine de l'Apôtre, chacun reçoit de Dieu le don qui lui est propre, *Unusquisque proprium donum habet ex Deo* [I. Cor. VII. 7.]; nous voyons se proportionner aux besoins de chacun, les grâces que Dieu offre à tous. Nous voyons des vertus, malgré les assauts de l'Enfer, fixer les complaisances du Ciel. C'est ce que nous fait journellement admirer la diversité des bons exemples.

Vous dites, je le sais, qu'il faut en apprécier la valeur, avant que d'en proposer le mérite pour mobile; que les circonstances ne sont pas les mêmes pour tous, et que d'ordinaire elles décident. Donnez,

ajoutez vous, donnez à ceux qui édifient, mon humeur vive et bouillante: ils ne seront pas plus modérés: ma sensibilité et ma tendresse de cœur; ils n'auront pas les mœurs plus pures : mes prérogatives et mes droits; ils ne seront pas plus humbles: mon peu de goût pour la vie pénitente et pour la retraite; ils ne seront pas plus pieux ou plus recueillis. Changez notre situation et nos inclinations; et vous nous verrez changer réciproquement de conduite.

Les Justes, vous répond d'ici S. Ambroise, ne sont pas d'une nation plus parfaite, mais plus soumise: *Non naturæ præstantioris, sed observantioris.* Nous ne disons pas qu'ils soient exempts de l'attrait des vices, mais nous voyons qu'ils en répriment les principes: *Nec vitia nescisse, sed*

emendasse. Des obstacles, de grands obstacles à surmonter, voilà ce qui les rapproche de vous; la générosité qui en triomphe, voilà ce qui les élève au dessus de vous. Non-seulement ils ont à combattre, ces Justes dont vous n'estimez point assez les victoires; mais c'est souvent sur des passions plus impérieuses que les vôtres, qu'ils ont la gloire de les remporter.

Les Saints, c'est-à-dire, les vrais Chrétiens, selon le langage de l'Apôtre, jugeront le Monde, *Sancti de hoc Mundo judicabunt.* [1. Cor. VI. 2.]. Or, ce jugement n'est-il pas déja sensiblement fondé sur la comparaison de leur vie avec la vôtre? Eh! que lui opposez-vous? Les dangers de la jeunesse? Mais je vous en prends vous-mêmes à témoin: il en est qui, dans le

feu de l'âge, ne s'en permettent jamais les écarts. Les dangers de l'état? Mais quel état, parmi ceux que le Monde honore, et que la Religion avoue, est incompatible avec les devoirs du Christianisme? On voit briller la gloire des armes, sans être obscurcie par la licence des vices. Tous les jours des occupations que la probité règle, des soins que l'embarras des affaires multiplie, des travaux que les circonstances exigent, se dirigent au terme du salut. Sans ouvrir les annales du Christianisme, pour vous y montrer, inscrits depuis la sublimité du trône, jusqu'à l'obscurité du dernier rang, les noms de ceux dont il a immortalisé les vertus; me contesterez-vous que, même sous vos yeux, toutes les conditions en offrent des modèles? Vous prévaudrez-vous des dangers du Monde? Ah! sans

doute, ils sont grands. Mais combien de personnes obligées à y paroître, vous forcent à avouer qu'elles n'en partagent pas la dépravation; qu'on y aperçoit de la modération dans la prospérité, de la modestie dans les grandeurs, de la mortification dans l'abondance, de l'assiduité au culte divin, de l'exactitude à tous les devoirs; et, au milieu de tous les avantages que le Monde préconise, toute la régularité de conduite que la Religion prescrit. Croyez-vous vous ouvrir un dernier asile dans la nature des dispositions qui vous caractérisent? Comme si, à examiner les différens caractères de ceux que la Religion sanctifie, on n'y trouvoit pas les divers principes des passions que condamne la Religion. Elle calme les Ames vives, elle excite les Ames indo-

lentes, elle préserve les Ames tendres, elle adoucit les Ames dures, elle fortifie les Ames foibles, elle console les Ames affligées. Est-il un seul de ces traits dont elle ne vous offre de grands exemples? Est-il un seul Pécheur, quel qu'en soit l'état et le caractère, à qui Dieu ne puisse opposer des Justes dont la conduite les confond? Et que répondrez-vous, lorsque Dieu, manifestant au dernier jour le secret des consciences; vous connoîtrez que furent souvent réunis, dans un nombre de Héros chrétiens, les passions les plus vives et la vertu la plus soutenue, les attraits les plus forts et la fermeté la plus inébranlable, tous les penchans de l'humanité et toute la sévérité de la Religion? Ah! c'est qu'elle devient la défense de ceux dont elle est véritablement

le guide. Insensiblement je vous réduis à m'avouer qu'une Foi languissante, affoiblie et peut-être éteinte, vous a ôté cette ressource. Mais pourquoi l'avez-vous perdue? Parce que vous avez cherché à la perdre, au lieu de consulter sagement des hommes également éclairés et religieux dont la vie et les lumières rendent un humble hommage à la Religion. Vous n'avez cherché à la connoître qu'à l'école de l'Impiété qui la calomnie, que dans les méprisables écrits qui l'insultent, que chez les faux Docteurs qui la blasphêment; voilà bien assurément l'ouvrage et l'abus de votre liberté. C'est donc vous qui avez arraché la digue que Dieu avoit opposée à vos passions. Privés volontairement de l'appui nécessaire que la Religion prête à la foiblesse, et qui seule peut la soutenir, comment

auriez-vous conservé l'intégrité des mœurs? Au lieu de vous régler sur ces hommes auxquels la vigilance n'en montre le péril, que pour les engager à la sagesse de la fuite, vous avez cherché l'occasion qui les expose, les lectures qui les corrompent, les sociétés qui les pervertissent; voilà bien clairement votre ouvrage. C'est donc vous qui avez étendu l'empire de vos passions, en favorisant leurs progrès.

Livrés conséquemment à une dissipation qui étourdit, à des illusions qui aveuglent, à des joies tumultueuses qui absorbent, étoit-il possible que tous les sentimens chrétiens ne fussent pas effacés de votre cœur, dès qu'il restoit à peine dans votre esprit quelque trace du Christianisme? Au lieu de chercher au moins à les réveiller,

comme ces hommes prudens qui savent prévoir le malheur du terme, en réfléchissant sur les dangers de la route; un éloignement habituel de Dieu, de ses temples, de son culte, de la prière, en a presqu'étouffé jusqu'au souvenir; voilà bien décidément votre ouvrage. Ce n'est donc pas à un défaut d'attrait pour les exercices de la Religion qu'il faut en rapporter le dégoût; c'est leur abandon total qui l'a produit.

C'est donc vous qui avez porté dans vous le mal à son comble. En rejetant sur la force des passions ce qui est la force de l'habitude, vous avez confondu la volonté et le pouvoir, pour vous persuader ne pouvoir pas ce que vous ne vouliez point. Mais le mal est-il sans remède? Ne pouvez-vous plus aujourd'hui vous retirer

du précipice que vous vous êtes creusé à vous-mêmes? Oui, mes chers Auditeurs, vous le pouvez, et je puis encore vous faire entendre ici l'éloquente voix de l'exemple. Dans des ames susceptibles de grandes passions, il est souvent aussi de grandes ressources. L'énergie qu'elles ont montrée pour le mal, la grâce peut la changer en sublime effort pour le bien. Peu faites pour la médiocrité, elles s'arracheront à l'excès du vice, pour s'élever à la perfection des vertus. De persécuteur des Chrétiens, Paul devient l'Apôtre du Christianisme. Augustin sort des ténèbres de l'erreur, pour répandre les plus brillantes lumières de la vérité. On a vu de grands Pécheurs expier leurs péchés par le martyre. Et combien de fois à des scandales éclatans a succédé l'édifiant éclat de la con-

version! Que la vôtre contribue, par ce nouvel exemple, à celle d'autrui; qu'elle encourage à rentrer dans les voies de Dieu ceux qui peut-être s'en sont écartés à votre suite; qu'elle serve à publier les trésors de la miséricorde du Dieu qui vous en aura inspiré le dessein. Sa puissance vous en donnera la force. Vous irez saintement à lui dans le temps; et vous régnerez glorieusement avec lui dans l'Eternité. Je vous le souhaite, etc.

AUTRE

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SEMAINE SAINTE.

SUR L'AUMÔNE.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm feci vobis, ita et vos faciatis.

Je vous ai donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez vous-même. *Evang. de ce jour. S. Jean*, Chap. XIII.

Eh! qu'est-ce donc que notre saint Législateur nous commande

de faire à son exemple? Quelles sont les œuvres que ses historiens nous en racontent? Il guérissoit les malades, il chassoit les Démons, soumettoit les élémens, marchant sur les eaux de la mer comme sur une terre ferme; ressuscitoit les morts, jusqu'à se ressusciter lui-même; il a donné sa vie pour la rédemption du genre humain. Est-ce par là qu'il nous est donné de suivre ses exemples? Mais c'étoit par ces œuvres surnaturelles qu'il manifestoit sa divine toute-puissance. S'il s'est réservé à lui-même cette gloire particulière; s'il lui a plû d'accorder la puissance de ses miracles à quelques serviteurs privilégiés; il propose ces exemples à notre reconnoissance ou à notre admiration; il ne nous en fait pas

un devoir dont la transgression nous expose à la sévérité de ses jugemens. Ce qu'il nous demande, c'est d'exercer la miséricorde, ainsi qu'il l'a exercée lui-même; c'est d'être charitables et compâtissans; c'est de faire part de nos biens à ceux de nos Frères qui sont dans l'indigence.

Il en est, hélas! un grand nombre de ces Pauvres, en faveur desquels il s'agit de vous intéresser; et, cependant, chargé de défendre leur cause auprès de vous, ce n'est point à elle directement que je m'attache. C'est ici la cause de Dieu, c'est la vôtre; et je ne crains pas de dire que, des aumônes que vous leur devez, les Pauvres sont ceux qui retirent le moindre avantage.

Pour les défendre plus sûrement,

je vais donc abandonner vos propres intérêts, Pauvres de Jésus-Christ, et leur en substituer de plus grands, sur lesquels les vôtres sont appuyés. En vous prêtant ma foible voix, j'ai la confiance de travailler pour vous plus efficacement, si je démontre qu'à vos intérêts sont liés étroitement et les intérêts du Dieu de la part duquel je vais parler pour vous, et les intérêts des Riches que Dieu m'ordonne de solliciter en votre faveur.

En deux mots, Chrétiens : Devoir de l'aumône : Avantages de l'aumône.

Je sais, mes chers Auditeurs, que j'ai la consolation de parler devant des Chrétiens distingués par leur empressement à assister les Pauvres, et qui cimentent par

là leurs espérances dans la protection du Ciel. Mais ces sentimens généreux, n'est-il pas à propos de les entretenir dans ceux dont ils sont l'heureux partage; ou ne peut-il pas arriver qu'on les fasse naître dans quelques-uns, qui, peut être profitent trop peu de l'exemple général? Commençons, après avoir salué Marie. *Ave Maria..*

PREMIERE PARTIE.

Faire l'aumône, dit S. Thomas, c'est donner à un Indigent par commisération et en vue de Dieu. En vue de Dieu, dit le saint Docteur: Et voilà ce qui distingue l'aumône véritablement digne de lui, de ces secours purement humains qu'accorde une compassion

naturelle qui, quoique louable, n'est pas, aux yeux du Seigneur, du même prix. Or, qu'il soit ordonné de faire l'aumône, c'est ce qu'il n'est pas possible d'ignorer; puisque, comme le remarque S. Cyprien, Dieu n'a jamais cessé d'en avertir dans les divines Ecritures; puisque rien n'y est répété plus fréquemment; puisqu'on ne peut pas former les Riches à l'espérance du Ciel, sans les instruire de l'obligation de faire l'aumône sur la Terre. Aussi S. Paul n'écrivoit pas à Timothée, de conseiller aux Riches, mais de leur ordonner de répandre aisément leurs biens dans le sein des Pauvres, *Divitibus præcipe.... facilè tribuere*. Or, ce précepte est trop généralement reconnu, pour qu'il faille insister sur ses preuves;

précepte dans lequel il s'agit des intérêts de Dieu, pour trois raisons. Premièrement, parce que l'effet de l'aumône doit justifier les soins de la Providence de Dieu; secondement, parce que le tribut de l'aumône est dû à la souveraineté de Dieu; troisièmement, parce que la générosité de l'aumône s'adresse véritablement à Dieu. Reprenons.

A n'en juger qu'au premier coup-d'œil, la situation des Pauvres semble prêter des armes contre la Providence. Mais, outre que ce mélange des Riches et des Pauvres est lui-même une forte preuve qui nous la découvre, par la dépendance mutuelle qu'elle établit entre les uns et les autres, et sans laquelle on ne conçoit pas, dit S. Chrysostôme, qu'une société des

uns ou des autres pût subsister; Dieu a pourvu à tout, ajoute S. Augustin, en faisant servir le Riche aux besoins du Pauvre; comme le Pauvre étoit lui-même nécessaire aux besoins du Riche; *Dives propter Pauperem factus est, et Pauper propter Divitem.* Mais il falloit que Dieu établît un ordre de Providence pour la subsistance des Pauvres. Dès qu'il ne s'engageoit pas à de continuels miracles en leur faveur; il devoit pourvoir à la conservation de leur être, comme il en est l'auteur. Cet ordre de la Providence, c'est le précepte de l'aumône; et, par là même (suivez, je vous prie, ces divers points d'instructions qui naissent tous du premier); par là même que ce précepte est fondé sur la Providence,

ce n'est donc qu'en remplissant les vues de la Providence à cet égard, que vous pouvez accomplir le précepte de l'aumône. Cela supposé : Montrez nous d'abord, mes chers Auditeurs, parmi les Pauvres, un seul qui soit exclu des bontés du Père céleste, nous consentirons qu'il le soit également des effets de votre Charité. Mais, comme ils sont tous l'objet de ses soins, ils sont aussi tous confiés aux vôtres : et quelles bornes pouvez-vous prescrire, dès que vous êtes les Ministres d'une Providence qui n'en connoît point? C'est aux Riches en général que je m'adresse; il seroit inutile d'objecter qu'aucun d'eux en particulier ne pourroit secourir tous les Pauvres; on le sait. Mais que tous les Riches s'accordent à en sou-

lager quelques-uns; et bientôt ils seront tous soulagés; et voilà manifestement l'intention de la Providence.

Mais quand leur doit-on ces soulagemens? Dieu de bonté, Père tendre qui l'êtes surtout des Pauvres, ne veillez-vous sur eux que dans les extrêmes malheurs? Ou ne leur destinez-vous que quelques parcelles des trésors de votre libéralité? Non, sans doute, Chrétiens auditeurs. Aussi devons-nous distinguer, d'après l'Ange de l'Ecole, deux devoirs : l'un qui vous oblige à les aider, même dans les misères ordinaires, parce que ces misères sont un titre spécial aux soins de la Providence; et l'autre qui exige, à plus forte raison, que vous les secouriez dans de pressantes rigueurs, parce qu'ils ont plus de

secours à attendre, par là même qu'ils sont plus malheureux. Tel est infailliblement l'ordre de la Providence. Or, je vous le demande maintenant, est-ce en remplir les vues, que de ne leur donner les secours, ni avec la proportion qu'exige leur pauvreté, ni avec la promptitude qui est nécessaire à leur soulagement?

Vous croyez avoir satisfait à tout, disoit autrefois S. Chrysostôme, aux Riches d'Antioche, dès que vous avez donné la plus légère aumône. Reproche que l'on pourroit adresser encore à ces Riches qui laissent à peine échapper de leurs mains une portion presque insensible de ces dons que réclament celles des Pauvres, et qui, pour me servir de la comparaison du saint Docteur, de cet océan

que forment leurs richesses, consentent à regret qu'une seule goutte puisse s'écouler pour appaiser les désirs d'un malheureux. Mais, est-ce remplir les vues de la Providence par des aumônes que semble peser l'avarice, si l'on n'est pas au moins attentif à les multiplier, pour en compenser le peu de valeur? Est-ce remplir les vues de la Providence, que de n'offrir aux maux les plus étendus que les consolations les plus limitées; que de fournir à peine de quoi subsister quelques momens à ceux dont la disette menace la vie; que de ne mesurer jamais ce que l'on donne sur la situation de celui qui le reçoit; que de ne paroître touché que de l'extrême nécessité à laquelle seule on accorde, sans regarder les misères communes et ordinaires, à la voix

desquelles on est sourd? Est-ce remplir les vues de la Providence, que de voir des besoins présents, et de différer les secours; que de remettre jusqu'au lendemain, contre la parole expresse de l'Esprit saint, et à un terme quelquefois plus long encore, une aumône qui, dans le moment, est nécessaire? Est-ce remplir les vues de la Providence, que de renvoyer, comme quelques-uns, jusqu'à la mort, tous les effets de leur Charité? Je n'ai garde, mes chers Auditeurs, de blâmer celle que vous exercerez alors. Mais, si vous n'êtes charitables qu'en cessant de vivre; pendant votre vie, que deviendront les Pauvres? Si, comme vous, tous les Riches diffèrent jusqu'à la fin de leurs jours à les soulager; comment se seront écoulés ceux

des Pauvres? Et voulez-vous donc qu'ils ne soient heureux que par votre mort? En ce cas, il paroît de la Providence de Dieu d'en hâter le moment; si ce doit être le seul moment de votre libéralité. Et, puisque c'est par vous qu'elle veille sur eux; elle semble donc intéressée à précipiter le terme unique auquel vous réservez, à leur égard, toutes vos largesses.

En vain, pour vous dissimuler les devoirs que la Providence vous impose, vous prétextez-vous quelquefois les soins de cette même Providence. Elle a pourvu, dites-vous, aux besoins des Pauvres; il y a pour eux des hôpitaux et des maisons de charité. Oui, mes chers Auditeurs, grâces à la piété de vos Pères; mais ces maisons et ces

hôpitaux peuvent-ils fournir à tout, s'ils vous servent de prétexte pour vous décharger de tout? Mais ces monumens subsistans de la charité des anciens Fidèles, ne doivent-ils pas animer la vôtre? Mais ne devez-vous pas concourir, par vos aumônes, à les entretenir? Et, comme ça été le moyen par lequel la Providence les a établis; n'est-ce pas encore par là qu'ils doivent être soutenus? Il ne vous reste donc plus qu'à faire valoir l'impuissance où vous êtes de les aider. Trop communes ressources des Riches du siécle, pour se justifier à eux-mêmes la modicité de leurs aumônes. Ils savent que tout ce qui est au delà des biens nécessaires à leur entretien, ou à celui de leur famille, à une décence raisonnable, je dis raison-

nable et proportionnée à leur dignité et à leur rang; en un mot, que, selon la parole de l'Apôtre, leur abondance doit suppléer à l'indigence d'autrui, *Vestra abundantia illorum inopiam suppleat.* [II. Cor. VIII. 14.]. Or, c'est cette abondance, c'est ce superflu qu'ils affectent de méconnoître. Et, parce qu'ils doivent aux Pauvres ce qu'ils ont de trop; à les entendre, ils n'en ont jamais assez. Vous attendez peut-être que je vous le découvre, ce superflu, par le détail de vos frivoles et inutiles dépenses; il me seroit aisé de le faire. Vous attendez que je vous accuse de ne pas l'apercevoir, ce superflu, parce que vous n'écoutez que la passion, que la cupidité, que la délicatesse, que l'orgueil de la vie; la démonstration en seroit facile. Vous atten-

dez que je vous dise qu'il paroîtroit, ce superflu ; si, dans vous, tout autre que vous le cherchoit; on le trouveroit évidemment. Mais j'ai à vous tenir un autre langage. Il est, pour vous convaincre, un raisonnement plus abrégé. Vous n'avez pas de superflu, dites-vous, et cependant vous êtes riches. Qu'avez-vous dit ? Ce n'est plus simplement une excuse, c'est un blasphême ; car il y a une Providence. Vous en convenez : il y a des Pauvres : Vous le voyez. Vous avez donc infailliblement de quoi leur donner; sans cela, la Providence a manqué aux hommes. Elle ne leur a pas accordé le nécessaire, puisqu'à vous en croire, vous n'avez rien de plus, et que visiblement les Pauvres ne l'ont pas. Vous osez donc insulter à la prévoyance pa-

ternelle de Dieu. Vous osez donc le rendre responsable de ce qui n'est dans vous qu'obstination à ne pas vous conformer à ses desseins; vous osez exciter des cris séditieux et rebelles contre une Providence dont vous êtes les perfides administrateurs. Qu'ils se taisent les Malheureux, à la vue de vos refus; qu'ils n'outragent pas un Dieu qui, si clairement interpose en leur faveur son autorité; qu'ils n'irritent pas le Ciel dont ils implorent l'assistance. Votre dureté n'autorisera jamais leurs murmures; mais tremblez d'en devenir l'occasion.

Ah! si, conformément aux intentions de Dieu, vous regardiez comme le nécessaire des Pauvres, ce qui ne l'est pas pour vous, des familles entières subsis-

teroient des biens que la vanité seule dissipe dans la vôtre. Un nombre de Misérables seroient consolés, si vous leur cédiez une partie de ce que vous employez à la continuité de vos amusemens et de vos jeux. J'ose le dire, les Pauvres cesseroient presque de s'apercevoir qu'ils le sont; et vous vous apercevriez toujours que vous êtes riches. Communication de biens admirable qui, sans détruire une inégalité nécessaire, en prévient les tristes effets, et qui donne assez pour soutenir les uns, sans trop affoiblir les autres, et qui fait régner, dans le Monde, cette économie de sagesse digne du Dieu qui le gouverne! Sans cette communication, vous n'êtes riches qu'au préjudice des Pauvres; et, dans les vues de Dieu, vous ne de-

vez l'être que pour leur avantage; jusques-là, disent les Pères, que vous êtes les économes des biens que Dieu a destinés à leur usage; que c'est leur patrimoine que vous avez entre les mains. Eh! c'est votre gloire, conclut S. Jean, d'être chargés de remplir ainsi les fonctions mêmes de Dieu, d'en imiter les soins, et de devenir les coopérateurs de sa Providence, dont les intérêts se trouvent dans votre fidélité à le seconder par vos aumônes.

Il est encore certain que vous en devez le tribut à sa souveraineté. Dieu est le maître de vos biens; et l'universalité des droits qu'il a sur eux est fondée sur celle de son domaine. De là ce que disoit le Seigneur à son Peuple: Vous ne tarderez pas à m'offrir les prémices des fruits

qui croissent pour vous, *Primitias tuas non tardabis reddere.* [Exod. XXII. 29.]. De là cette espèce de sacrifice par lequel, ne réservant rien de la victime immolée d'Israël, la nation fidèle protestoit hautement que, comme elle avoit tout reçu de Dieu, c'étoit à Dieu que tout devoit se rapporter.

Mais, parce qu'il n'a pas besoin de vos biens, ce n'est pas pour lui qu'il vous les demande; ses droits, il les transfère aux Pauvres. Et, dès-là, cette portion que Dieu leur assigne, devient, selon l'expression de S. Ambroise, un revenu dont vous leur êtes comptables, *Tuus denarius census illius est.* En le refusant, que prétendez-vous? Voulez-vous donc vous approprier ce qui appartient essentiellement à Dieu, jusqu'à méconnoître que

c'est de ses propres richesses qu'il vous demande une partie? Oubliez-vous qu'à envisager les choses sous ce point de vue, ce que vous devez donner, à proprement parler, n'est pas à vous? Et, si vous disputez à Dieu le droit inaliénable qu'il a sur vos possessions, de sa part que méritez-vous? Qu'il vous les enlève, ces possessions, dont vous étendez audacieusement les limites, jusqu'à paroître lui contester la solidité de ses prétentions; qu'il vous apprenne à connoître à qui appartenoit votre fortune, en vous montrant le pouvoir qui en renverse les fondemens; que, pour ne plus exposer auprès de vous la justice des offrandes qu'il vous ordonne de lui faire, il transporte en des mains plus soumises un trésor qu'il veut partager. Eh!

n'est-ce point là, puis-je demander avec S. Augustin, n'est-ce point là la funeste source de ces malheurs, de cette décadence, de cette ruine presque entière qui transforme quelquefois en Indigens, des Riches présomptueux qui croyoient l'être de leurs propres biens; qui en avoient perdu de vue la première origine; qui eussent regardé comme enlevé à leur opulence ce qu'ils eussent accordé à la disette d'autrui; et qui n'avoient jamais rien à donner, malgré les ordres de Dieu, parce qu'ils n'en avoient jamais assez selon les désirs de leur insatiable cupidité, *Unde damnum, unde pericula? De sterilitate nostrâ.*

Mais encore, Riches qui m'écoutez, n'est-ce pas envers vous que la main du Seigneur s'est montrée

spécialement libérale? Cette brillante prospérité, la réussite de ces projets, le succès de ces entreprises, à qui les devez-vous? Je ne vous demande que de l'examiner conformément aux premiers principes de la raison. Elle ne refuse pas à Dieu le titre d'Arbitre suprême du Monde, selon la volonté duquel tout s'y règle, au pouvoir duquel tout est assujetti. Si vous êtes Riches, il a donc permis qu'elles passassent en vos mains, ces richesses, qu'il eût pu si facilement en détourner. Vous êtes comblés de ses dons; et il n'obtiendroit pas même de vous un tribut de reconnoissance! Or, le sentiment dû à ses bienfaits, comment le lui marquer? Comme le témoigna autrefois son peuple qui, dans la joie de sa délivrance,

sous la protection d'Assuérus, régla expressément, que les Pauvres participeroient à la commune allégresse, *Et Pauperibus munuscula largirentur.* [Esth. IX. 22.]; comme le témoigna l'armée triomphante de Judas Machabée, dont les soldats généreux, enrichis des dépouilles des vaincus, les distribuèrent aux infirmes, aux orphelins et aux veuves, *Debilibus et orphanis, et viduis diviserunt spolia.* [II. Mac. VIII. 28.]; comme on le témoigne encore de nos jours dans ces événemens qui intéressent la félicité publique, en conséquence desquels on voit éclater la libéralité envers les Pauvres; pour remercier ainsi le Seigneur, et pour publier que, comme les biens nous viennent de Dieu, c'est sur les Pauvres qu'il nous a char-

gés de les répandre. Usage universel que la raison et que la Religion appuyent, que tous les Peuples ont adopté, que la piété des Grands a consacré, que vous avez vu pratiquer vous-mêmes, sans en retirer pour vous de salutaires leçons.

Tranquilles dans le sein de votre fortune particulière, accoutumés à jouir de ses avantages, bornés à en estimer le bonheur, vous affectez d'en ignorer la source; comme si sa continuité devoit diminuer vos obligations envers celui de qui vous la tenez. Sa magnificence, à mesure qu'elle se soutient, vous trouve toujours moins sensibles, et l'on ne voit que trop souvent que ce sont ceux-mêmes auxquels Dieu a le plus accordé, qui s'empressent le moins à lui rendre.

De là, mes chers Auditeurs, le

double outrage qu'ils font au Seigneur, et par la désobéissance qui lui refuse ce qu'il exige, et par l'ingratitude qui oublie ce qu'elle lui doit. De là, par conséquent, la liaison qui se trouve entre la cause de Dieu, et celle des Pauvres; puisque ceux-ci viennent demander de sa part ce qui lui est dû; en le refusant, c'est à eux et à Dieu que vous manquez. De là cette humble soumission que vous devriez opposer dans vos aumônes à la soumission du Pauvre qui vous les demande; puisqu'en même temps que la pauvreté paroît se soumettre à vous, vos richesses même sont un nouveau titre qui vous soumet à Dieu. De là cet empressement et cette joie avec lesquels vous devez faire l'aumône; puisque vous honorez par là et la souveraineté et la

libéralité de Dieu. De là cette proportion qui doit se trouver entre vos biens et vos aumônes; puisque, comme Dieu exige, il exige ce que vous pouvez donner. Ainsi le recommandoit à son fils le vertueux Tobie. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup, *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue.* [Tob. IV. 9.]. De là, enfin, cette constance qui doit perpétuer vos aumônes. Que tel Pauvre cesse d'en avoir besoin; Dieu ne cesse pas pour cela de vous en demander le tribut par la voix des autres. Il les substitue tous à sa place; ils reçoivent tous par son autorité. Disons plus, Chrétiens, c'est Dieu lui-même qui reçoit dans la personne des Pauvres. C'est donc véritablement à Dieu que s'adresse la générosité de l'aumône.

Vous ne reconnoissez pas ce

Dieu sous les traits de ce Pauvre qui implore votre secours! Ah! Chrétiens, entendez donc la voix de Jésus-Christ, qui, plus forte que celle du Malheureux que vous avez soulagé, vous dit clairement: C'est moi que vous avez nourri, dont avez appaisé la soif, dont vous avez calmé les douleurs, auquel vous avez fourni des vêtemens, dont avez adouci les fers, que vous avez charitablement reçu dans votre maison, *Dedistis mihi.... colligistis me..... cooperuistis me.... visitastis me, venistis ad me.* [Math. xxv. 36.]. Vous, Seigneur! Ah! pauvre, il est vrai, pendant un temps sur la Terre, pour mériter aux hommes les trésors de la grâce et de la gloire, vous leur apprîtes à respecter toujours cette pauvreté que vous avez consacrée par votre

exemple ; mais il n'est plus ce temps de votre présence sensible où les Zachée pouvoient vous recevoir dans leurs maisons; où les Magdeleine pénitentes pouvoient arroser vos pieds divins de parfums; et, selon votre parole même, il devoit y avoir toujours des Pauvres dans le Monde; et vous ne deviez pas toujours y demeurer de manière à y être aperçu. C'est cependant à moi, vous répond toujours Jésus-Christ dans l'Evangile; c'est à moi que vous avez ménagé ces consolations, *Mihi, mihi fecistis.* Oui, c'est à moi, parce que c'est en vue de moi; parce que les Pauvres me sont spécialement chers; parce que leurs intérêts sont les miens; parce que, comme sur la Terre j'ai partagé leurs douleurs, et comme ils par-

tagent les miennes; à ce titre particulier, je suis singulièrement leur chef, et ils sont singulièrement mes membres, *Mihi fecistis.* C'est à moi, par là même qu'expressément je le déclare, par là même qu'il est ordinaire parmi les hommes de croire obliger personnellement un protecteur, en servant celui qui en est protégé; par là même que les traitemens faits aux ambassadeurs des Princes, regardent les Princes mêmes. Or, les Pauvres me représentant auprès de vous, ils vous rappellent la pauvreté que j'ai endurée pour vous. C'est par eux que je m'adresse à vous. Ce que le plus humilié, le plus foible, le plus misérable d'entre eux obtient de vous, je le regarde comme fait à moi; et c'est moi, la vérité éternelle,

qui vous en suis garant, *Amen dico vobis, quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*

Et que pouvoit donc faire de plus le Seigneur, demande ici Saint Cyprien, que d'émouvoir, par la considération du Maître, celui qui seroit tenté de mépriser le Disciple? Comment, ajoute Saint Léon, osez-vous refuser à un Infortuné, ce que J.-C. proteste demander pour lui même, voulant être secouru par vous dans l'humilité du Pauvre, en même temps que vous l'adorez dans la majesté de son Père? Et quel est celui d'entre vous qui ne fût prêt à exaucer toutes ses demandes, si vous le voyez paroître parmi vous? Or, il n'y a point de différence, reprend alors Saint Chrysostôme,

entre donner à un Pauvre, ou donner à Jésus-Christ, *Nihil interest sive huic Pauperi, sive ipsi Christo dederitis.* Vous pouvez avoir le même avantage que ceux qui, pendant sa vie, nourrirent le Sauveur du Monde. Et ne vous scandalisez, pas, continue le saint Docteur : c'en est un beaucoup plus grand. Car, quel est le cœur que la présence sensible de Jésus-Christ n'attendriroit pas ? Or, il est plus glorieux pour lui que, par égard pour sa seule parole, que par un principe de foi, que par un saint mouvement de charité, vous respectiez un Malheureux, et que vous l'aidiez; c'est porter plus loin encore le respect pour Jésus - Christ même, *Majoris ergà Christum reverentiæ signum est.*

Dites après cela, dites que vous donnez avec peine à certains Pauvres, et qu'il est des aumônes que vous regrettez. Je sais, mes chers Auditeurs, qu'il est, dans la distribution que vous en faites, des règles de prudence à consulter et à suivre. Je sais que vous devez particulièrement à ceux dont les besoins sont plus multipliés; et qu'il n'est pas à propos de donner aux autres de si grands secours, que les autres en soyent privés. Je sais que vous devez préférablement à ceux qui, dans une égale nécessité, ont avec vous de singuliers rapports, et qui vous sont unis par quelques liens, tels que peuvent être celui du sang ou de la reconnoissance. Je sais que vous devez sagement secourir ceux que la vertu a ren-

dus plus dignes de Dieu, ou ceux dont la pauvreté même peut menacer la vertu. Mais ce qu'il y a vraiment à condamner, c'est cette capricieuse prédilection, ce choix bizarre, cette préférence purement humaine qui, sans discernement et sans règle, aide les uns, néglige les autres, et qui, témérairement, suppose des vices dans ceux dont on ne veut pas tempérer les disgrâces. Pouvez-vous être trompés dans vos aumônes, quand même vous le seriez sur les qualités du Pauvre? Peuvent-elles être perdues pour vous, dès que c'est Jésus-Christ qui les reçoit; et n'avez-vous pas à craindre plutôt qu'en refusant d'écouter le Pauvre, ce ne soit Jésus Christ même que vous refusiez d'entendre, comme il s'en plaindra un jour?

Quamdiù non fecistis uni de minoribus his, nec mihi fecistis. [Math. xxv. 45.].

Ils sont donc bien autorisés, les Pauvres, à appuyer leur demande du nom de Dieu. Ce grand nom, voilà leur titre. Qu'ils le fassent valoir, quand la misère les y autorise, avec cette humble résignation sans laquelle il n'y a dans la pauvreté que d'infructueuses rigueurs; mais qu'ils ne l'abandonnent jamais. Oui : qu'ils réclament votre libéralité, au nom de Dieu et de sa Providence, dont, comme vous, ils sont les enfans : au nom de Dieu et de sa souveraineté, à laquelle, comme eux, vous êtes assujettis : au nom de Dieu et d'un Dieu-Homme, dont ils sont les membres souffrans. A la force touchante de ce nom, qu'avez-vous

à répondre? Est-ce donc assez pour en honorer la majesté et la puissance, que de souhaiter au Pauvre l'assistance de Dieu, lorsque Dieu vous a chargés vous-mêmes d'aider ce Malheureux qui ne peut rien obtenir de vous? Est-ce assez de demander à Dieu, en faveur des Pauvres, des bénédictions qui doivent lui parvenir par vos mains, et dont vous-mêmes arrêtez le cours? En est-ce assez de renvoyer ainsi à Dieu, ce Pauvre que Dieu lui-même envoye à vous? Ah! Chrétiens, c'est au nom de Dieu que l'on vous demande; voilà ce qui vous en exprime les droits, et l'obligation de vous y soumettre: ce qui vous en rappelle les ordres, et le motif qui doit vous porter à les remplir: ce qui vous en retrace les bienfaits

et la reconnoissance qu'ils méritent: ce qui vous en expose les desseins et la nécessité de vous y conformer.

C'est au nom de Dieu que l'on vous demande! Auprès de vous seroit efficace le nom d'un Père, d'un Bienfaiteur, d'un Ami, d'un Grand de la Terre. Et c'est ici le Père commun des hommes qui vous recommande les enfans que sa tendresse n'a garde d'abandonner. C'est un Protecteur libéral qui, pour prix de sa protection, veut procurer à autrui la vôtre. C'est l'Ami le plus généreux qui vous conjure, par l'amour que vous lui devez, de l'étendre sur ceux qui lui sont chers. C'est le Maître du Monde qui vous honore du soin d'en modérer les disgrâces, et d'y faire briller sa bonté.

C'est au nom de Dieu, et d'un Homme-Dieu, que l'on vous demande! Le nom de Jésus-Christ, par lequel seul vous devez être sauvés des affreux malheurs de l'Eternité, ne pourra-t-il vous engager à sauver quelques-uns de vos Frères des misères du temps? Ce nom, par lequel vous sollicitez journellement le Père céleste, ne communiquera-t-il aucune efficacité aux sollicitations que la nécessité forme auprès de vous? Ce nom qui, dans la bouche de Pierre, [*Act.* III. 6.], opéra un prodige pour guérir le Pauvre qui s'adressoit à lui; dans la bouche du Pauvre, ne réussira-t-il point à opérer sur vous un léger effet de miséricorde? Ce nom, que le Sauveur a mérité et soutenu, n'obtiendra-t-il jamais ce que vous êtes

obligés de donner à autrui? Ah! plutôt, pour la gloire de ce saint nom, dès que votre situation vous le permet, et que celle de vos Frères l'exige, prouvez donc que c'est là le nom du Dieu que vous adorez. Mais, en même temps, que les Pauvres eux-mêmes apprennent à respecter le Dieu dont le nom fait leur soutien, et qu'ils se gardent d'en abuser. Surtout qu'ils ne viennent pas dans son temple y troubler la grandeur du sacrifice qui lui est offert, la sainteté du silence qui doit y régner, le recueillement des Fidèles qui lui adressent leurs invocations et leurs prières. C'étoit à la porte du temple que se tenoit celui que Pierre guérit. Voilà donc les intérêts de Dieu, réunis au précepte qu'il vous a fait de l'aumône. Voyons

maintenant comment y sont réunis les intérêts du Riche, auquel ce précepte est imposé.

SECONDE PARTIE.

Oui, mes chers Auditeurs, c'est maintenant en votre faveur, et c'est votre propre cause que je viens plaider auprès de vous. Quel est celui dans le nombre de ceux qui m'entendent, qui ose répondre qu'il n'a point à acquitter les dettes de ses péchés? Qu'il n'a point dans cette vie de secours temporels à se ménager; ou qui oublie enfin qu'il a un cœur dont la voix peut difficilement s'étouffer? Pour faire comprendre au Riche de quel intérêt il est pour lui de soulager les Pauvres, je lui rappelle donc le nombre de ses péchés:

Il trouve, dans l'aumône, un moyen de réconciliation. Je lui remets sous les yeux la multitude de ses besoins : Il a dans l'aumône une source de protection. Je réclame enfin les sentimens de son cœur : L'aumône est conforme à son inclination. C'est donc ici la cause du Pécheur, la cause du Foible, la cause de l'Homme. C'est, dans l'Homme, tout-à-la-fois, la cause de la Religion et de l'Humanité.

Aumône, moyen de réconciliation. Non, en ce sens, mes chers Auditeurs, qu'elle justifie par elle-même, ou que par une fausse interprétation de ces paroles de Jésus-Christ aux Pharisiens : Donnez l'aumône, et tout est purifié dans votre ame, *Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis.* [Luc. XI. 41.]; on puisse croire qu'il

suffit d'être libéral envers les Pauvres, pour être juste aux yeux de Dieu; et d'un acte de vertu faire ainsi un prétexte qui autorise tous les vices. Par ces paroles, dont, au témoignage de S Augustin, quelques-uns avoient abusé, Jésus-Christ apprenoit aux Pharisiens que l'aumône, qui tend à extirper la racine même de la cupidité, est, pour en effacer les taches, un moyen bien supérieur à ces cérémonies extérieures dont ils faisoient parade, et qui servoient de voile au désordre de leur injustice.

Il est vrai, cependant, et c'est le langage unanime des Pères de l'Eglise, que l'aumône est véritablement un remède au péché suivant cette parole de Daniel à Nabuchodonosor: Prince, rachetez

vos péchés par vos aumônes, *Peccata tua eleemosynis redime.* [Dan. IV. 24.]. Comme l'eau éteint les ardeurs du feu, l'aumône résiste au péché c'est l'oracle de l'Esprit saint, *Ignem ardentem extinguit aqua, et eleemosyna resistit peccatis.* [Eccl. III. 33.]. C'est l'aumône qui expie les péchés, dit l'Ange à Tobie, *Eleemosyna..... ipsa est quæ purgat peccata.* [Tob. XII. 9.].

Mais, comment, mes chers Auditeurs, conduit-elle à la justification? C'est, répondent les Théologiens, parce qu'elle est un moyen d'impétration des plus efficaces pour obtenir ces grâces qui préparent à la pénitence, et qui la perfectionnent pour l'entière abolition de ce qu'ils appellent la *Coulpe* du péché. Que ferons-nous, deman-

doient autrefois les Juifs au saint Précurseur qui les avertissoit de faire de dignes fruits de pénitence, *Quid ergò faciemus?* [Luc. III. 11.]. A quoi Jean-Baptiste leur répondoit : Que celui qui a des vêtemens qui ne lui sont pas nécessaires, en donne à celui qui en est dépourvu ; qu'il en use de même par rapport à la nourriture, *Qui habet duas tunicas, det non habenti, et qui habet escas, similiter faciat.* [Ibid. 11.].

Voilà donc l'aumône spécialement placée parmi les œuvres qui peuvent servir à appaiser Dieu. Et si, dans la dernière sentence de condamnation, il n'est fait mention que du refus de l'aumône, quoique sûrement il y ait d'autres péchés auxquels un châtiment éternel est réservé ; c'est, au sentiment de S. Augustin fondé sur

les paroles de l'Ecriture que je vous ai rapportées, parce que l'aumône pouvoit surtout aider efficacement à les réparer; parce que c'étoit un moyen puissant qu'il falloit mettre en usage; parce que c'est à la négligence criminelle qui l'a laissée échapper que sont imputés tous les malheurs. Car, comme dit, dans un autre endroit, le saint Docteur, Dieu se laissera attendrir sur ceux qui se seront montrés tendres envers les Pauvres. La miséricorde se tient aux portes de l'Enfer, pour empêcher ceux qui en auront pratiqué les œuvres d'y descendre. La piété sauvera celui qui lui-même en aura été saintement touché envers les Malheureux, *Ante fores gehennæ stat misericordia.... Quicumque misertus fuerit, miserebitur ei.*

Riches, donnez donc l'aumône,

pour obtenir le pardon de vos péchés. Et, puisque c'est à Jésus-Christ que vous la donnez, il vous donnera lui-même des trésors de sa grâce. Il touchera votre cœur de son amour, lorsque vous y entretiendrez l'amour des Pauvres. Il aura compassion de votre ame, quand vous aurez pitié de ses membres. Vous l'aurez secouru dans les maux qu'il regarde comme les siens, et il vous secourera dans les misères personnelles de votre péché. Aussi voyons-nous souvent des grâces de conversion pénétrer dans le cœur des Riches compâtissans, auxquels on pourroit adresser ces paroles de l'Ange à Corneille le Centurion : Vos aumônes se sont élevées jusqu'au trône de Dieu; sans cesse elles sont devant ses yeux pour l'engager à se ressou-

venir de vous, *Eleemosynæ tuæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei.* [Act. x. 4.]. Faites en vue de Dieu, elles furent déja un effet de votre fidélité et de votre correspondance à sa grâce; il vous en prépare de nouvelles. Vous avez commencé par être charitables; vous finirez par rentrer en grâce avec le Dieu de charité. Auprès de lui vos péchés vous accusent; mais ce sera sans succès, dit Saint Pierre Chrysologue; si les Pauvres vous défendent, ils vous obtiendront la grâce de les effacer, *Sine causâ accusant peccata quem pauper excusat.* Il y a plus encore: Quand il seroit sûr qu'ils vous sont déja pardonnés (ce que vous ne saurez jamais dans cette vie), continuez toujours vos aumônes; puisque Dieu les accepte alors

en commutation de la peine qu'il vous réservoit à subir pour l'expiation de vos péchés. Satisfaction réelle et singulièrement désignée par l'Ecriture et par les Docteurs; satisfaction qui croît à proportion de l'ardeur de votre Charité et de l'étendue de vos dons; satisfaction qui vous devient si facile. Ah! combien vous épargnez-vous de douleurs, par votre saint empressement à modérer celle des Pauvres! Dieu pouvoit-il mieux, pour eux et pour vous, manifester sa clémence?

Quelles sont donc vos ressources, Riches du siécle, souvent si coupables par l'abus de vos richesses! Si, d'une part, elles forment vos dangers; de l'autre, par un arrangement de la sagesse de Dieu, elles deviennent votre défense. Si le

salut est plus difficile pour vous, selon la parole du Sauveur, il cherche à vous en applanir les difficultés. Le Ciel, il est vrai, vous menace de ne pas s'ouvrir pour vous recevoir; mais, oserai-je le dire, il vous est en quelque sorte permis de l'acheter. Non, comme le remarque Saint Ambroise, que vos trésors en eux-mêmes puissent en être le prix; ils sont trop vils, ces biens; mais la miséricorde qui les répand est précieuse; et c'est par là que vos richesses sont votre rançon, *Redemptio animæ viri, divitiæ suæ.* [Prov. XIII. 8.].

Et vous les retenez, vous les conservez, vous les accumulez, ces richesses, l'heureux prix de votre délivrance, si vous saviez en faire usage! Il vous en coûte peu de les consacrer à votre bien-être et

au bonheur de la vie. Pour la prolonger d'une année, vous en feriez le sacrifice; et vous plaignez cette portion qui peut vous rendre favorable l'Eternité! Ah! vous n'êtes donc riches que pour le temps; vous n'êtes riches que pour le Monde; vous n'êtes riches que pour les autres. Non, vous ne l'êtes pas pour vous, dès que vous ne faites pas servir vos richesses à vous procurer le véritable bonheur; à vous ouvrir la céleste demeure, pour faire, selon la parole de J.-C., des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels. Vous êtes riches? Mais plus insensés encore que ceux qui, par attachement à leurs richesses, les épargnent dans leurs propres besoins; qui, crainte d'en moins posséder, s'en refusent à eux-mêmes l'usage,

et qui deviennent indigens par avarice, parce qu'ils sont avares jusqu'à la stupidité; vous consentez que la mort vous les enlève; que des fils prodigues les dissipent; que des héritiers ingrats s'en emparent; qu'elles périssent pour vous, lorsque vous mourrez au milieu d'elles; plutôt que d'en former, selon le conseil du Sauveur, un trésor que rien ne pourroit vous dérober! Vous êtes riches? C'est bien ici le cas de vous appliquer ces paroles de l'Apocalypse: Vous vous applaudissez de votre opulence, *Dicis quòd dives sum et locupletatus* [Apoc. III. 17.]; et vous ne voulez pas apercevoir que, devant Dieu, vous êtes pauvres, dès que vous n'avez pas la Charité; que, dans l'usage de vos biens, vous êtes aveugles, dès que vous

ne savez pas les employer pour les intérêts de votre salut; que, malgré leur abondance, vous êtes dans le pitoyable état d'un triste dépouillement, dès que votre ame n'est point ornée de ces œuvres qui font son véritable avantage, — *Nescis quia tu es..... pauper et cœcus et nudus.* [Ibid.]. Vous êtes riches; et vous craignez plus de perdre une partie de vos biens, que de vous perdre vous-mêmes! Que dis-je? Ce qui fait la matière de vos aumônes peut-il être perdu pour vous, dès que, dans l'aumône vous trouvez, pour cette vie même, une source de protection?

Ici, mes Frères, je me représente un de ces Riches qu'un nombre d'Infortunés environne, et qui, de ses mains, fait généreusement passer, dans les leurs,

de quoi les soutenir dans leurs misères, et de quoi les leur adoucir. Ces Pauvres, je les regarde aussitôt comme des troupes qu'il lève pour sa sûreté et pour sa défense. L'aumône est comme la solde qui les entretient; et, dès-lors par le combat de la prière, combien de voix s'élèvent au Ciel, pour en solliciter les faveurs, et pour en attirer les bénédictions! Sentiment de confiance que l'Esprit saint nous assure être une suite de l'aumône, et que j'ose vous inspirer sur sa parole, puisqu'elle vous annonce que celui qui donne aux Pauvres, ne deviendra jamais victime de l'indigence; que Dieu se ressouvient de celui qui est charitable; et que, dans les revers, il trouvera un soutien; que ce qu'il aura prêté aux Malheureux, Dieu

se charge de le lui rendre. Vérité sensible que confirme souvent, d'une manière éclatante, la prospérité de ceux qui, pour m'exprimer avec S. Augustin, ont semé leurs biens dans le champ fertile des Pauvres.

Et, cependant, vous ne donnez pas, parce que vous craignez ensuite ne pas avoir assez pour vous. Eh! mes chers Auditeurs, combien n'en voit-on pas qui, par l'effet d'une protection du Ciel, visible et avouée du Monde, n'ont encore aujourd'hui que parce qu'ils donnèrent autrefois! Combien dont l'opulence est plutôt le produit des aumônes de leurs Pères, que le fruit de leurs propres travaux! Combien qui eussent moins laissé en mourant, s'ils n'eussent pensé à amasser pendant la vie, et dont Dieu parut bénir sensiblement la

Charité ! En donnant, vous craindriez de ne pas avoir assez pour vous ! Mais montrez-nous un seul exemple qui fonde vos craintes. Trop aisément, sans doute, nous citerons des familles que les plaisirs, le jeu, le luxe et la vanité ont réduites à la pauvreté. Où est donc celle qui en soit venue à ce terme par la multitude de ses aumônes ? Vous n'osez pas donner ! C'est la précaution pour l'avenir qui vous arrête ! Précaution qui, portée trop loin, ne tend à rien moins qu'à anéantir le précepte de l'aumône. Mais il ne reste presque plus de nourriture à la veuve de Sarepta, lorsqu'elle la partage avec le Prophète que la faim dévore ; et ce peu qui lui reste, sert à le nourrir elle et son fils pendant les trois années

de la famine qui survient. Vous n'exigez pas, il est vrai, de pareils miracles de la Providence; mais comptez au moins sur l'étendue immense de ses ressources, lorsque vous en aurez été l'instrument envers les Pauvres. Dieu consentira-t-il jamais à abandonner celui qui jamais n'a pu se résoudre à abandonner les Pauvres?

Vous leur donneriez volontiers; mais un nombre d'enfans demande des soins; il faut pourvoir à leur éducation; il faut penser à leur établissement; il faut leur faire un état. Oui, mes chers Auditeurs, vous le pouvez, vous le devez. Mais c'est précisément pour cela qu'il faut faire des aumônes. Je ne vous dis pas: Sacrifiez le bien de votre famille, de vos enfans; mais, dans la supposition que

votre situation le souffre, je vous dis avec Saint Cyprien : Donnez, parce que vous avez beaucoup d'enfans, et parce que vous devez vous intéresser beaucoup à eux. Donnez, pour concourir au bien de leur ame, à la pureté de leur innocence, à la sainteté de leur vie. Donnez, pour leur conservation, pour leur avancement, pour le maintien de leur fortune légitime. Donnez, pour engager Dieu à les regarder singulièrement comme ses enfans, en regardant les Pauvres comme les vôtres. Saint et avantageux traité que vous ferez alors avec Dieu, et par lequel vous vous chargerez mutuellement de ce qui réciproquement vous est si cher; et vous le forcerez en quelque sorte à veiller particulièrement sur ceux qui vous appartiennent, dès

que vous veillez vous-mêmes avec soin sur ceux qui sont à lui. Donnez l'aumône, non-seulement pour vos enfans, mais en leur présence, pour leur apprendre de bonne heure à la donner; pour leur laisser, avec votre héritage, ces sentimens de Charité qui sont l'art de le conserver; pour les instruire à ne pas préférer le patrimoine que vous leur destinez sur la Terre, aux biens éternels pour lesquels ils sont créés, et au Dieu qui les leur réserve. Et si les Pauvres étoient assez ingrats, pour ne pas solliciter le Ciel pour eux et pour vous: enfermée dans leur sein, votre aumône devient elle-même une prière et un bouclier contre les malheurs. C'est l'oracle exprès des Livres saints, *Conclude eleemosynam in corde Pauperis, et hæc*

pro te exorabit ab omni malo. [Eccl. XXIX. 15.].

Je vous étonne peut-être, mes chers Auditeurs, en vous faisant envisager des avantages temporels comme une récompense de l'aumône, et ce seroit peu, je l'avoue, si c'étoit la seule. Mais, puisqu'elle peut vous en obtenir de plus précieuses encore, croiriez-vous indigne de Dieu, souverain dispensateur de toutes, de vous en accorder de cette nature? Eh! remarquez donc, je vous prie, que, quoique temporelles, et dès-là moins à désirer pour vous, ces grâces néanmoins peuvent entrer dans l'économie de la Providence, et qu'elle paroît même intéressée à vous en favoriser.

Pourquoi? Parce qu'en usant libéralement de vos biens en faveur

des Pauvres, il est de leur intérêt que de grands biens soient en votre pouvoir; parce qu'étant le protecteur et le père des Pauvres, il est de leur avantage que Dieu vous procure les moyens de les secourir; parce que faisant part aux Pauvres des bénédictions que Dieu vous envoye, il est de la gloire de Dieu que, par leur organe, vous lui en fassiez rendre des actions de grâce; parce que les biens du temps que Dieu vous donne, changent en quelque sorte de nature, dès que vous en faites un saint usage; parce que Dieu les augmente pour augmenter les effets de votre Charité, pour vous fournir une nouvelle matière de mérites, pour voir exécuter par vous ses adorables volontés. Aussi le Pauvre semble-t-il entrer dans

ses yeux, lorsque, dans le premier mouvement de sa reconnoissance, il désire hautement que Dieu vous rende le bien que vous lui faites, qu'il verse sur vous ses bénédictions, et qu'il conserve vos jours.

Vous ne l'ignorez pas, mes Frères, on l'a vu, ce Dieu sensible et bienfaisant, rendre miraculeusement à la prière des Pauvres une femme vertueuse que la mort leur avoit ravie. Quel spectacle que celui dont nous trouvons le sûr détail dans les Actes des Apôtres ! Car le récit est tiré des Livres saints. Tabithe (c'est le nom de cette femme à jamais célèbre par les œuvres de sa Charité), Tabithe, après avoir rempli l'espace de sa vie des saints exercices de miséricorde, *Plena eleemosynis quas faciebat* [Act. IX. 36. *et seq.*], touche enfin au

terme de sa carrière; les infirmités la conduisent au tombeau, *Factum est ut infirmata moreretur.* Autour d'elle se trouvent réunis les Pauvres dont elle avoit toujours été la protectrice et la mère. Aussitôt Pierre est appelé par leurs cris et par les gémissemens de leurs douleurs : il se voit environné de cette multitude éplorée qui, dans l'accablement de son affliction, réclame la puissance de cet Apôtre. On expose de toutes parts sous ses yeux les vêtemens que fournissoit Tabithe; on lui présente le travail assidu de ses mains que la Miséricorde avoit consacré au secours des Indigens; on unit à cette vue l'éloquence des sanglots. Les soupirs que tant de fois elle avoit arrêtés se changent en traits de flamme, pour pénétrer jusques

dans le cœur de Dieu ; les larmes que tant de fois elle avoit essuyées, se disposent à fléchir le Seigneur par leur abondance. La désolation et le deuil de ceux qui sont auprès du cadavre va frapper le Ciel et l'attendrir, *Circumsteterunt omnes viduæ flentes, ostendentes ei tunicas et vestes quas faciebat illis.* Non, vous ne résisterez pas, Seigneur. Les sacrés effets d'une telle Charité, vous les honorerez d'un miracle de votre puissance. Vous écouterez les désirs des Pauvres dont Pierre vous offre la demande, *Petrus ponens genua oravit.* Le voilà, Chrétiens, le voilà le signe éclatant de la faveur que Dieu accorde aux aumônes ! Tabithe, levez-vous, *Tabitha, surge.* A l'instant elle se lève ; la Charité l'arrache des bras de la Mort ; elle

la rend à des infortunés qui, dans son tombeau, envisageoient déja le leur, *Et cùm vocasset sanctos et viduas, assignavit eam vivam.*

Achevons, par une dernière vue que l'intérêt seul des Pauvres m'engage à proposer, parce qu'elle est plus sensible. Je devrois la supprimer; pour des Chrétiens, elle est superflue : mais je parle à des hommes; auprès d'eux, le motif le plus foible est quelquefois le plus pressant; c'est à eux à le relever par ceux du Christianisme. Enfin, Riches, vous avez un cœur; or, un des premiers sentimens que la nature y a gravés, c'est la compassion. Ce qui seroit à envier dans votre sort, c'est l'avantage de pouvoir adoucir le sort d'autrui. Les Heureux mêmes du siécle vous désavoueroient, s'ils

vous soupçonnoient d'en voir sans pitié les malheurs. Vous seriez l'opprobre de la société, si vous n'y teniez pas par les sentimens.

Eh! pouvez-vous les étouffer, lorsqu'il se présente à vous, cet homme, qui, d'une voix foible, d'un air exténué, d'une main tremblante, vous peint, hélas trop énergiquement, la justice de sa demande? Lorsqu'elle a recours à vous, cette veuve, cette mère désolée qui, aux cris de ses tendres enfans, à leurs soupirs et à leurs larmes n'a d'autres secours à donner que ceux qu'elle attend; prête à périr de regrets, quand elle voit les siens prêts à périr de misère? Lorsqu'ils s'adressent à vous, ces vieillards courbés moins sous le poids des ans, que sous celui des travaux et des infirmités; pour qui

les soulagemens deviennent plus nécessaires, à mesure qu'ils peuvent moins se les procurer? Que vous disent-ils ces sentimens, à la vue de ces maisons où règne quelquefois une pauvreté d'autant plus onéreuse, qu'elle se déguise et redoute les secours trop apparens; à la vue de ces tristes demeures où la maladie consume lentement un chef de famille qui en étoit le soutien, à la vue de ces hôpitaux, monumens tout-à-la-fois de la Charité publique, et des maux des particuliers qui viennent s'y réunir.

Ecoutez-la donc, au moins, mes chers Auditeurs, cette voix de la nature qui semble devancer ici les ordres de la Religion. Comme celle-ci, celle-là vous invite à partager même vos ali-

mens avec ceux qui n'ont pas de quoi se nourrir, *Frange esurienti panem tuum* [Is. LVIII. 7.], à ne pas méconnoître vos Frères dans des Pauvres qui sont hommes comme vous, de la même origine que vous, enfans de Dieu comme vous, *Carnem tuam ne despexeris* [Ib.]. Eh! seriez-vous donc les seuls qui ne fussiez pas émus du contraste que leur état forme avec le vôtre? Aussi durs que ce Riche dont nous parle l'Evangile, presque continuellement dans l'abondance des festins, il n'en coûteroit pas à vos cœurs de voir ce Pauvre qui, pour soutenir sa vie, demande uniquement ce qui se perd dans la prodigalité de vos tables? Vêtus superbement dans toutes les saisons, il n'en coûteroit pas à vos cœurs de voir ce Pauvre,

faute de vêtemens, exposé à la rigueur des plus dures? Dans le sein de vos riches habitations, où se réunit ce que la grandeur a de décoration, ce que la délicatesse a d'agrémens, ce que l'amour du bien-être a imaginé d'aisance; il n'en coûteroit pas à vos cœurs de voir ce Pauvre réduit à mendier un asile, s'estimant heureux, quel qu'il soit, si on lui permet de l'habiter?

Ah! il parle, malgré vous, votre propre cœur en faveur des Pauvres; il vous sollicite, et leurs misères triompheroient de vous, si vous en deveniez les témoins. Vous seriez vaincus par leurs larmes, si, devant vous, il leur étoit permis de les répandre. Vous ne vous montrez cruels quelquefois à leur égard, que parce que vous

sentez de l'inclination à ne pas l'être; car, si vous craignez de voir, si vous ordonnez qu'on écarte de votre présence les Pauvres, c'est parce que vous redoutez l'éloquence de la pauvreté. Qu'alléguerez-vous, en effet, pour vous défendre? Les malheurs et la difficulté des temps? Je ne vous dis pas que souvent vous vous en apercevez peu; mais si elle est sensible pour vous, que doit-elle être pour les Pauvres? Les délaisserez-vous, quand ils ont le plus besoin d'être secourus? Que leur nombre vous accable? Quoi, parce qu'il y a plus de Malheureux, vous n'en voudrez soulager aucun? Qu'ils doivent travailler? Il est vrai: Malheur à ceux dont l'oisiveté cause la misère, ou dont la misère se plaît à s'entretenir dans l'oisiveté; mais

tous peuvent-ils travailler? Que leurs demandes vous fatiguent, que leurs plaintes vous lassent, que leurs cris vous importunent? Mais est ce encore un crime dans eux que de manifester leur indigence, plutôt que d'y chercher auprès de vous un remède? Aimez-vous mieux qu'ils meurent de ses rigueurs? L'obstination de vos refus n'est-elle pas la cause de l'importunité de leurs prières? Que leur état n'est point si à plaindre, qu'ils y sont accoutumés? Il vous est facile de juger ainsi de leur condition dans les douceurs de la vôtre. Qu'ils exagèrent leurs maux, qu'ils en imposent? Ah! quelle est donc leur situation, vous répond S. Chrysostôme! S'ils en sont réduits à cet artifice; il devient l'éloquent reproche de votre dureté, parce

que vous regarderiez d'un œil indifférent des malheurs communs. Ce n'est qu'en vous trompant qu'on espère de vous attendrir.

Ici, mes Frères, je crois pouvoir abandonner leur cause à la générosité, à la piété de ceux qui m'entendent. Mais, en finissant, j'élève la voix au nom des Pauvres; de leur part, j'adresse à leurs bienfaiteurs les vœux que dicte la reconnoissance, et j'ose présenter, au Ciel même, les vœux qu'elle forme en leur faveur.

Heureux, m'écrierai-je avec le Prophête, celui dont la Charité attentive veille sur les Indigens. *Beatus qui intelligit super Egenum et Pauperem.* [Ps. XL. 1.]. Si jamais il est en proie aux afflictions (et quel est celui qui peut s'en affranchir); s'il est pour lui

des jours de tristesse et de deuil; il trouvera un appui dans le Seigneur, après avoir été lui-même celui des Pauvres. Il aura été leur consolateur; c'est de Dieu qu'il recevra des consolations, *In Die malâ liberabit eum Dominus.* [Ib. 2.]. Que dès-à-présent ce Dieu de bonté, dont il seconde les vues, étende sur lui les effets de sa protection puissante; qu'il prolonge des jours employés au soulagement des Malheureux, *Dominus conservet eum et vivificet eum!* [Ibid. 3.]. Que ce soient pour lui des jours de prospérité et de grâce, comme il a fait pour autrui des jours de miséricorde et de Charité! Que la Terre, témoin de son zèle et de son amour pour les Pauvres, le devienne aussi des récompenses que Dieu y attache, *Beatum faciat*

eum in Terrâ! Que ses ennemis échouent dans la malignité de leurs desseins; que leurs complots, leurs efforts et leur haine soient sans succès, puisqu'il a pour amis les Pauvres, *Et non tradat eum in animam inimicorum ejus!* [Ib. 3.].

Hélas! Seigneur, il doit nécessairement arriver ce jour que vous avez assigné à la Mort, pour immoler ses victimes. C'est surtout en ces derniers momens que vos secours seront l'objet de nos désirs: qu'il les reçoive donc alors ce Riche compâtissant! Que les douleurs dont il sera assiégé, soient accompagnées du courage qui les supporte, de la Charité qui les sanctifie, de l'espérance qui les adoucit; ou, s'il se peut encore, pour épargner sa foiblesse, d'un ménagement qui les tempère, *Dominus opem ferat*

illi super lectum doloris ejus! [Ibid. 4.].

Oui, Riches protecteurs des Pauvres, le Seigneur va se lever, non pour venger sur vous leur misère, mais pour exaucer dans vous leur demande. Ce que vous leur avez donné de vos richesses est la seule part qui reste entre vos mains. Elle y forme ce trésor de bénédiction qui vous dispose à paroître au tribunal de Dieu, et qui va vous y précéder pour vous y défendre. Sur la Terre, après votre mort, les Pauvres s'empresseront à former, pour votre gloire, l'édifiant appareil de votre convoi funèbre; ils pleureront sur votre tombeau; ils honoreront votre mémoire de leurs regrets; leur douleur sera la touchante voix qui publiera vos

louanges. Mais elle fera plus encore, elle pénétrera jusques dans le Ciel, elle l'ouvrira à vos désirs, elle s'unira à la voix des Anges qui célébreront votre entrée triomphante dans l'éternité de bonheur. Je vous le souhaite.

TABLE

ET

ANALYSE DES SERMONS

DU CARÊME,

Contenus dans ce septième Volume.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article analysé, et le second celle où il finit.

Sermon pour le Mercredi de la Semaine de la Passion. Avantage d'agir en vue de Dieu.

Agir en vue de Dieu, c'est, pour les hommes, le plus grand avantage : pre-

mière Partie. Ne pas agir en vue de Dieu, c'est, parmi les hommes, l'illusion la plus ordinaire: seconde Partie. Pag. 4. — Je laisse à part ce que Dieu a droit d'exiger de vous, pour m'attacher à ce que vous pouvez attendre de Dieu, lorsque vous agissez en vue de lui; et je le fonde sur trois réflexions.

Dieu est le seul qui connoisse parfaitement ce qu'on fait pour lui; Dieu est le seul qui se ressouvienne constamment de ce qu'on a fait pour lui: Dieu est le seul qui récompense pleinement tout ce qu'on a fait pour lui. Pag. 6.

1.° L'homme ne voit que les dehors: Dieu seul porte la lumière jusques dans le fond du cœur. Or, c'est là le principe secret qui donne la vie aux actions. Les hommes peuvent-ils démêler, si, dans ce que vous faites pour eux, le cœur est d'accord avec les œuvres; s'il ne s'y glisse pas un intérêt personnel, un sentiment étranger?... Lors même qu'ils sont convaincus de votre affection, peuvent-ils la connoître toute entière?... Vous-même, la pouvez-vous manifester

dans son intégrité? Et non-seulement les hommes ne peuvent pas connoître tout ce que vous voudriez faire pour ceux que vous aimez, mais ils ne le veulent pas. Pag. 6-15. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Témoin de ce qu'il y a même de plus secret en vous; dès que vous agissez en vue de Dieu, Dieu est toujours satisfait, et vous, toujours tranquilles. Dieu sera satisfait, parce que, appréciateur équitable de l'intention, c'est par elle qu'il juge les actions même les plus indifférentes, les plus communes, et qu'il vous en tiendra compte. Vous toujours tranquilles, parce que si vous avez cherché Dieu, et Dieu seul, en agissant, vous êtes bien sûrs d'en avoir été aperçus et d'en être récompensés. Pag. 15-20.

2.° Je vous appelle en témoignage, vous, qui jusqu'ici, n'avez travaillé que pour le Monde. Vous avez obligé bien des amis : répondriez-vous de leur constante reconnoissance? Vous-mêmes, vous avez reçu des bienfaits, des services : N'auriez-vous pas à craindre pour

vous-mêmes un semblable reproche? Jusqu'où, d'ailleurs, peut aller la reconnoissance des hommes pour les services même les plus signalés? Pag. 20-23. Dieu, au contraire, toujours fidèle, parce qu'il est toujours juste, a les yeux toujours ouverts sur les bonnes œuvres faites en vue de lui plaire. Que de nouveaux péchés viennent les obscurcir, ils peuvent en couvrir les fruits, mais non les anéantir dans la mémoire de Dieu; elles reparoissent, dès que la racine vivifiante de la charité a repris place dans votre cœur. Ce qu'il oublie, c'est seulement le péché quand il l'a pardonné. Pag. 23-28.

3.° Vous vous plaignez de ce que les hommes laissent souvent vos travaux sans récompense, ou de ce qu'ils ne les récompensent jamais assez; et vos plaintes sont légitimes. Mais il ne tient qu'à vous d'avoir une récompense sûre de tout ce que vous faites pour eux. Il ne s'agit que de ne pas chercher uniquement à la mériter de leur part. Le moyen de n'être pas trompés dans vos espérances, c'étoit de les diriger vers

Dieu, qui seul peut vous récompenser pleinement. Pourquoi donc ne pas adresser à lui, et à lui seul, des travaux et des vertus que lui seul peut couronner? Magnifique dans ses récompenses, il les promet non-seulement à l'action faite, mais à celle que l'on auroit voulu faire. Pag. 28-39.

Seconde Partie. — D'où vient que les hommes se privent des mérites qu'ils pourroient si aisément recueillir en rapportant leurs actions à Dieu? Je l'attribue à trois causes principales: une dissipation qui fait perdre continuellement l'idée de Dieu; un amour des biens sensibles qui les fait préférer à ceux que Dieu promet; un mélange de motifs humains qui s'insinue dans les choses mêmes que l'on paroît faire directement pour Dieu. Pag. 40.

1.° Dissipation qui fait oublier Dieu; voilà tout-à-la-fois et l'habitude presque générale que l'on contracte dans le Monde, et le vrai malheur de ceux qui y vivent. On ne s'y occupe pas plus de Dieu, que si l'on croyoit, avec les Impies de pro-

fession, que Dieu ne s'occupe point des choses d'ici bas. La sagesse même que l'on y vante, purement humaine, qui ne rend pas criminel, non, mais qui enlève aux actions la perfection qui en feroit le mérite. Quelles vertus que celles qui ne sont appuyées que sur les idées du Monde, tandis que l'on oublie Dieu, que l'on le méconnoît? N'est-ce pas en effet le méconnoître, que de perdre de vue, que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour sa gloire, qu'il en est jaloux, qu'il mérite seul d'être la fin universelle de tout ce qui est? Que de ne se ressouvenir jamais que comme sa Providence dirige et gouverne tout, il n'est rien qui ne doive servir à l'honorer et à le glorifier; qu'un jour viendra où il examinera et jugera tout? Pag. 40-48. Vous ne faites pas, dites-vous vous-mêmes, beaucoup de mal; mais aussi convenez-vous ne faire presqu'aucun bien. Pourquoi? Pag. 48.

Mais comment concilier la pensée de Dieu avec le bruyant assemblage des affaires du Monde? Qu'elles entraînent

d'inévitables distractions, on le conçoit; bien qu'un grand nombre d'ames fidèles le soyent au milieu même de l'assujettissement des occupations de leur état dans le Monde. Comment y parviennent-elles? Soit par la pensée actuelle de Dieu, soit par une disposition habituelle qui précède l'action et qui la dirige pour la rapporter à Dieu. Or, qu'y a-t-il de pénible et de difficile dans cette méthode? Par là on triompheroit aisément de cette dissipation qui éloigne de la pensée de Dieu, et fait perdre le mérite des actions. Pag. 48-54.

2.° Amour des biens sensibles qui les fait préférer à ceux que Dieu promet. On les aime jusqu'à s'en faire ses Dieux, auxquels tout le reste est sacrifié On se plaint de la tyrannie à laquelle engage la poursuite de ces faux biens, et l'on n'en est pas moins l'esclave. Pag. 54-58. Que l'on seroit et bien plus heureux et bien plus grand, si c'étoit en Dieu que l'on cherchât sa récompense! De tout ce qui est vraiment louable, au jugement d'une raison épu-

rée, une telle intention ne retrancheroit rien, mais elle donneroit à tout un caractère soutenu qui l'ennobliroit encore; elle n'écarteroit pas les biens naturels dont vous pouvez jouir, mais elle en sanctifieroit la possession et l'usage. La Religion ne montre-t-elle pas, dans les conditions les plus élevées, des hommes qui en ont soutenu le poids et rempli tous les devoirs, sans altérer ceux de la Religion? Tout ce que nous demandons, ce n'est pas qu'on s'en dépouille, mais qu'on les rapporte à leur véritable principe, et à leur noble fin. Pag. 58-60. Eh! qu'en seroit-il dans l'autre vie, si l'on n'agit que dans les intérêts de celle-ci? Dieu ne doit être la récompense que de ceux dont il aura été l'objet et la fin. Pag. 58-62.

3° Mélange de motifs humains dans les choses que l'on paroît faire directement pour Dieu. C'est le cœur, c'est la volonté que Dieu demande plus encore que tout autre sacrifice. Ce qui n'est pas fait pour Dieu n'est pas digne de lui. Chercher ailleurs des dehors,

de l'éclat, des applaudissemens, c'est lui faire injure. Que peut-il vous devoir, quand vous êtes déja payés par une complaisance secrète? Vous avez agi pour plaire aux hommes : vous l'avez obtenu : vous n'avez plus rien à prétendre. Pag. 62-69. Le motif de plaire à Dieu, et à Dieu seul, s'applique à tout, et convient à tout. Excellence de ce motif. Pag. 69 et suiv.

Sermon pour le Jeudi de la Semaine de la Passion. Conversion de Magdeleine.

Quel est le caractère de la conversion dans Magdeleine? Il est tel qu'il devient le modèle de la vraie pénitence; première Partie. Comment Jésus-Christ pardonne-t-il à Magdeleine convertie? Il lui pardonne de manière qu'il nous présente dans Magdeleine la consolation des vrais Penitens; seconde Partie Pag. 78.

PREMIERE PARTIE. — Magdeleine, en renonçant à tous les péchés, modèle de la vraie pénitence, parce qu'elle triomphe pleinement des principaux obstacles qui s'y opposent; à savoir, l'aveuglement qui en méconnoît la nécessité, l'imprudence qui la diffère, la pusillanimité qui la craint, la froideur qui l'énerve. Pag. 79-85.

1.° Qu'étoit Magdeleine avant sa conversion? C'étoit, dit l'Evangile, une femme pécheresse, connue par la publicité de ses désordres. Mais, au moment même qu'elle a appris que le Sauveur étoit dans la maison du Pharisien, touchée par la grâce, elle s'y transporte dans le dessein d'accuser ses péchés, d'y renoncer, et dans le désir d'en recevoir le pardon. Elle n'a pas employé à délibérer le temps qu'il faut mettre à agir. Et, parce qu'elle veut sincèrement être pénitente, dès qu'elle forme la résolution de le devenir, elle le devient. Empressée de répondre à la grâce qui l'invite, elle en sera la conquête. Nulle résistance à ses mouvemens; nul délai

dans l'obéissance. Pag. 80-83. D'où vient qu'il est moins ordinaire de voir des Pécheurs se convertir à Dieu, quoiqu'il soit si ordinaire à la bonté de Dieu de les rappeler à lui? C'est qu'il en est peu qui n'opposent à sa voix une résistance dont ils se déguisent l'obstination par l'illusion du délai. On ne se dit point: je ne me convertirai pas; mais: ce n'est pas encore le moment de me convertir; et, dans l'intervalle, disparoît le projet de la conversion. Pag. 83-85. En retardant l'effet de cette grâce, on s'expose à en rendre inutiles les invitations. Si, à l'exemple de Magdeleine, on accouroit aux pieds de Jésus-Christ ou de ses Ministres; si l'on se pénétroit vivement du risque que l'on court à différer, alors, la volonté de se convertir seroit le signal consolant et le gage assuré de la conversion. Pag. 85-88. Mais, parce qu'on sépare toujours l'un de l'autre, parce que l'on se borne à vouloir, ou plutôt à croire qu'on veut; on laisse échapper cette occasion heureuse qui ne se retrouvera plus, ou ne

se reproduira encore que pour ramener les mêmes lenteurs; et l'on en rejette la faute sur Dieu lui-même, pour dire que la conversion étant un effet de la Grâce, il faut en attendre le moment. Eh! quel est-il donc le moment de la Grâce? si ce n'est celui où sa lumière vous éclaire, où son onction vous pénètre, où sa force vous agite..... Vous attendez le moment de la Grâce; mais pensez donc aussi qu'à son tour la Grâce veut le moment de votre fidélité, et que c'est le défaut de votre fidélité qui rend pour vous, stérile, le moment de la Grâce; que vous ne retrouvez plus peut-être, et qu'en effet vous vous rendez indigne de retrouver encore ce moment présent dont vous ne profitez pas. Pag. 88-92.

2.° Mais on s'allarme des efforts qu'il en coûteroit; une malheureuse et coupable pusillanimité empêche la conversion à force de l'éloigner.

Magdeleine, uniquement occupée du désir de se convertir, s'élève courageusement au dessus de tous les obstacles.

Elle ne se dit point : Si la circonstance étoit plus favorable, le public moins attentif, la démarche moins pénible, l'éclat moins grand ; s'il ne s'agissoit pas de me détacher du Monde et de moi-même, de renoncer à telles liaisons, à la tyrannie de l'habitude, aux illusions du respect humain. Manque de courage, funeste irresolution, qui perd tant de Pécheurs qui penseroient à se convertir, et que combat l'exemple de Magdeleine. Devenue, dit S. Augustin, plus saintement hardie pour parvenir au salut, qu'elle n'avoit montré d'assurance quand elle couroit à sa perte, il n'est rien qu'elle menage, pour revenir à Dieu. Et, parce qu'elle rougit, à ses propres yeux, de sa conduite passée, elle ne rougit point aux yeux du Monde, de ce qui en est la réparation. Pag. 92-98. Exemple auquel il est impossible de refuser son admiration ; mais que l'on n'a pas la force d'imiter. On voudroit qu'il fût possible de se réconcilier avec Dieu, mais sans renoncer à ses habitudes ; et une lâche frayeur éteint la

volonté de la conversion. Pag. 98-101. Combien donc est injuste la prévention du Monde, quand il taxe de foiblesse la détermination d'une ame qui se convertit ! Lequel est plus digne d'une grande ame, de savoir se vaincre, de s'armer ainsi contre soi-même, de faire un généreux divorce avec des penchans et des affections enracinées; ou de céder à une tyrannie, dont on sent le joug, sans avoir la force de le rompre? Pag. 101-105. La difficulté effraye; on hésite, on balance; on ne se convertit pas. Pag. 105-108.

3.° On se croit converti; mais on ne l'est qu'avec froideur. Magdeleine l'est véritablement; la ferveur de sa pénitence se manifeste au dehors, par les témoignages de sa contrition, et par les larmes que son amour pour J.-C., fait couler en abondance sur ses pieds. Pag. 108 112. Ce n'est pas que la conversion consiste essentiellement dans cette tendre sensibilité qui s'annonce par des larmes; il n'est pas donné à tous de les répandre;... larmes souvent équivoques et

infructueuses;... Ce qui la détermine, c'est la tristesse et la contrition du cœur; c'est l'humilité et la sincérité dans les aveux de ses fautes, avec la sévérité des précautions pour n'y plus retomber. Pag. 112-117. Quel en sera l'heureux effet?

SECONDE PARTIE. — Revenue sincèrement à Dieu, Magdeleine éprouve ce que la pénitence a d'efficace pour la rémission du péché; ce que la pénitence renferme de douceurs pour le présent; ce que la pénitence prepare de vertus pour l'avenir. Fruits heureux qui combattent tout-à-la-fois les allarmes sur le passé, produites par le souvenir des péchés qui rendoient la pénitence nécessaire; les rigueurs du présent qui s'attachent à la sévérité de la pénitence satisfaisant pour les péchés; et le découragement qu'enfante pour l'avenir l'idée des vertus nécessaires pour l'expiation des péchés. Pag. 117-118.

1.° A la vue de ses péchés, on se demande avec effroi, comment la justice de Dieu pourra les pardonner.... Ainsi le Pharisien de l'Evangile ne conçoit

pas comment Jésus Christ a pu les pardonner à une Pécheresse publique telle que Magdeleine. Le Sauveur des hommes fait lui-même la réponse : Elle a aimé beaucoup, beaucoup de péchés lui sont remis. Et telle est la conduite des sages dispensateurs des mystères et des miséricordes du Dieu sauveur, dans le sacrement de pénitence. Pag. 118-129.

2.° On accuse les rigueurs attachées à la pénitence. L'exemple de Magdeleine a de quoi nous rassurer. L'aspect de ses fautes fait couler ses larmes, et la jette dans la plus profonde affliction. Jésus-Christ la console. Ainsi la douleur a des charmes, dans le temps même qu'elle expie ce que la conduite eut de criminel. Pag. 129-134. Mais, pour goûter les douceurs de la penitence, il faut en prendre l'esprit. Et n'est-ce pas là encore ce dont il nous arrive d'être quelquefois les témoins, quand nous dispensons les trésors de la miséricorde à des Pécheurs sincèrement convertis. Qu'ils nous disent si, longtemps malheureux par le crime et par le remords,

ils ne reçoivent pas, du principe de leur justification, celui d'une véritable félicité. Pag. 134-137.

3.° Si d'une part l'ardeur d'une ame vraiment et nouvellement convertie, forme dans elle des désirs de perfection; de l'autre, elle se représente, comme un abyme immense, l'intervalle qu'il faut franchir pour y arriver; et de là les inquiétudes décourageantes pour l'avenir. Quelle confiance doit inspirer l'exemple de Magdeleine! Arrêtons-nous à un seul fait. Jésus-Christ est condamné à une mort honteuse: l'amour a conduit Magdeleine aux pieds de la croix, l'amour pénitent qui déja surpasse en courage celui des Disciples, et des Ames constamment fidèles. Pag. 137-143. La Grâce peut donc opérer des prodiges de sainteté, après avoir opéré des prodiges de conversion. Essentielle leçon pour ces Ames pénitentes qui, désespérées d'être jamais solidement vertueuses, parce qu'elles ne l'avoient pas été auparavant! En se souvenant qu'elles ont péché; qu'elles n'oublient pas non plus qu'elles ont été

pardonnées: ce souvenir sera pour elles une source d'humilité, de componction, de reconnoissance et d'amour. Pag. 143-146.

Sermon pour le Dimanche des Rameaux. Amour de la Religion.

Les avantages que l'on sait être renfermés dans les dogmes de la Religion ont de quoi la faire aimer; première Partie: cet amour doit lui-même devenir avantageux à la Religion; seconde Partie. Pag. 153.

Premiere Partie. — Pour exciter dans vos cœurs cet amour de la Religion, il me suffira de rappeler la divinité de son origine: Elle est l'organe de Dieu la noblesse des rapports qu'elle vous donne: Elle vous unit, autant qu'il se peut, à Dieu; l'abondance des secours qu'elle vous offre: Elle vous promet tout de la part de Dieu. Pag. 155.

1.° Vous croyez à la vérité de votre Religion : pouvez vous ne pas l'aimer? Si je demandois à quelques partisans obstinés de l'erreur où ils ont eu le malheur de naître, pourquoi ils y tiennent : Ma Religion, nous répondent-ils, pour la plupart, me vient de mes Pères. Quoi, parce que vous avez hérité de leur nom, vous voulez aussi hériter de leurs erreurs! Est-ce donc une raison pour y rester attachés? Nous tenons ici un autre langage. Nous vous disons, non pas : Aimez votre Religion, parce que c'est dans son sein que vous avez pris naissance, mais : Applaudissez-vous de n'avoir pas eu à vaincre, pour la croire, les obstacles de la naissance; d'avoir reçu de vos Pères, une Religion marquée aux traits les plus brillans de la vérité; qui remonte jusqu'à Dieu comme à son véritable auteur. Ici c'est sa parole, c'est la doctrine de son divin Fils qui l'avoit puisée dans le sein de son Père celeste. Vous le croyez; vous devez donc sentir que vous êtes cette Nation privilégiée à laquelle Dieu se communique

d'une manière spéciale; que vous puisez à sa source la lumière qui doit vous conduire. Or, pouvez-vous ne pas l'aimer? C'est la lumière même de Dieu. Pag. 155-159. Mais comment concilier, avec cette créance, l'indifférence où l'on est par rapport à cette Religion? Quelle inconséquence dans un Chrétien qui a la connoissance et la conviction du Christianisme? Quel contraste avec le sentiment que portoit à la loi le Peuple d'Israël, quand Esdras en ouvrit le livre à ses yeux! Ou vous méconnoissez cette vérité, et, dans cette supposition, pourquoi vous dites-vous Chrétiens? Ou elle vous est connue; et pourquoi marquez-vous à Dieu si peu de reconnoissance? Pag. 159-165.

2.° Vous croyez à la Religion : Pouvez-vous ne pas l'aimer, à cause de la noblesse des rapports qu'elle vous donne avec Dieu? Vous reconnoissez Dieu pour votre Père : vous êtes donc ses enfans, ses héritiers et les cohéritiers de Jésus-Christ. Vous avez été mis en possession de ces augustes titres par l'adoption re-

çue au saint baptême; par l'espérance des biens éternels; par les promesses spéciales de Jésus-Christ. Pag. 163-174. Il est vrai qu'à la promesse de ces biens éternels, le divin Législateur ajoute la menace de châtimens qui vous épouvantent, et l'injonction de commandemens qui vous gênent. Accuser les uns et les autres, c'est vous plaindre de ce qu'il ne veut pas vous donner, sans mérite de votre part, ce que vous êtes trop heureux d'obtenir à titre de récompense; c'est que, attachés servilement à la figure d'un Monde qui passe, à des foiblesses qui vous sont chères, vous aimez mieux rendre la Religion responsable de vos égaremens, que de reconnoître combien la Religion dédommage ceux qui renoncent à ces égaremens; c'est que vous connoissez, vous aimez assez peu le Seigneur pour gémir de l'obligation où vous êtes de le servir; c'est que vous le servez plutôt avec la crainte d'un esclave, qu'avec l'amour généreux d'un fils. Pag. 174-178.

3.° Vous vous récriez contre les de-

voirs qu'elle impose; et vous oubliez, vous négligez les secours qu'elle vous présente. Jésus-Christ, en les établissant, n'a point parlé seulement comme Législateur, mais comme Père. C'est dans votre Religion qu'il vous fait entendre sa parole;... qu'il vous donne ses Sacremens, principe de force pour les Justes, de réconciliation pour les Pécheurs.... C'est dans votre Religion que vous trouvez ce Sacrifice dont la perfection vous apprend le prix de vos ames, et du sang que vous avez coûté.... C'est dans votre Religion que vous retrouvez, au milieu de vous, Jésus-Christ, votre Dieu présent, non plus comme autrefois, en figure, mais en réalité, nourriture de vos ames, votre soutien, votre guide, votre consolateur, votre appui au moment terrible de la mort. Pag. 178-188.

Seconde Partie. — Aimez la Religion pour vous, aimez-la pour autrui, aimez-la pour elle-même; c'est-à-dire: que ce soit dans vous un amour vigilant qui vous rende attentif sur vous

pour ne pas la perdre; que ce soit, par rapport aux autres, un amour zélé qui vous engage à l'entretenir dans eux et à l'étendre; un amour tendre qui vous rende sensibles à ses intérêts. Et par là votre amour, utile pour vous, deviendra avantageux à la Religion. Pag. 189.

1.° Que la Religion puisse se perdre, il est aisé de le concevoir. Si elle a des caractères de vérité qui brillent à tous les yeux et rendent inexcusables ceux qui se refusent à sa lumière; elle a aussi des dogmes inaccessibles à l'esprit humain, et des devoirs incommodes aux passions. Voilà comment il en est qui peuvent la perdre, et d'autres qui osent l'attaquer. Or, de là même je tire la double règle de l'amour que vous devez à la Religion. Pour la conserver, défiez-vous d'abord, je ne dirai pas, de votre esprit, mais de l'orgueil de l'esprit; en ne perdant jamais de vue, que, comme l'esprit est dans vous ce qu'il y a de plus noble, le juste hommage de sa soumission est aussi le pre-

mier que vous devez à Dieu. Par cet amour sage et raisonnable de la Religion, vous sentirez l'indécence de ces attaques qui lui sont portées....; le danger de ces lectures contraires à la Foi, de ces sociétés où l'on n'en parle qu'avec une légèreté coupable. Pag. 189-193.

Si nous craignons, c'est moins pour la Religion que pour vous... Ce n'est pas que nous craignions de vous voir instruits; au contraire : mais est-ce s'instruire solidement, que d'entrer dans des discussions hasardeuses et stériles, quand elles ne sont pas dangereuses? Pag. 193-196. Défiez-vous ensuite de votre cœur intéressé à trouver gênans les préceptes de la Religion. Pag. 196-198.

2.° Comme il est dans la nature du souverain bien d'aimer à se communiquer, le vœu le plus ardent de ceux qui le connoissent et qui le possèdent doit être aussi l'empressement à en faire part. Ainsi, en travaillant pour votre propre avantage, travaillerez-vous pour celui de vos frères. Vous le devez pour deux motifs. Motif de devoir à l'égard

de quelques-uns; esprit de charité, à l'égard des autres. Le premier vous regarde, vous, pères et mères, par rapport à vos enfans.... Vous, maîtres, par rapport à vos domestiques.... Vous tous, qui avez l'autorité en main, pour protéger la Religion, et la défendre hautement contre les insultes de l'incrédulité, parce qu'elle n'attaque pas moins l'ordre social que la Religion. Pag. 198-208. Le second regarde tous les Chrétiens: il n'en est pas un qui ne puisse être utile à ses frères, par l'insinuation du précepte et l'exemple des vertus chrétiennes. Pag. 208-210.

Le Monde traite de foiblesse et de folie même l'amour de la Religion. Sur quoi peut porter une semblable accusation? Qu'elle s'adresse à la superstition, au fanatisme; à la bonne heure: mais comment pourroit la mériter un amour éclairé; puisqu'il prend sa source dans la vérité; noble, il est digne de Dieu, puisque Dieu en est le principe et l'objet, uni à la charité de la Religion; puisqu'elle fait un devoir d'aimer tous

les hommes. Eh! ne l'a-t-elle pas prouvé par les bienfaits qu'elle a répandus sur eux? Pag. 210-213.

3.° Amour qui vous rende sensibles à ses intérêts. Ce qu'elle demande de votre zèle à la servir, c'est une sainte joie de tout ce qui peut en relever la splendeur; c'est la vivacité de ces vœux qui vous font désirer ses triomphes; c'est surtout la ferveur de ces exemples qui peuvent en augmenter le lustre. Vous ne pouvez pas arrêter ni prévenir les infidélités qui l'outragent, mais vous pouvez vous affliger saintement de l'aveuglement des Chrétiens qui résistent eux-mêmes à la vérité du Christianisme. Pag. 213-215. Pourriez-vous n'être pas attristés de l'éternel malheur de ceux qui la méconnoissent? Exemple d'Héli. L'Arche faisoit la gloire d'Israël. La Religion de Jésus-Christ fait la nôtre. Que devenez-vous, si vous veniez à la perdre? Sans la Religion, la raison n'est plus qu'un guide infidèle, l'avenir un abyme; sans la Religion, plus de consolation dans les maux,

ni de soutien dans les épreuves; plus d'espérance de bonheur. Pag. 215-220. Prière à Dieu. Pag. 220-225. Compliment au Roi. Pag. 225 et suiv.

Sermon pour le Lundi de la Semaine Sainte. Sur la Confession.

La Confession, moyen vraiment divin pour la destruction du péché; il faut donc apprendre à en user: Première Partie. Moyen vraiment proportionné à la foiblesse des Pécheurs; il ne faut pas craindre d'en user: Seconde Partie. Pag. 230.

1.° Elle est divine dans son origine et dans ses effets; dans son origine, elle vient immédiatement de Dieu; donc il faut en user selon les vues de Dieu.

Quelle autre autorité que celle de Dieu, quelle autre force que celle de l'évidence qui résulte de la parole ex-

presse de Dieu, ont pu assujettir les peuples au précepte de la Confession, et la maintenir durant tant de siécles, depuis l'Eglise naissante jusqu'à nous, malgré les répugnances naturelles, les obstacles et les mensonges suscités par l'Hérésie? Pag. 231-234. La Confession, tellement liée au dogme du sacrement de la pénitence et à l'essence de la Religion catholique, qu'il faut nécessairement ou les unir dans la sainte fermeté de sa créance, ou les abandonner toutes. Pag. 234-235. C'est Jésus-Christ qui l'a établie dans ces paroles adressées à ses Apôtres et à leurs successeurs: *Tout ce que vous remettrez ou que vous lierez sur la Terre, sera remis ou lié dans le Ciel.* Or, pour remettre le péché, il faut le connoître; pour juger, il faut être instruit; pour recevoir la rémission de tous ses péchés, il faut donc les accuser et les déclarer tous. En dissimuler un seul, c'est rendre inutile la Confession des autres. C'est un péché de plus ajouté à tous les autres. Vous trompez le Ministre: pouvez-

vous tromper Dieu? Comme Saphire et Ananie, vous mentez à l'Esprit saint; ou bien, comme la Femme artificieuse de Jéroboam, vous essayez de vous déguiser à l'œil du Prophète: dissimulation coupable, profanation sacrilége! Pag. 234-241. Cependant, comment se confesse-t-on? On ne révèle qu'une partie de ses fautes; on les enveloppe sous d'artificieuses paroles, sous des réticences ou des déclarations générales, équivoques. On ne se confesse que par bienséance, par habitude. On ne s'est pas examiné pour se bien connoître, ou si l'on se connoît, on se connoît mal; on a peur d'être trop bien connu de son directeur. Ainsi, l'on ne reçoit point la rémission de ses péchés, on n'est point réconcilié avec Dieu. Pag. 241-254.

2.° Dans ses effets: par ce divin remède, les mérites du sang de Jésus-Christ sont appliqués. Point de péché, qui ne puisse être remis par lui, quant à la peine éternelle due au péché. Ce n'est pas qu'il ne reste encore une peine temporelle; mais, redevables à la justice

de Dieu pour l'expiation du péché, vous obtenez de sa miséricorde le pardon qui vous arrache à l'Enfer, si vous avez rempli les conditions nécessaires qui suivent le précepte de la Confession. Pag. 254 259. Ces conditions, quelles sont-elles? Une douleur sincère, vive, universelle, qui aille jusqu'à la haine du péché, jusqu'à la réparation du péché. Pag. 259-271.

Seconde Partie. — A la Confession de ses péchés, on oppose trois difficultés. Les uns nous disent: Je ne sais pas comment me confesser exactement; les autres: Il est bien humiliant de se confesser: D'autres: On est troublé quand il faut se confesser. Trois objections auxquelles j'oppose ces trois propositions simples: Il est très-facile d'éviter l'embarras de ne savoir pas se confesser; l'humiliation d'avoir à déclarer ses péchés est exagérée; le trouble qui accompagne la Confession est ordinairement suivi de la plus douce tranquillité. Pag. 272-273.

1.° Cet embarras consiste ou dans l'exa-

men de ses péchés, ou dans leur énonciation. La Confession doit être précédée d'un examen nécessaire, qui peut se faciliter par un fréquent usage du sacrement de la pénitence; par l'habitude que recommande S. Jean Chrysostôme, de se rendre compte à soi-même à la fin de chaque journée; par l'étude de ses obligations, soit générales, soit particulières. D'où naît cet embarras? Pour l'ordinaire, il est la juste punition des longs égaremens où l'on a vécu; mais une bonne volonté, aidée de la grâce, en triomphe sûrement. Pag. 273-280. Si l'énonciation de vos péchés vous paroît quelquefois si embarrassée, c'est parce que vous ne vous en êtes pas fait à vous-mêmes une idée distincte. De là ou les obscurités, ou les inutilités, ou l'aveuglement qui, dans le dessein même où l'on est de s'accuser, ne laissent presque apercevoir aucune matière d'accusation. Dire alors qu'on ne sait pas se confesser, c'est dire uniquement qu'on ne veut pas s'y préparer; la bouche n'est muette que quand l'esprit n'est

pas éclairé. A-t-on pris les précautions suffisantes; la Confession est-elle faite avec l'humilité, la prudente discrétion, la sincérité que veut le sacrement? Dieu est content de vos efforts, parce qu'une conscience droite vous a dirigés. Pag. 280-282. L'Eglise ne condamne pas moins l'excès de la défiance qui croit toujours n'en avoir jamais dit assez, que la précipitation qui croit toujours en avoir trop dit. Pag. 282-283.

2.° On est retenu par la honte d'aller manisfester à autrui ce qu'on voudroit se cacher à soi-même. Mais cette honte est un premier châtiment dû au péché; sera-t-elle moindre au jour de la manifestation universelle des consciences? Mais encore cette manifestation, à qui se fait-elle? A un seul Ministre, et une seule fois, pourvu qu'elle soit telle qu'elle doit être; c'est un aveu secret, enveloppé dans les ombres de la plus rigoureuse discrétion, pag. 283-289; dans un tribunal où siége la miséricorde, pag. 289-295. Il y a une honte bien plus réelle à ne pas se confesser. Pour-

quoi? Parce que, quand le Monde s'en aperçoit, vous lui en dites plus par là que n'en diroit peut-être votre aveu secret. Ceux qui savent que vous ne vous confessez pas, ne balancent guères à croire que ce qui vous éloigne de la Confession, c'est précisément le besoin que vous en avez. Eh! n'arrive-t-il pas quelquefois que, pour détourner le soupçon d'une conduite dont on redoute l'éclat, on joue le rôle de la piété par l'hypocrisie sacrilége de la pénitence; preuve que l'on trouve de la honte à ne pas s'en approcher. Pag. 295-297.

3.° Y vient-on avec sincérité, quelle consolation! Il n'en est point pour qui n'en fait qu'un simple usage du Christianisme; mais, pour celui qui en use dans les vues de Dieu, plus de rigueur. Allez en paix, vous a dit le Ministre de J.-C. Mot consolant! C'est-à-dire, vous voilà échappé à l'Enfer, devenu l'ami de Dieu, déchargé du poids de vos iniquités. Pag. 295-304.

Sermon pour le Mardi de la Semaine Sainte. La Foiblesse naturelle, faux Prétexte pour se dispenser de la Loi de Dieu.

Quelle est la foiblesse qui nous rend coupables? C'est celle à laquelle on n'oppose point de nécessaires efforts; c'est celle qu'on augmente par de criminelles affections au péché, et par la fuite des secours divers que la Religion fournit au Chrétien. Or, telle est la foiblesse des Pécheurs qui persistent à l'être. Foiblesse coupable, parce qu'elle succombe, faute de ne savoir pas résister; première Partie. Foiblesse coupable, faute de ne vouloir pas résister; seconde Partie. Pag. 308-309.

Première Partie. — Considérées sous le point de vue que détermine le Christianisme, nos inclinations devroient être pour nous un sujet de douleur; et

nous ne voulons nous en faire qu'un prétexte de déréglemens. Pour céder plus librement aux désirs de la nature, nous affectons de ne rien voir en eux que de naturel; nous approuvons le désordre de nos passions, pour nous autoriser à les suivre. Soyons vrais, et nous conviendrons que c'est la lâcheté qui l'entretient, l'imprudence qui l'expose, et l'habitude qui fortifie notre foiblesse. Pag. 309-312.

1.° Lâcheté qui l'entretient. Il en coûte sans doute pour se combattre et pour triompher de soi. Nous sommes foibles, qui nous le conteste? La conséquence qu'il faut en tirer, c'est qu'il faut du courage pour ne pas succomber. Eh! quels sont ceux qui se plaignent de leur peu de force dans les combats que la loi de la chair oppose à la loi de Jésus-Christ? Ceux précisément qui ne font aucun effort pour les surmonter; pour la plupart, des Mondains abandonnés à une molle sensualité, à la licence des passions, aux vanités et aux dissipations de la vie, à l'indépendance

de l'esprit. Ils se plaignent d'être foibles; c'est qu'ils sont lâches; et, lorsqu'ils disent ne pas pouvoir, c'est qu'ils ne veulent pas. Pag. 312-322.

2.° L'imprudence qui l'expose. Comment vous défendre de votre propre foiblesse, quand elle vous est chère? Oui, vous l'aimez, puisque vous repoussez et le remède et le médecin; oui, puisque vous seriez fâchés d'être guéris; et de là, nulle fuite des occasions, nulle précaution pour y échapper. Vous rejetez sur le malheur de votre foiblesse ce qui est de votre part le défaut de résolution, l'oubli habituel de Dieu, le goût volontairement entretenu d'une passion dont vous gémissez intérieurement, sans avoir jamais le courage de rompre avec ce qui la nourrit, l'orgueil secret qui entretient tel ressentiment, l'amour déréglé de vous-même. Pag. 322-331.

Entrez dans l'examen de vos consciences, vous tous qui faites retentir si haut la plainte de votre foiblesse; elle vous tiendra le même langage, et vous

adressera le même reproche. Pag. 331.

3.° L'habitude qui les fortifie. Vous n'éprouvez que des résistances à la voix de vos obligations; c'est parce que vous n'avez jamais écouté que la voix de vos désirs: de ne trouver que des difficultés dans la voix des commandemens; c'est parce que vous vous êtes accoutumés à ne marcher que dans celle de vos passions. Ce que vous appelez le manque de votre foiblesse, n'est donc que l'effet de votre péché. Pag. 331-334.

Seconde Partie. — Si nous sommes foibles dans la tentation, nous oublions aussi que Dieu nous assure qu'il ne permettra pas que nous soyons tentés au delà de nos forces; sa justice, sa bonté nous garantissent sa parole. Si donc nous venons à succomber, c'est un choix libre et volontaire de notre part qui nous a entraînés. S'il étoit vrai que vous fussiez trop foibles pour être vertueux, Dieu ne seroit pas équitable en vous faisant un devoir de la vertu; le penser,

ce seroit un blasphême. Il présente à la foiblesse des secours efficaces pour prévenir les chûtes; il n'y a donc plus foiblesse, mais abus de liberté, mais choix libre et volontaire du péché. Pourquoi donc ne pas profiter de ces secours, de la prière, des sacremens, des armes de la Foi? Ah! si vous vous revêtiez courageusement de cette armure spirituelle, quel puissant contrepoids à toute votre foiblesse. Pag. 334-352. Direz-vous que votre foiblesse est sensible, et que le secours ne l'est pas? Mais avez-vous cherché jusqu'ici à en profiter? N'en avez-vous pas vous-même plus d'une fois éprouvé les impressions? Rentrez encore dans le fond de votre cœur; interrogez votre conscience; l'un et l'autre vous reprochent votre foiblesse, et, par leur jugement, anticipent sensiblement sur celui que Dieu doit un jour prononcer. Pag. 352-356. Contemplez dans le Ciel Jésus-Christ lui-même qui est venu vous donner sur la Terre l'exemple de la généreuse résistance que vous devez opposer à

votre foiblesse; à ses côtés, cette nuée de témoins, hommes comme vous, foibles comme vous, qui l'ont surmontée; dans les Enfers, tant de victimes malheureuses qui gémissent d'y avoir succombé. Pourquoi, demande S. Bernard, ne pourriez-vous pas ce qu'ont pu tels et tels? Et d'où vient qu'ils sont devenus tout-à-coup si différens d'eux-mêmes? Auparavant livrés au Monde, aux plaisirs, à tous les mouvemens d'un cœur déréglé, à l'éloignement habituel des choses de la Religion; les voilà réservés, chastes, religieux observateurs de tous leurs devoirs, assidus dans nos temples; ne sont-ils plus foibles? Ou plutôt comment, malgré leur foiblesse, sont-ils changés? Ils ont eu le courage de faire un premier sacrifice; ils ont écarté le danger; une victoire complète a été l'heureux fruit d'un premier combat. La grâce a perfectionné son ouvrage. Le cœur est changé. Pag. 356-362. Ils avoient cru la chose impossible; leur changement prouve qu'ils auroient pu alors ce qu'ils peuvent aujourd'hui.

Quand on renonce au péché l'on reconnoît qu'on auroit pu n'être pas pécheur. Pag. 362-366.

Sermon pour le Mercredi de la Semaine Sainte. Nécessité de l'Humilité chrétienne.

Sans l'humilité, point de Christianisme. Nécessité de l'humilité; nécessité de précepte, de précaution, de mérite. Pag. 371.

Premiere Partie. — Nécessité de précepte. L'humilité dont Jésus-Christ est venu donner au Monde les premières leçons, c'est une humilité vraie, qui, avant de former le langage, réforme les sentimens; c'est une humilité intérieure qui sanctifie le cœur; une humilité éclairée qui découvre le prix réel des abaissemens; résignée, qui consent au moins à les souffrir, si elle n'est pas encore assez ardente pour les ai-

mer; en un mot, cette humilité surnaturelle dans ses causes, et universelle dans ses effets, qui a Dieu pour principe, et dans laquelle Dieu n'aperçoit point de déguisement. Pag. 374-375. Elle n'est point de simple conseil; c'est un ordre formel du divin Législateur, par lequel toutes vanités sont condamnées, parce que, si elles ne sont pas toutes également criminelles; il n'en est point d'innocentes. Pag. 375-378. C'est là tout l'esprit de la Religion; toute la substance de sa doctrine sur notre première origine, sur le malheureux héritage que nous apportons en naissant, sur le besoin indispensable où nous sommes du secours de la Grâce, pour échapper aux ravages d'une nature corrompue, sur la nécessité de mourir, et l'incertitude où nous sommes de notre état après la mort, durant l'Eternité; Pag. 378-383. Vous qui regardez l'humilité comme un mérite de perfection, plutôt que comme une vertu de devoir, reconnoissez-vous Jésus-Christ pour votre Législateur, votre Sauveur, votre Modèle? Oui, me

répondez-vous. La conséquence nécessaire de cette créance, c'est donc d'écouter sa parole, comme votre oracle, d'en suivre les leçons. C'est du haut de sa croix qu'il nous les adresse : c'est là l'école et le trône de l'humilité. Si vous n'êtes pas les Disciples du Dieu humble, jamais vous ne régnerez avec un Dieu triomphant. Pag. 382-387.

Seconde Partie. — Nécessité de précaution. L'Ecriture appelle l'orgueil la racine de tous les péchés. D'où il suit que ne pas se précautionner par l'humilité, c'est ouvrir dans son ame l'entrée à tous les crimes. L'autorité des saints Docteurs, la raison, l'expérience, le Monde lui-même condamnent l'orgueil, comme source funeste de tout ce qu'il y a de repréhensible dans la conduite des hommes. Venons au détail. C'est l'orgueil qui enfante les doutes contre la Foi, cette liberté arbitraire avec laquelle on s'érige en juge de la doctrine, cet éloignement habituel de Dieu et de ses commandemens, cette indifférence générale où l'on vit sur les devoirs pu-

blics et particuliers de la Religion, ces jalousies, ces médisances, ces inimitiés qui règnent avec scandale; cette foule de désordres qui insultent à la loi de Jésus-Christ, et qui portent le trouble dans les consciences, dans les familles, dans la société. C'est l'orgueil que S. Grégoire et S. Jean-Chrysostôme accusent de tous ces maux; l'humilité en seroit le préservatif. Pag. 387-408.

Troisième Partie. — Nécessité de mérite. Les vertus les plus parfaites sont toujours les plus humbles; vérité d'expérience. Dès qu'on n'est pas sincèrement humble, on n'est pas solidement vertueux. 1.° Que l'humilité accompagne toujours les vraies vertus, c'est là une vérité dont la conviction est si générale, que le Monde lui-même censure avec excès dans les personnes pieuses d'ailleurs les plus légers écarts de la vanité. Pag. 408-409. Les Saints, toujours humbles. Exemples, entr'autres, de Magdeleine pénitente, de la Sainte Vierge, de Jésus-Christ; les Apôtres, les Prophêtes; parmi les grands Rois, les Savans illustres, les

Héros chers à la Religion, ceux qui reçoivent les hommages de la vénération, tous ont uni l'humilité à l'exercice du pouvoir, à l'éclat des talens et à l'illustration du succès. Dans l'opinion commune, toute vertu qui n'est pas humble est par là même suspecte. Pag. 409-416. 2.° En fait de vertus chrétiennes, leur caractère est de reconnoître Dieu pour principe et pour fin, de rappeler tout à Dieu et à sa gloire, de confesser qu'on a sans cesse besoin de son secours; et, sans l'humilité, je ne vois ou qu'une vertu qui s'aveugle, ou qu'une vertu qui présume, ou qu'une vertu qui se recherche elle-même; et jamais ni l'aveuglement, ni la présomption, ni l'intérêt du temps ne méritèrent le nom de vertus. Pag. 416-417. J'appelle *aveuglement*, cette complaisance avec laquelle une vertu orgueilleuse se contemple pour s'admirer. Exemple du Pharisien. Pag. 417-419. *Présomption*, cette confiance avec laquelle une vertu orgueilleuse se repose imprudemment sur ses forces : la véritable est timide. Pag. 419-420. *Intérêt*,

cette avidité frivole avec laquelle une vertu orgueilleuse recherche sa propre gloire comme le prix de ses efforts. Dieu doit-il des récompenses à des actions dont il n'est pas le motif? Pag. 420-421.

Quels sont les obstacles qui s'opposent a l'humilité? Les honneurs, le pouvoir, le rang, les biens, les possessions, les richesses, les talens, les connoissances et les qualités de l'esprit, la faveur du Monde. Règles de conduite dans ces diverses situations. Noblesse et excellence de l'humilité comme principe de toutes les vertus, et source de tous les biens. Pag. 420-430.

Sermon pour le Jeudi de la Semaine Sainte. Faux Prétexte de l'Exemple du grand nombre.

L'exemple du grand nombre n'a pas de quoi vous rassurer; première Partie: l'exemple du petit nombre a de quoi

vous condamner; seconde Partie. Pag. 437.

Premiere Partie. — De tout temps l'exemple a servi de prétexte, témoin le premier homme imitant la désobéissance de sa femme : Dieu prononça contre tous deux un égal châtiment. Eh! sur quoi pourroient s'appuyer ceux qui se conforment à l'exemple du grand nombre? Premièrement, le grand nombre n'est point leur règle; par conséquent il ne sauroit autoriser ce qu'il y a dans leur vie de déréglé. Secondement, loin que l'exemple du grand nombre forme une espèce d'autorité, il fournit lui-même un motif puissant de ne pas le suivre. Troisièmement, comme le grand nombre ne justifiera pas les désordres, il ne soustraira pas à la justice qui les punit. Pag. 437-439.

1.° Ce n'est pas le grand nombre, ce ne sont pas les hommes, c'est le Souverain Législateur, c'est Dieu qui a posé la règle. C'est donc à lui que vous êtes débiteurs de l'observation entière de la loi. Les Cieux et la Terre passeront, a

dit Jésus-Christ, mais ma parole ne passera point. Tel est le divin caractère de cette parole que rien ne peut ébranler ou les dogmes qu'elle enseigne, ou les préceptes qu'elle impose. Rien ne peut donc dispenser de l'obéissance à la loi. Pag. 439.443. Fut-il vrai (ce qui est bien loin de l'être) qu'il ne restât plus sur la Terre, de Chrétiens vertueux, l'universalité des infractions ne seroit pas un titre légitime contre l'autorité de la loi. Une multitude de séditieux, quelque grande qu'on la suppose, justifieroit-elle le crime de la rébellion? Ce n'est donc point la conduite des hommes, mais la loi qui détermine la règle. Séparez-vous un moment par la réflexion de ce Monde qui vous entoure; seul avec votre conscience, interrogez-la, elle vous dira que ce qui est le péché de plusieurs, n'en est pas moins le vôtre. L'Evangile n'en sera pas moins toujours le code d'une loi divine, malgré le grand nombre de ceux qui en violent les commandemens; le Monde et ses fausses maximes n'en seront pas moins éternellement réprouvés

par Jésus-Christ. Si l'exemple avoit le droit d'absoudre le vice et l'erreur; l'impiété, l'idolâtrie seroient donc impunies et triomphantes, dès qu'il plairoit aux hommes de les accréditer. Pag. 443-449.

2.° De tout temps, l'exemple de la multitude a présenté l'idée du danger. De l'aveu général, c'est en effet ordinairement au mal que le grand nombre invite par ses exemples. Les mœurs du Monde annoncent elles-mêmes que les suivre, c'est se condamner au tribunal de la loi. Pag. 449-451. Au jour du jugement, direz-vous encore: J'étois dans le Monde comme on vivoit dans le Monde? Jésus-Christ vous répondra encore: J'avois prononcé Anathême contre le Monde. Pag. 451-454.

Vous-même que pensez-vous du Monde et du grand nombre, quand un intérêt secret de passion n'aveugle pas votre jugement? Le Monde lui-même s'accuse et se condamne aussi sévèrement que l'Evangile le réprouve. Dans le seul ordre purement naturel, c'est une maxime

avouée et reconnue des Sages du Monde, qu'il faut suivre la certitude des principes, et ne pas céder aux impulsions de l'exemple. Qu'il s'agisse de quelque grand intérêt, ce n'est pas sur le grand nombre que l'on règle sa conduite; eh! quel intérêt plus grand que celui du salut! Pag. 454-461. Vous y aspirez; comment se fait-il que vous vous attachiez à des principes les plus propres à vous en éloigner? Ceux qui le désirent efficacement se séparent, au moins de cœur, du Monde et de la multitude, comme on se réfugie dans un asile pour éviter le naufrage. Pag. 461-464.

3.° En vous rendant imitateur du grand nombre, vous courez risque de partager le châtiment dont il est menacé. A la mort, quels repentirs vous attendent! Quel effroyable présage de la punition réservée pour le jour des vengeances, au grand nombre des coupables, dans les châtimens exercés en divers temps contre des peuples entiers que des exemples réciproques entraînoient au mal! Exemples du déluge,

des villes incendiées par le feu du Ciel Pag. 464-469.

Seconde Partie. — Quelqu'étendus que soyent les ravages du vice, nous avons encore la consolation d'applaudir à la vertu et à de grandes vertus. C'en est assez du petit nombre des Fidèles, pour confondre ceux qui refusent d'en suivre les exemples. Pourquoi? parce que leur conduite réfute efficacement les deux prétextes dont le grand nombre autorise ses déréglemens. Ce que la loi présente de pénible, ils l'allèguent en preuve de l'impossibilité de l'observer; et le bon exemple démontre invinciblement possible l'accomplissement de la loi. Ce qu'il y a dans leurs dispositions personnelles de plus opposé à la loi, ils le transforment en obstacles insurmontables pour eux; et la diversité des bons exemples prouve clairement qu'il n'est aucune difficulté dont il ne soit possible à tous de triompher, par la fidélité à la loi. Pag. 471-473.

1.° Qu'il soit possible d'accomplir la loi, c'est ce qui résulte évidemment de

l'idée de Dieu même. Seroit-il juste, s'il prescrivoit aux hommes des devoirs qu'ils ne pourroient pas remplir? Or, l'exemple du petit nombre prouve que sa justice et sa bonté ne refusent pas les moyens d'accomplir les commandemens qu'il prescrit. Pag. 473-476. Qu'il y ait des difficultés, nul doute; qu'elles soient invincibles, l'exemple du petit nombre le contredit, puisqu'il est des ames fidèles qui en triomphent. Pag. 476-477. Ceux qui se plaignent de la loi, la connoissent-ils? l'ont-ils bien étudiée? leur sied-il de regarder comme impraticable ce qu'ils n'ont pas même essayé? Est-il un seul commandement qui le soit, quand on a sous les yeux des exemples qui prouvent le contraire? Pag. 477-480. Je le demande à l'impie lui-même: Si la loi de Dieu ne comptoit pas un nombre d'observateurs fidèles, auroit-elle autant d'ennemis déclarés avec acharnement contre ses oracles et ses commandemens? Ce sont les triomphes mêmes que la Religion a conservés au sein même du dépérissement de la Foi parmi nous, qui excitent contre la Re-

ligion la fureur de l'impiété : le spectacle de la vertu est la condamnation du coupable. Pag. 477-484.

2.° Pour se défendre de l'observation de la loi, malgré l'exemple de ceux qui la pratiquent, on allégue les difficultés personnelles qu'on éprouve à la suivre; on s'accuse, on va jusqu'à se calomnier soi-même, en se supposant plus vicieux encore qu'on ne l'est en effet. Prétexte chimérique, contraire à l'idée de la justice de Dieu, au principe incontestable de la liberté dans l'homme. S'il y a des obstacles, il y a aussi des secours. L'aveu même de sa foiblesse est un premier pas pour obtenir le remède. Ces obstacles, personne n'en est affranchi; mais les Justes en triomphent, quoiqu'ils ne soyent pas d'une nature privilégiée. Il en est dans tous les états; donc, dans toutes les situations, il est possible de vaincre les obstacles. Si vous succombez dans de pareille circonstances que celles où ils sont, c'est que vous ne prenez pas les mêmes précautions; c'est que vous ne voulez pas

ce que vous croyez ne point pouvoir. Pag. 484-498. Mais il est temps encore; dans des ames susceptibles de grandes passions, il est souvent aussi de grandes ressources. Exemples de S. Paul, de S. Augustin, qui avoient commencé par être de grands Pécheurs avant d'être de grands Saints. Pag. 498-500.

Autre Sermon pour le Jeudi de la Semaine Sainte. Sur l'Aumône.

Devoir de l'aumône. Avantages de l'aumône. Pag. 504.

Première Partie. — Faire l'aumône, dit S. Thomas, c'est donner à un indigent, par considération et en vue de Dieu. Définition qui distingue l'aumône de ces secours purement humains qu'accorde une compassion naturelle, qui, quoique louable, n'est pas, aux yeux du Seigneur, du même prix. Or, que l'aumône soit un devoir; c'est ce qu'il

est facile de prouver par trois raisons: 1.° parce que l'effet de l'aumône doit justifier les soins de la Providence; 2.° parce que le tribut de l'aumône est dû à la souveraineté de Dieu; 3.° parce que la générosité de l'aumône s'adresse véritablement à Dieu. Pag. 507.

1.° Pourquoi des Riches, pourquoi des Pauvres? Dieu a fait les Riches pour qu'ils fussent auprès des Pauvres les Ministres de la Providence. Pag. 507-510. Mais n'est-ce que dans les extrêmes malheurs qu'il leur est dû des soulagemens? Ou ne leur doit-on que de foibles secours? Est-ce remplir les vues de la Providence à leur égard, que de ne les pas assister dans les misères ordinaires, ou de ne leur accorder que de médiocres secours? Pag. 510-514. On nous répond qu'il y a des établissemens publics en faveur des Indigens. Mais peuvent-ils fournir à tous les besoins? Les Riches leur doivent au moins leur superflu. Mais qu'entend-on communément par superflu. Pag. 514-520.

2.° Dieu est le maître de vos biens;

parce qu'il n'en a pas besoin pour lui-même. Quand il vous en demande quelque portion, ce n'est pas pour lui, c'est pour les Pauvres : en la leur refusant, vous la dérobez à Dieu ; vous méconnoissez les droits de sa Souveraineté.... le devoir de la reconnoissance. Pag. 520-528.

3.° L'aumône faite au Pauvre, l'est à Dieu même. C'est Jésus-Christ qui nous l'affirme : *Mihi fecistis.* Puisqu'ils sont tous, aux yeux du Chrétien, les images de Jésus-Christ, vous n'en devez dédaigner aucun. Pag. 528-536. C'est au nom de Dieu qu'ils vous la demandent. La leur refuser, c'est la refuser à Dieu même. Pag. 536-541.

Seconde Partie. — 1.° Aumône, moyen de réconciliation, *rachetez vos péchés par l'aumône*, nous dit l'Ecriture. Au jour du jugement, le refus de l'aumône sera de tous les crimes le plus sévèrement puni ; l'aumône qui aura été exercée, sera de tous les actes de Religion, celui qui fléchira le plus efficacement la colère du Juge. Dès le temp , elle provoque la miséricorde de Dieu,

exemple de Corneille le Centurion. Pag. 541-548. Remède du péche, elle en est aussi la satisfaction. Pag. 548-549.

2.° Aumône, source de protection: parce que le salut est plus difficile pour les Riches, la bonté de Dieu leur a ménagé, dans l'instrument même de leurs dangers, un moyen de défense, en faisant de l'aumône la rançon de leurs ames; y manquer, c'est méconnoître ses propres intérêts. Ces Pauvres seroient vos intercesseurs auprès de Dieu; ils attireroient sur vous ses bénédictions pour la vie future, même pour la vie présente. Pag. 549 - 556. Exemple de Tabithe que l'Apôtre S. Pierre rappelle à la vie, en considération des Pauvres, dont elle avoit soulagé les misères. Pag. 562-565.

3.° L'exercice de l'aumône est commandé par le sentiment naturel de la compassion. Que pense-t-on, que dit-on d'un Riche impitoyable. C'est la voix de la nature qui la réclame. Pag. 565-572.

Prières et expressions de reconnoissance au nom des Pauvres secourus par les aumônes des Riches. Pag. 572-576.

FAUTES ESSENTIELLES A CORRIGER.

Pag. 16. Dernière ligne: *Quò Deum quæ;* lisez: *Quodcumque.*

Pag. 23, lig. 5. une ombre qui les fuit; lis. une ombre qui les *suit.*

Pag. 25, lig. 15. en écrit; lis. *est* écrit.

Pag. 46, lig. 3. Ce n'est pas; lis. *N'est-ce pas.*

Pag. 65, lig. 5. Virtutes truniat; lis. *Virtutes truncat.*

Pag. 66, lig. 11. Veni vanam; lis. *Vani vanam.*

Pag. 67, lig. 11. et il n'est aussi; lis. *il n'est aussi.*

Ibid. lig. 19. ne s'arrêtent point à faire écouter; lis. *ne s'arrêtent point à*

écouter. (La phrase commence à ces mots : Appliquons ici la belle pensée, etc.).

Pag. 143, lig. 17. et qui, désespérés ; lis. *et qui désespérez.*

FIN DU SEPTIEME VOLUME.

TABLE

DES

SERMONS

Contenus dans ce septième Volume.

Sermon pour le Mercredi de la Semaine de la Passion. Avantage d'agir en vue de Dieu. Page 1

Sermon pour le Jeudi de la Semaine de la Passion. Conversion de Magdeleine. 75

Sermon pour le Dimanche des Rameaux. Amour de la Religion. 147

Sermon pour le Lundi de la Semaine Sainte. Sur la Confession. 227

Sermon pour le Mardi de la Semaine Sainte. La Foiblesse naturelle, faux Prétexte pour se dispenser de la Loi de Dieu. Page 305

Sermon pour le Mercredi de la Semaine Sainte. Nécessité de l'Humilité chrétienne. 367

Sermon pour le Jeudi de la Semaine Sainte. Faux Prétexte de l'Exemple du grand nombre. 431

Autre Sermon pour le Jeudi de la Semaine Sainte. Sur l'Aumône. 501

BX 890 .L455 1818 v.7 SM
Lenfant, Alexandre,
Sermons 47231785